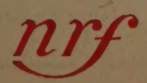
ANNÉE - N° 324 1er FÉVRIER 1941

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —



9 fr.

A NOS LECTEURS

A notre très vif regret, il ne nous est pas encor
possible, par suite de circonstances indépendante
de notre volonté, de publier dans ce numér
notre tarif d'abonnement, et nous nous voyon
contraints de reporter au 1er Mars 1941 la sou
scription à de nouveaux abonnements.

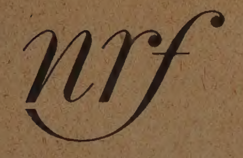
Nous prions nos abonnés de bien vouloir nous signaler leur adresse actuelle.

Les numéros de Juillet, Août, Septembre, Octobre et Novembre 1940 n'ont pas pu paraître.

Tout abonné recevra le nombre de numéros auquel il a souscrit.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
5, rue Sébastien-Bottin, Paris-7e

ÉDITIONS
DE LA



Catalogue mensuel

TABLE DES MATIÈRES

FÉVRIER 1941

RAPPEL

OUVRAGES PARUS en 1940 depuis l'Armistice

ROMANS

FÉLIX DE CHAZOURNES : Agnès ou le Rivage de Bohême...... 25

SIGRID UNDSET : La Femme Fidèle........................ 37

CLÉMENCE DANE : La Vague qui passe..................... 22

SIMENON : Les Inconnus dans la Maison.................. 15

LITTÉRATURE-PHILOSOPHIE

CHARLES PÉGUY : Situations............................. 24

NIETZSCHE : La Naissance de la Tragédie................ 30

THÉATRE

PAUL CLAUDEL : L'Annonce faite à Marie, édition augmentée d'une variante.. 26

POÉSIE

JEAN PRÉVOST : L'Amateur de Poèmes, (Coll. « Métamorphoses ») 25

GÉOGRAPHIE-ETHNOGRAPHIE

PAUL SCHEBESTA : Les Pygmées (Coll. « L'Espèce Humaine »). 40

LÉON LEMONNIER : Le Capitaine Cook et l'Exploration de l'Océanie (Coll. « La Découverte du Monde »)............... 3

BIOGRAPHIES-CORRESPONDANCES

OSCAR VON RIESEMANN : Moussorgski...................... 3

C. DRINKER-BOWEN et BARBARA VON MECK : L'Ami bien-aimé (Tchaïkovski) (Coll. « La Connaissance de Soi »)....... 4

COLLECTION CATHOLIQUE

JACQUES CHRISTOPHE : Sœur Catherine Labouré............

OMER ENGLEBERT : Vie de Saint Martin...................

R. FERNAUDAT ; C. MELLOY ; F. DUCAUD-BOURGET ; J.-A. MARCHAND : Poésie Sacerdotale...................

JEAN RACINE : Poésies sacrées..........................

LIVRES POUR ENFANTS

MARCEL AYMÉ : Le Mouton, illustré par Nathalie Paraln..... 2

COLETTE VIVIER : Almanach du Gai Savoir 1941.............. 1

OUVRAGES PARUS
en Janvier 1941

ROMANS

MARCEL AYMÉ

A BELLE IMAGE .... **20 fr.**

Édition originale sur pur fil, 60 exemplaires à ..... **60 fr.**

ı Français d'avant 1939, qui pourrait être encore de 1941, subit une usque métamorphose et change de visage. Il avait l'aspect d'un homme affaires probe, travailleur et soupçonneux. Le voilà devenu un délicieux ıne premier, très capable de faire perdre la tête aux femmes... le héros us conte comment il s'y est pris pour s'accommoder du prodige et renouer avec ses habitudes d'autrefois.

HENRI BOSCO

IYACINTHE .... **28 fr.**

livre est plus qu'un roman, c'est une lente incantation dont les balanments reflètent toutes les nuances du rêve ; c'est une quête incessante soi-même, une tentative acharnée pour se retrouver après tous les dépouillements aux bords mêmes de la poésie.

RAPHAEL SABATINI

E BOUCANIER DU ROI

roman d'aventure, traduit de l'anglais .... **18 fr.**

rs la fin du XVIIIe siècle, certains boucaniers firent leur soumission au i et devinrent à leur tour les chasseurs de leurs anciens camarades restés hors la loi.

ici qu'un gentilhomme français, ancien boucanier, et une jeune fille glaise tombent entre les mains du père de ces derniers pirates qui estent les côtes américaines, toujours à l'affût de quelque riche galion espagnol.

MÉMOIRES

SAMUEL PEPYS

OURNAL II (Coll. « La Connaissance de Soi »,

traduction de **Renée Villoteau** .... **27 fr.**

faveur qui a salué le **Journal I** de Samuel PEPYS a encouragé les itions de la N. R. F. à publier de nouveaux extraits de ces mémoires. ns ce **Journal II**, le traducteur a réuni des morceaux qui montrent dans occupations habituelles et dans ses passe-temps favoris un héros dont la figure est aujourd'hui familière au public.

Ouvrages parus en Janvier 1941 (suite)

BIOGRAPHIES-LITTÉRATURE

HENRI MONDOR

VIE DE MALLARMÉ Tome I........ 35

Édition originale sur japon et hollande............. épui

sur pur fil, 100 exemplaires à.................. 90

C'est la première fois qu'est écrite en France une biographie détaillée **Stéphane Mallarmé.**

L'auteur qui, pendant vingt ans, a rassemblé les autographes ép nous donne aujourd'hui ce premier tome qui concerne la jeunesse poète. A Sens, à Londres, où dans une pauvreté ininterrompue il a i guré son expérience de l'amour ; à Tournon, où une nuit fameuse aurait apporté la révélation de son œuvre; ensuite à Besançon Avignon, enfin à Paris, à vingt-neuf ans, où il se trouvait avoir donné des chefs-d'œuvre et confié le secret douloureux et impérieu sa solitude.

PHILOSOPHIE

SŒREN KIERKEGAARD

POST-SCRIPTUM AUX MIETTES PHIL-SOPHIQUES. Traduit du danois et préfacé par Paul Petit. Un fort volume in-8° carré............ 60

Post-scriptum de 500 pages... en réalité le chef-d'œuvre du grand p sophe danois, si mal connu en France jusqu'à présent, et dont les Édit de la N.R.F. ont déjà publié **Traité du Désespoir, Le Concept de l'Ango Riens Philosophiques** et préparent actuellement le **Journal.**

GÉOGRAPHIE

E. AUBERT DE LA RUË

L'HOMME ET LE VENT (Collec « Géographie humaine », N° 16), 59 reproductions en héliogravure hors texte.......................... 45

L'étude du vent est du domaine de la météorologie, mais ses effets ressent directement l'homme. Le but de cet ouvrage est de montre quelle façon il se comporte en présence de cet élément — l'attitud l'homme est double en face de cette force redoutable et capricieus cherche à l'employer, mais essaye surtout de s'en défendre.

En écrivant ce livre, l'auteur s'est efforcé de montrer combien compl sont les rapports entre l'Homme et ce puissant élément qu'est le V

EXTRAITS DE PRESSE

MARCEL AYMÉ

LE MOUTON

UN CONTE DU CHAT PERCHÉ

IMAGES EN COULEURS PAR
Nathalie Parain

20 fr.

La fraîcheur, la malice, la vivacité, l'intelligence de ces contes sont abso-
ment admirables. **Le Mouton,** comme les contes précédents, présente
exquises qualités de fraîcheur et d'humour.

A. FISCHER. La République de l'Est, 19 décembre 1940.

Illustré de fort jolis dessins en couleurs de Nathalie Parain, voici un
nte de Marcel Aymé pour les enfants. C'est un conte charmant où le
and écrivain qu'est Marcel Aymé nous prouve que sans bêtifier on peut
rire pour les tout jeunes. Au fait, le livre est si joli, que les parents le
ont certainement avant les enfants.

Aujourd'hui, 20 décembre 1940.

Un nouveau conte du chat perché, **Le Mouton,** auquel Marcel Aymé
porte son imagination plaisante et la riche simplicité d'un style attrayant
e goûteront les enfants... et leur famille.
Un ouvrage qui a une saveur particulière si peu courante dans les livres
cette espèce que rehaussent les spirituelles et charmantes illustrations
Nathalie Parain.

Les Nouveaux Temps, 21 décembre 1940.

Le Mouton, que M. Marcel Aymé vient de publier, dans la série des
ntes du Chat perché, m'a beaucoup plu et il me paraît digne de plaire.

Georges POUPET. Le Fait, 21 décembre 1940.

Après **Le Paon, Le Cerf et Le Chien, Les Cygnes,** voici **Le Mouton.**
art de Marcel Aymé n'y est pas moins séduisant, par la simplicité si
ecte du style et par la fraîcheur d'une imagination d'où les trouvailles
plus cocasses semblent naître tout naturellement.
Les images de Nathalie Parain illustrent des scènes mémorables; grâce
double agrément de leur composition et de leurs coloris, comme à
sprit de Marcel Aymé, nous ne sommes pas prêts d'oublier le cher
outon de Delphine et de Marinette.

LES TROIS. Dépêche du Berry, 22 décembre 1940.

Tout d'abord je dois vous signaler un nouveau livre de Marcel Aymé,
Mouton, de la même verve poétique que **Les Cygnes,** du même auteur.
n'est pas seulement un livre mais un conte poétique d'une classe peu
dinaire et d'un charme jeune et distingué. Il est illustré par Nathalie
rain dans un esprit d'observation poétique qui s'associe parfaitement à
réalité et à l'enchantement.

P. MAC ORLAN. Les Nouveaux Temps, 28 décembre 1940.

EXTRAITS DE PRESSE

COLETTE VIVIER

ALMANACH du GAI SAVOIR pour 1941

Illustré par Beuville

12 fr.

La littérature s'y mêle agréablement à la connaissance, et sa présen-tion est de nature à plaire aux plus difficiles. Un très joli livre.

Aujourd'hui, 19 décembre 1940

L'Almanach du Gai Savoir est plein de trouvailles ingénieuses divertiront les enfants studieux... et les autres; car il est rempli d'histoi cocasses et véridiques, de solutions imprévues de problèmes amusa et d'enseignements de toute nature présentés avec humour.

Les Nouveaux Temps, 21 décembre 1940

Magistralement, tout au long, tant par l'illustration que par le tex l'almanach administre la preuve que l'on peut sans ambiguïté « s'instru en s'amusant ». C'est par excellence l'almanach de l'écolier. Pend toute l'année, tous les jours, proverbes, devinettes, histoires historiqu renseignements des plus variés, illustrés avec goût et humour meubl les pages pour l'agrément des jeunes écoliers.

LES TROIS. **Dépêche du Berry, 22 décembre 1940**

Voici un joli cadeau à offrir à des enfants de douze à treize ans, pet filles et petits garçons. C'est un livre plein de finesse, d'humour et d'in gence. Les jeunes lecteurs y trouveront des images, des chansons, contes, des devinettes et des renseignements gais. Tout cela conté, c mente, ordonné sous la plume alerte de Colette Vivier.

P. MAC ORLAN. **Les Nouveaux Temps, 28 décembre 1940**

Pour chaque mois, l'enfant trouvera bien des choses utiles à connaît les dictons, l'origine des fêtes, des anecdotes historiques, des extraits livres, des contes, des pièces de théâtre et des devinettes, etc... devinettes qui amuseront les lecteurs de tous les âges. Point de vulgar ni de sottise.

L'almanach est si amusant que les enfants devront le cacher pour leurs parents ne le leur empruntent pas trop souvent.

Georges POUPET. Tout et Tout, 28 décembre 1940

HENRI MONDOR

L'AMITIÉ DE VERLAINE ET MALLARMÉ

24 fr.

Il est beau de voir un chirurgien s'affirmer, de livre en livre, un grand rivain. Cette multiplicité des dons et de l'action créatrice ravit l'esprit, i accorde quelque vue rayonnante sur ses pouvoirs et ses figures, aiguise accélère notre confiance en l'humain.

Yanette DELÉTANG-TARDIF. Le Jour.

L'ouvrage savant, chaleureux, attractif, tonique que M. H. Mondor ent de consacrer à l'**Amitié de Verlaine et de Mallarmé...**

E. JALOUX. Les Nouvelles Littéraires.

La mort douloureuse et pitoyable de Paul Verlaine montre que jusqu'au out, la pensée de S. Mallarmé lui demeura **affectueusement** présente... est ce qui donne à ce livre une cohésion singulière et tragique, comme la **mphonie inachevée** de Schubert, où semblent parler tour à tour deux ix différentes.

Léon DAUDET. Candide.

La plus belle part du volume **L'Amitié de Verlaine et Mallarmé** est à ce rnier, sans conteste, non seulement à cause de sa merveilleuse charité, sa bonté et de son tact envers son ami malheureux, mais aussi par la alité charmante de ses lettres, leur ton ingénieux, et les renseignement, 'elles apportent sur son œuvre et ses intentions, sur sa religion de l'art.

E. HENRIOT. Le Temps.

Écrivain sensible, raffiné et personnel, dessinateur subtil, M. Mondor mis dans cet ouvrage les méthodes du savant et de l'artiste. Il a débrouillé ec une patience de biologiste les variations au jour le jour d'un esprit poète, et dans ce sens son livre est une observation très bien faite. ais il l'a vivifiée par la plus intelligente curiosité.

Henry BIDOU.

On pourrait se divertir à relever dans son style des tours, des inversions, s arabesques syntaxiques, par quoi il se rattache lui-même à Mallarmé, ec cette différence toutefois que Mallarmé distille et qu'il est bien de pur t. Un mallarméen de primesaut : mélange bizarre et fascinant.

F. PORCHÉ.

Sur la mort de Mallarmé, on ferme l'ouvrage à regret, tant l'auteur s'est ontré disert, éclairé et humain.

A. GUIBERT. La Tunisie Française.

A. DAUPHIN-MEUNIER

LA CITÉ DE LONDRE

(Collection " PROBLÈMES ET DOCUMENTS IN-8° ")

30 fr.

L'auteur examine, dans un chapitre qui déborde du cadre de la techniqu la composition des groupes puissants dirigeant en fait la Cité, et termi son important ouvrage sur des considérations générales se rapportant la tyrannie des monopoles. **Le Capital, 6 juin 1940.**

C'est une œuvre remarquable, composée avec un souci d'exactitu digne de tous les éloges. Il n'est peut-être pas, en ce moment, de lectu plus substantielle et qui fasse mieux comprendre pourquoi l'Angleter est entrée en guerre.

Je conseillerais au lecteur pressé de lire de très près la troisième par de la Cité de Londres, en particulier le chapitre consacré aux rapports la France et de la Cité. Voilà des pages écrites bien avant juin 1940. N ne pourra reprocher à l'auteur d'avoir été inspiré par les circonstance

Le sanctuaire des intérêts britanniques, le temple des marchands ave tureux et soumis à l'esprit impérial, a trouvé en M. Dauphin-Meunier historien aussi perspicace que renseigné.

Georges POUPET. Le Fait, 26 octobre 1940.

Le livre de Dauphin-Meunier nous éclaire sur le passé et nous perm de prévoir l'avenir. Ce gros volume de 300 pages est une mine de doc ments et une excellente lanterne pour nous éclairer dans les temps tén breux que nous vivons.

Vous trouverez dans cet ouvrage, outre un historique fort amusar un exposé clair et précis des rouages! Le Lloyd's, les frets, le marché d produits d'échange, le marché des métaux, le marché de l'or, le Stoc Exchange, etc... Un beau livre qui n'a pas été écrit à la légère et do vous ferez votre profit.

Robert DESNOS. Aujourd'hui, 12 novembre 1940.

« Si les Français, plus réalistes, pensaient davantage aujourd'hui destin de leur patrie, ils devraient sans cesse avoir présente à l'esp la réflexion classique de Palmerston : « L'Angleterre n'a ni amitiés inimitiés éternelles ; seuls ses intérêts sont immuables ».

La **Cité de Londres** dont M. Dauphin-Meunier, en un livre passionna retrace l'histoire est l'âme et le cœur de ces intérêts permanents. O bâti autour d'elle maints mystères; l'auteur les dénonce et, montra le jeu naturel de nos voisins d'outre-Manche, dévoile le sens secret d lutte qui déchire aujourd'hui le monde. »

Jacques SAINT-GERMAIN. Les Nouveaux Temps, 15 janvier 1941.

VENTURA GARCIA CALDERON

LA PÉRICHOLE

18 fr.

Charmante Périchole, dont l'art de Mérimée avait su nous faire deviner caractère fantasque et déroutant, qu'elle nous semble encore plus duisante et plus terrible maintenant que nous connaissons par le menu ute son existence frénétique!

Jules BERTAUT. Le Temps.

Et voici que M. Garcia Calderon, rompant avec son passé de conteur agique, nous présente un autre Pérou, historique, je veux bien, terrible-ent romantique encore, celui de la fameuse Périchole.

Francis de MIOMANDRE. Les Nouvelles Littéraires.

Nous ne pensons pas qu'on puisse dépenser plus d'esprit, du plus fin, plus d'humour, du plus délicat, que ne fait M. Garcia Calderon dans tte « Périchole » qui paraît à la N. R. F. Un roman ? Une biographie ? ne vie romancée ? Un essai ? Nous pencherions plutôt pour l'essai, ce nre qui, embrassant tous les autres, est aussi le premier de tous, à condi-on de bannir l'ennuyeux.

Charles BERNARD. L'Indépendance belge, Bruxelles.

Cet historien, artiste et poète avant que d'être historien, c'est Ventura arcia Calderon, et ce sera pour nous un honneur de penser que ce and Péruvien, représentant de son pays à Bruxelles et membre de notre adémie, a écrit en Belgique ce livre fringant comme le coup de rein une danseuse, coloré comme une « saya » liménienne, vibrant comme s cordes d'une guitare.

Richard DUPIERREUX. Le Soir, Bruxelles.

L'écrivain péruvien de langue française qu'est M. Ventura Garcia alderon vient de consacrer à la Périchole un bouquin charmant et capi-ux : aussi étourdissant que la comédienne.

Jean GERMAIN-TRICOT. Nouveautés.

Voici un écrivain de terre lointaine qui nous apporte dans la langue de icine — et avec une rare maîtrise — le témoignage de ce qu'il doit à la lture française, en même temps que le parfum exotique de son conti-nt; M. Ventura Garcia Calderon, ministre du Pérou en Belgique, a hoisi pour chanter son pays, non la langue qu'a imposée le conquérant, spagnol, mais l'universalité et la souplesse du français.

Germaine SNEYERS. XXe Siècle, Bruxelles.

EXTRAITS DE PRESSE

OMER ENGLEBERT

Les Saints Protecteurs de la France

VIE
de
SAINT MARTIN

(Collection Catholique)

6 fr. 50

Sous la plume de M. Omer Englebert, fin et plaisant biographe, sai Martin, ce Hongrois devenu un des saints les plus populaires de France, l'un des protecteurs de notre pays, nous apparaît vite tres familier.

LES TROIS. Dépêche du Berry, 10 novembre 1940.

Une suite de récits charmants et pittorèsques, qui reconstituent vie du saint évêque.

René GÉRIN. L'Œuvre, 14 novembre 1940.

La vie de saint Martin débute dans le rayonnement des casernes. Victi d'un édit impérial, et bien qu'il eût aimé suivre une autre route, il incorporé comme élève officier dans la garde à cheval. Ce fut tout de su un chef extraordinaire qui cirait les chaussures et passait les plats à s ordonnance sans doute éberlué.

. . . .

La vie de cet excellent homme logé chez l'habitant, dans une vi picarde occupée, ne peut qu'émouvoir les chercheurs de vie d'exceptio

P. MAC ORLAN. Les Nouveaux Temps, 14 novembre 1940

La **Vie de Saint Martin,** par Omer Englebert, résume avec beaucoup finesse les faits et gestes de ce saint, dont l'influence chez nous fut con rable, et que les historiens considèrent comme le vrai convertisseur de Gaule. Le présent ouvrage est une sélection judicieuse de Sulpice Sév qui fut, comme on le sait, son disciple et son ami.,

Marcel ESPIAU. Les Nouveaux Temps, 31 décembre 1940

GOBINEAU

Je me rappelle le temps où je découvris Gobineau pour mon propre ompte; c'était en 1910; je lisais tous ses livres à la suite et presque à la is, je les recherchais avidement chez les éditeurs et chez les libraires. n'est qu'un mot pour désigner ces découvertes intellectuelles : ce sont es amours; c'est la même brusquerie et la même fougue, la même ivresse, s mêmes transports.

Abel BONNARD.

Je ne sais si Gobineau va reprendre dès maintenant sa place parmi les ois grands prosateurs de notre XIXe siècle. Stendhal l'a conquise; erval la conquiert; pour lui, sa fougue dominatrice, les élans de son âme autaine ont bien pu jouer indirectement un rôle aussi grand que celui de arx dans les convulsions de l'Europe; on n'en a pas mis la beauté à la place u'elle mérite : une place à part, loin des querelles, à la fois sacrée et milière.

Jean PRÉVOST.

Son ouvrage : **Religions et philosophies dans l'Asie Centrale,** n'a aucuneent vieilli. On y lira, sur la réticence et le mensonge tels qu'ils se pratiuaient — et se pratiquent encore — en Asie, des pages pénétrantes. J'ai oté cette profonde pensée, que chacun, en Asie, a l'esprit ecclésiastique. grande affaire pour tous est de connaître le plus possible les choses ipernaturelles. « Ils ont peur de manquer Dieu ou même que Dieu leur anque. »

François PORCHÉ.

...un esprit extrêmement érudit dans la matière qu'il étudie, s'élevant ès aisément aux idées générales, guide à la fois instruit et pittoresque ins le double dédale des idées et des mœurs asiatiques et tout particuèrement des idées et des mœurs persanes.

. . . .

On pourra penser qu'il n'y a dans tout cela que des points de vue philoophiques et littéraires, voire scientifiques à retenir. Je considère pour ma irt **Religions et philosophies dans l'Asie Centrale** comme plein d'idées olitiques dont certaines ont pu surprendre au temps de Gobineau et qui aintenant nous paraissent non seulement fort claires, mais évidentes.

Pierre DOMINIQUE.

En tant qu'écrivain, Gobineau mérite d'être classé parmi les artistes s plus fins du siècle dernier, bien supérieur, à mon avis, à son ennemi érimée. Sa prose est vraiment celle d'un aristocrate. La netteté de l'écriire s'allie chez lui à je ne sais quelle légèreté. Je songe, en le lisant, aux seleurs toscans du XVe siècle, et encore l'impression n'est-elle pas tout fait exacte. Gobineau est plus froid et moins précieux.

Carmelo PUGLIONISI.

ŒUVRES

de

MARCEL AYMÉ

ROMANS

NOUVELLES

ŒUVRES
de
GOBINEAU

MORCEAUX CHOISIS
Introduction de Clément Serpeille de Gobineau
25 fr.

RELIGIONS ET PHILOSOPHIES DANS L'ASIE CENTRALE
18 fr.

L'ABBAYE DE TYPHAINES
15 fr.

LES PLÉIADES
20 fr.

ADÉLAÏDE
MADEMOISELLE IRNOIS
12 fr.

NICOLAS BELAVOIR
(2 volumes)
24 fr.

NOUVELLES ASIATIQUES
20 fr.

ŒUVRES
de
MALLARMÉ

POÉSIES

Édition complète contenant plusieurs poèmes inédits.

18 fr.

UN COUP DE DÉS JAMAIS N'ABOLIRA LE HASARD

Nouvelle édition sur beau papier.

30 fr.

VERS DE CIRCONSTANCE

(En réimpression.)

IGITUR

18 fr.

LES DIEUX ANTIQUES

(NOUVELLE MYTHOLOGIE D'APRÈS C. W. COX)

16 fr. 50

THÈMES ANGLAIS POUR TOUTES LES GRAMMAIRES

21 fr.

ŒUVRES
de
THIBAUDET

Trente Ans de la Vie française

. Les Idées de Charles Maurras.... 21 fr.

. La Vie de Maurice Barrès......... 30 fr.

. Le Bergsonisme (2 volumes)............ 50 fr.

■

a Poésie de Stéphane Mallarmé .. 25 fr.

a Campagne avec Thucydide........ 18 fr.

Gustave Flaubert......................... 25 fr.

Réflexions sur le Roman .... 24 fr.

Réflexions sur la Critique .... 27 fr.

Réflexions sur la Littérature, I .... 24 fr.

Réflexions sur la Littérature, II (sous presse)

L'Acropole, édition illustrée de nombreuses photographies de Fred Boissonnas (Coll. : « Galerie Pittoresque »):

50 exemplaires sur vergé de Hollande........... 150 »

Exemplaires sur alfa............................. 70 »

OUVRAGES A PARAITRE en Février 1941

ROMANS

Raymond DUMAY : **L'Herbe pousse dans la Prairie.**

Georges SIMENON : **Cour d'Assises.**

LITTÉRATURE-PHILOSOPHIE

ALAIN : **Éléments de Philosophie.**

BIOGRAPHIES-HISTOIRE

Mc LEOD : **Héloïse.**

Mr. GRENTE : **L'Éminence grise.**

Jean GUITTON : **Portrait de M. Pouget.**

Émile COORNAERT : **Les Corporations en France avar 1789.**

SCIENCES

SAINTE-LAGUË : **Du Connu à l'Inconnu.** (Collection «L'Avenir de la Science»).

COLLECTION CATHOLIQUE

Charles PÉGUY : **Saints de France.**

ROMANS D'AVENTURES ET POLICIERS

James HILTON : **Meurtre à l'École.**

SAPPER : **Knock Out.**

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Paul-Louis COURIER : **Œuvres Complètes.**

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

NOTES DE JEUNESSE

Nous avons découpé quelques pages parmi les Notes de Jeunesse qui doivent paraître dans un recueil préparé par M. Patrick Heidsieck, sous le titre de Rayonnement de Lyautey. *Nous regrettons de ne pouvoir donner dans le même numéro un article d'Alfred Fabre-Luce,* Deux Solitaires, *sur le colonel T. E. Lawrence et l'amiral Byrd, qui aurait été la meilleure introduction à ces pages. La mystique toute terrestre de ces deux-là, Lyautey l'a traversée et en fait s'y est longuement attardé, après être parti d'une ferveur chrétienne et catholique à laquelle il devait revenir sur le tard, de quelque manière. Mais il n'est pas indifférent de voir ce qu'était « l'esprit de patronage » vers* 1875 *et tout ce qui disposait cet esprit à devenir flamme en Afrique.*

18 *avril* 1875.

Dix-huit ans, dix-neuf ans, vingt ans; la rue des Postes, Saint-Cyr, et demain le régiment; il y a trois ans déjà et cependant c'était hier...

C'était hier — oh! il me semble y être encore — hier que mon âme, emportée sur les vastes ailes de la philosophie vers ces régions où elle seule peut voler et où elle plane, entrevit pour la première fois les horizons que la pensée par un sublime essor cherche à percer et qui reculent sans cesse tandis qu'elle s'élève. Cependant derrière eux se cache le but de ses efforts; elle le pressent sans le voir — ce qui est, la vérité, — notre petitesse nous le dérobe, mais notre grandeur le fait deviner et nous montre le chemin à suivre pour y atteindre.

C'est à ce jour, ce jour où je compris, que je me reporte avec tant de délices, de regrets et d'espérances. *Délices*, en me rappelant les jouissances infinies, les rêves de savoir, les visions de foi et de doute, d'orgueil et d'humilité que j'eus au seuil de ce monde nouveau. *Regrets*, en songeant que depuis cette heure je n'ai guère dépassé le seuil. *Espérances*, enfin, quand je compte sur l'activité et la volonté humaine, les désirs et les aspirations qui me dévorent, pour m'élever plus haut.

Quel jour que celui où la notion de l'infini se dressa devant moi, où j'eus la vision de Dieu (j'ose le dire), ce Dieu que mes lèvres honoraient machinalement et que je vis tout d'un coup, concentrant dans son essence toutes ces notions de grand, de parfait, d'infini, d'universel, de nécessaire, qui surgissaient une à une devant mes yeux, immenses déjà séparément, et se ramenant à cette cause unique dont je proférais le nom depuis tant d'années sans comprendre ce qu'il recouvrait!

Oh! combien j'en aime le souvenir de ce soir d'hiver où je vis toutes ces choses, — écrasé, je fléchis, je me prosternai, et je priai —, c'était hier, et cependant il y a trois ans déjà!

Voilà le jour dont je fais dater le commencement de ma vie, de la vie de mon âme et de ma pensée. Jamais auparavant je n'ai joui comme depuis, mais jamais aussi je n'avais autant souffert. Oh! tout ce que j'y revois, dans cette vie de trois ans, d'orages, d'espérances et de désespérances, de craintes et d'assurances, — et ce voyage rapide mais enchanté à travers la belle philosophie, ces grandes nuits d'été passées solitairement avec les étoiles dans la contemplation des choses de Dieu — et cette année de Sainte-Geneviève, début dans la vie de société, cette année froide, automatique et régulière et cependant si remplie d'affreux doutes, de découragements, année d'aigreur et de haine; haine ou amour égoïste, c'est tout un... — et cette entrée à Saint-Cyr avec ses humiliations, ses

souffrances; je me trouvais être militaire, mais j'étais inconscient — le fond de ma pensée pendant ces dix premiers mois de vie de soldat, ce fut une protestation contre tout ce qui faisait l'objet et la nature de mon métier.

Et enfin cette année... mais qu'ici je m'arrête, ma main tremble, tant son début me paraît grand, je n'ose espérer, et cependant ce seuil du monde de Dieu que j'entrevis il y a trois ans, — et où je m'arrêtai —, ce seuil, il me semble que je le dépasse. C'est le second élan, au premier je vis et je compris; aujourd'hui *l'action* : mon métier compris, vu dans sa grandeur jusque par ses petitesses, métier d'immolation et de dévouement : mon métier, c'est ma foi appliquée. Donc, foi dans mon œuvre. Comme conséquence entrevue : unité dans mon existence de ma vie et de ma foi. Après la contemplation, l'action, et que cette action n'en soit qu'une suite et que tout y soit application ou recherche de ce que j'ai contemplé.

Mais je ne puis croire que ce fut il y a trois ans; mes premières émotions semblent dater d'hier matin, ma vie matérielle a passé comme un songe, toutes ces impressions me semblent à peine remplir un jour d'été et cependant c'est une fraction de ma vie, une fraction notable pour le monde, peut-être le dixième de la vie moyenne. Ce fut si long, Seigneur? et cependant je n'ai fait que rêver, et au réveil je murmure : « Hier soir », et cela s'appelle des années. — C'est aujourd'hui, et demain j'irai à Vous et Vous m'interrogerez en m'annonçant que ma vie est passée. — Ma vie, mais j'y entre, je ne fais que de naître. — Oh! : « Tout ce qui finit est si court », s'écriait saint Augustin.

Saint-Cyr, 23 avril.

La condition du chrétien; ce qu'elle a été, ce qu'elle est, *ce qu'elle doit être.* Quelle existence que celle que nous imposent, à nous chrétiens convaincus, les exigences de

notre triste temps! Quel maintien garder dans une société où tout est en opposition, où les convenances sont en contradiction avec les convictions?

Dans ce siècle qui n'est ni le passé ni l'avenir, où tout est faux, l'éclat, la prospérité, l'honneur lui-même, le chrétien n'a plus de place ou plutôt il n'en a pas encore, puisque aussi bien essayons-nous de la lui faire. Mais comme nous n'avons pas encore conquis cette place bien nette, bien séparée; comme nous ne formons pas encore *ce bataillon sacré* étroitement groupé autour de son drapeau distinct, hautement et fièrement porté, nous continuons à garder notre situation si fausse et si humiliante quoi qu'en disent les pacifiques et les transigeants.

... D'une part, une société organisée avec ses lois, ses institutions, ses idées officielles et officiellement propagées, et à côté, l'organisation chrétienne subsistant comme un vieil édifice croulant dont il semble que chaque institution, chaque loi, chaque décret moderne vienne détacher une pierre et consacrer la ruine. Et cependant il y a encore des chrétiens, et ils trouvent, dans cette confusion et dans cette opposition continuelle, le moyen de vivre à la fois dans l'édifice qu'on ruine et dans les rangs de ceux qui le détruisent. Ils se sont accommodés de leur situation humiliante, ils ont consenti à se laisser tolérer comme une association inoffensive dont les idées surannées seraient sans danger, ils ont *presque cherché à se faire pardonner* leur croyance, et leur vie pendant ce temps a été une vie de concessions continuelles : concessions aux idées modernes, aux institutions civiles, même à celles que l'Église condamna; concessions aux usages, et, comme je l'écrivais en commençant, abaissement de ce qui devrait être conviction devant ce qu'on appelle convenance.

C'est ainsi qu'affublé par hasard du vain signe de chrétien, on vit au milieu d'une indifférence admise et cette existence des catholiques où la religion n'entre qu'en dernière ligne est tellement passée dans la coutume, que

celui auquel on dirait ces choses s'étonnerait et ne trouverait, pour répondre au chrétien qui se plaint, que les catalogues de statistiques où le mot de catholique s'étale à la suite des chiffres les plus considérables : « Tant de millions ? Religion de la majorité et vous n'êtes pas contents ? » Mais non, ce sont ces millions mêmes qui nous tuent, ce sont là les ennemis du Christ, ces millions qui l'ignorent et en rient, tout en portant son signe, ces millions dont les infidèles invoquent l'exemple, ces millions aux idées larges, qui vont de loin en loin visiter la croix captive dans les églises où ils la relèguent et dont ils ne lui permettent pas de franchir le seuil. C'est qu'ils appellent cela : respect de toutes les convictions, liberté des consciences, modération dans l'expression, inconvénient des manifestations; et que ces mots-là sont des mots modernes, c'est-à-dire de grands mots, des mots qui ferment la bouche et qui tuent...

Et c'est de même que nous avons vu une variété dans l'espèce, les catholiques par genre, les marguilliers par mode, dont la contagion a gagné jusqu'au clergé, jusqu'aux hommes de Dieu, c'est d'eux qu'on ose dire : « Oh, laissez donc faire, les catholiques ne gênent pas, ils sont si commodes, si faciles et si conciliants. »

... Cependant, ce siècle vint, il naquit dans les flots de sang, et les chants qui le bercèrent, ce furent les gémissements des peuples qu'on écrasait, les blasphèmes des âmes qui se brisaient et qui ne croyaient plus, les cris d'orgueil des hommes dont la Babel s'élevait toujours. Le monde avait la fièvre, les hommes tourbillonnaient, ils ajoutaient les inventions aux inventions les plus puissantes ; les vieux peuples et les nouveaux, les trônes et les machines tombaient, s'élevaient, paraissaient et disparaissaient, comme les épaves dans la tempête, et tout cela s'appelait encore le monde chrétien, et les pierres du vieil édifice de la foi tombaient en devenant des hochets qui amusaient quelquefois les rois et les peuples.

Mais voilà qu'au sein de cette indifférence générale pour tout ce qui n'était pas *l'homme* ou *venu de l'homme*, Dieu avait conservé quelques croyants. Ces croyants, ils sont moins nombreux que dans les catacombes et les Chrétiens qui les entourent sont plus nombreux et plus païens que ceux de l'ancienne Rome. Mais aussi, ne sommes-nous plus seuls, nos ennemis nous aident, ils nous ont vus passer ou ils nous ont devinés et à l'indifférence d'hier voici que la *persécution* succède. Or la *persécution*, pour nous, c'est la victoire... groupons-nous et que notre troupe soit distincte. Nos croyances sont celles de Rome. Nos lois sont dans l'Évangile, nos amis sont dans nos rangs et notre main ne doit pas toucher celle de nos ennemis. Ce n'est pas un vain accord des institutions modernes et de la foi qu'il faut chercher : il faut agir comme si nous partions de rien. Aussi bien semblons-nous être au début de temps nouveaux, et tout ce qui est établi paraît appelé à bientôt disparaître. Il ne faut pas s'exposer à se ressentir de la chute de cette société, mais voir ce qui pourrait bien être la société nouvelle, quels seraient ses formes, son caractère, et chercher là l'accord du Christ et des hommes.

Saint-Cyr, 28 avril 1875.

Dimanche nous eûmes la quatrième de nos réunions mensuelles. Ce fut le commandant de Parseval qui nous la fit. Je vais essayer de condenser en très peu de mots sa conférence; elle est de celles dont il faut garder le souvenir.

Le commandant nous remercia d'abord de notre présence; le temps était superbe, notre sortie était courte et par conséquent les plaisirs extérieurs engageants, et cependant nous étions là quarante jeunes gens à l'écouter, recueillant sa parole, l'étudiant et en profitant. C'est une grande espérance. Dernièrement un de ces hommes que la matière étouffe et chez qui le XIX[e] siècle, siècle d'argent et de science pratique, avait éteint la notion des

choses élevées lui disait en parlant des humiliations de la guerre et des *souffrances morales* de nos officiers : « Il faut oublier cela. » Eh bien, non, il ne faut pas *oublier cela*, et c'est précisément parce que nous ne l'avons pas oublié, que nous étions là à écouter ce soldat nous parlant de Dieu et de la patrie.

...C'est là que nous en sommes et nous avons de quoi espérer. Car si les espérances des chrétiens se fondent sur cette action des hommes directement en rapport avec les ouvriers et sur les résultats remarquables déjà obtenus, elles ne se fondent pas moins sur la présence dans leurs rangs d'une jeunesse laborieuse et militante. *Notre présence*, Saint-Cyriens et Polytechniciens de vingt ans, entraînés par tout ce qui nous entoure à passer autrement nos heures de liberté, notre présence assidue à ces manifestations chrétiennes, à ces graves conférences, à ces réunions d'hommes qui croient, qui affirment et qui luttent, est une des garanties les plus solides de l'avenir puisque nous sommes la jeunesse active du pays, et que la jeunesse c'est l'avenir.

Et, si l'extérieur nous tente, si le découragement nous saisit, ou si l'âge nous entraîne, songeons à l'importance inouïe pour notre âge du rôle que nous avons à remplir, songeons que c'est notre présence qui détermine les hésitants et les timides.

Notre rôle est sacré et aux jours d'attente inquiète que nous traversons, les hommes de cœur, même quand ce sont des jeunes gens, ont une autre voie à suivre que celle du plaisir et de l'indifférence.

Samedi 30 avril.

Mauvais mois; trop parlé, pas agi, bavardages, banalité, plaintes pour se plaindre. Peu rentré en moi-même pour avoir trop dit que je le faisais. Je me suis donné l'apparence de la réflexion et j'ai peu réfléchi. Ce n'est pas le

sérieux qui manque, c'est sa libre et calme application : je pense beaucoup, mais je ne réfléchis pas, je ne mûris plus, je n'approfondis plus; je suis dans le vide...

Un peu de calme, un peu de nuit, de repos, d'heures à moi, de retour à moi-même, de pensée pacifique, Seigneur, Seigneur, un peu de conversation reposée, sérieuse, longue, un peu de prière à genoux, la tête dans les mains, sans limite à ma méditation...

Un peu de quelque chose de long et de sérieux, Seigneur, et que je pense à vous, à qui je ne pense jamais. O vie de fièvre !

7 mai.

Huit jours sans prière, j'ai bavardé plus que jamais. Je m'affiche tel que je ne voudrais pas qu'on me crût, ma langue parle toute seule. On s'aperçoit qu'elle est folle et l'on dit que c'est moi qui la conduis, — et l'on rit. Tout à l'heure après une demi-heure de fanfaronnades, je fus coudoyé par un ami qui me murmura : « Tu te coules ». On ne me le dit pas assez, je ne trouve pas d'ami qui sache répéter « Tu te coules ». La généralité rit et me laisse faire, mon entourage extérieur m'adule, les étrangers du dehors m'encensent, et j'ai tout accepté, tout cru, je n'ai pas voulu demeurer en reste avec le public, et je m'adule, je m'encense, je suis content et je me coule. O mes amis, vous ne l'êtes donc pas, vous qui le voyez et ne me le dites pas, vous qui ne savez pas me prendre à part et m'expliquer que je me coule, pour me sauver — vous qui me laissez me griser de mots, m'enivrer de mon admiration personnelle — dites ?...

Saint-Cyr, 19 *mai* 1875.

Mes rapports avec ceux qui m'entourent sont tout le contraire de ce que je souhaiterais qu'ils fussent. Je ne sais pas vivre en commun. Tandis que mes principes sont

très solides, mes convictions absolues, le fond de mon caractère et même ses manifestations, dès que je suis dans l'intimité ou dans le monde auquel je suis accoutumé, très entiers, très nets; ma situation vis-à-vis de mes camarades, soit de collège, soit de l'école, est fausse, mon attitude est hésitante, ma parole timide. Je transige, j'accorde, je concède; ce sont des paroles, soit — c'est l'habitude de vivre dans des milieux essentiellement polis, éduqués, qui me fait craindre les heurts, les chocs et les violences, soit encore, mais quoi que ce soit, c'est très mauvais et c'est *anti-homme.* Il faut changer cela et avant d'aller au régiment, où j'aurai des camarades encore, mais où ce sera la vie, et où le caractère que je me donnerai sera celui qui me restera dans le reste de ma carrière.

Ce qui me nuit encore c'est que je m'exagère l'importance que peut avoir mon attitude actuelle pour mon avenir. Il n'y a rien de perdu, et il ne faut pas me décourager parce qu'à vingt ans, avant d'avoir abordé la vie active, je ne suis pas ce que je souhaite d'être. Seulement, il n'y a pas de temps à perdre; dans un an, il sera peut-être trop tard; c'est cet été même qu'il me faut faire une retraite, une méditation intense sur moi-même, me tremper comme l'acier, réfléchir énergiquement — pas de mol abandonnement. J'ai développé depuis trois ans des facultés internes, subjectives, d'intelligence, de cœur, je veux me donner les qualités de caractère, sans lesquelles les premières ne sont *rien*, rien, rien, dans l'application et au point de vue des hommes, ces qualités qui peuvent même, quelquefois et dans la forme, suppléer aux autres.

J'ai de quoi faire, *l'essence;* c'est une retraite des plus graves, des plus sérieuses, qui me donnera la *puissance.* Et c'est là que je pourrai fabriquer l'homme nouveau qui saura et osera parler, agir, et partout et haut, aussi bien qu'il sait penser à l'occasion.

Ne pas confondre méditer et rêvasser

Saint-Cyr, 26 mai 1875.

Analysons : il y reste cependant un sentiment très fort et que je crois avoir *compris*, c'est l'amitié ; j'aime mes amis et j'en ai ; mais je m'intéresse à moi avant tout, et il n'y a guère une seule de mes paroles, ni de mes actions, dont le mobile dominant soit *étranger à moi*, mon avenir, la manière de percer, de me faire coter, apprécier, juger. Je suis sur un théâtre continuel même avec moi-même, c'est pour cela que j'écrivais l'autre jour : « Sois franc avec toi-même », je vis en moi-même, je me suffis, je m'admire et quand je m'éloigne des autres c'est avec la satisfaction de me retrouver ; je m'aime, je me suppose dans toutes les positions possibles et je vis ainsi d'une vie mystique imaginaire et fictive dont je suis le personnage principal, où tout se rapporte à moi, où je brille de toutes les façons les plus comme les moins sérieuses ; je me vois brillant intellectuellement, brillant par mes accessoires, par ce que je possède, par ce qui m'entoure, tout comme brillant pour les plus nobles et les plus belles causes, j'ai soif de toutes les satisfactions d'âme, de pensée, de vanité. Mais je m'émerveille sur ce que je dis, sur ce que je pense et sur ce que j'écris ; il me semble qu'on ne m'apprécie pas et que je dépasse tout ce qui m'entoure. Voilà la vérité, égoïsme, égoïsme, égoïsme et vanité, j'en vis, c'est chez moi le principe de *tout* (*jusqu'ici ?*) et ma vie est donc vide et troublée. J'ai *toutes les ambitions*. Je suis dévoré, et je ne vois en tout que *Moi*.

14 *décembre* 1875 (1).

Je pense déjà à mieux vivre, mais je pense tout de suite à l'effet produit. Fiche-toi donc un peu du monde.

Je viens de causer avec le Père de Nicolaï, ancien aide

(1) Chercher des amis, se chercher lui-même, ce n'était pas suffisant ; sorti maintenant de Saint-Cyr, jeune officier d'avenir, déjà flatté par ses camarades et par le monde, Lyautey cherche plus loin et plus haut, il cherche Dieu. Au mois de décembre 1875, en plein froid, il part pour la Grande-Chartreuse où il passe dix jours.

de camp de l'empereur de Russie, vainqueur de Schamyl, blessé dans le Caucase, cousin de Charles de Broglie. Après avoir parlé de son cousin, nous en sommes arrivés à Saint-Cyr, j'ai parlé un peu du mouvement religieux et de la force qu'il avait tirée de l'organisation des catholiques. Il a appuyé, tirant une grande espérance de cette action des jeunes, de l'augmentation de l'action chrétienne, de la propagande de M. de Mun et de ses amis, qui ne cherchent pas à réveiller seulement dans les classes tombées l'idée de Dieu et de religion, mais encore l'idée de patrie qui n'existe plus. Les sociétés secrètes, l'internationale, associations cosmopolites, dénationalisent l'individu pour l'absorber au détriment de sa responsabilité dans un vague troupeau d'hommes sans agrégation, sans lien d'unité. L'individu n'y est plus que comme partie du tout, servant au tout, abdiquant ce qu'il y a de plus noble dans les facultés humaines, volonté, initiative, conduite personnelle. Le Christianisme, au contraire, pense encore à l'intérêt de l'association, mais pour l'intérêt de chacun, et il interdit à chacun de ses membres toute action objective quand l'action subjective ne s'y joint pas; il lui défend de faire le bien à ses frères, s'il ne commence par s'en faire à lui-même, ce n'est pas de l'égoïsme, c'est de la logique...

M. de Nicolaï m'a passionné, il est parfaitement distingué, tout en n'ayant rien de guindé, ni de formaliste, ses yeux pétillent, et tout parle chez lui, geste, regard, physionomie.

..L'anime triste di coloro. Che visser senza infamia e senza lode. . . . .la setta dei cattivi A Dio spiacenti e dai nemici sui questi sciamati, che mai non fur vivi. (Dante, *Enfer*, chant III.)	...les tristes âmes de ceux qui vécurent sans crime et sans vertu... l'espèce de ces méchants également odieux à Dieu et à ses ennemis. Misérables, qui jamais ne furent vivants...

Il faut *combattre*, pleurer, prier, adorer, *combattre*.

Ces années passées, je me disais, après une peine : « Revenons à nos livres, à nos amis », et je n'étais pas satisfait. Qu'après tout chagrin, tout découragement, je me dise désormais : « Revenons à Dieu ».

École d'État-Major, 25 *mai* 1876.

J'ai quitté Saint-Cyr il y a huit mois ; le premier effet de la liberté recouvrée a été une réaction puérile contre la vie réglée et précise que j'avais menée depuis trois ans. Puis après trois mois de cette vie désordonnée et vaine, j'ai été à la Grande-Chartreuse, ne sachant pas précisément ce que je lui demandais, aspirant vaguement à recouvrer la paix, à fonder l'avenir. La paix, je l'y ai trouvée, mais, hélas, je l'y ai laissée. En la quittant je suis tombé dans Paris, la vie étourdissante s'est interposée entre moi et la Chartreuse, comme un voile; je n'ai plus rien retrouvé de tout ce que j'avais recueilli. Je suis tombé dans tous les pièges, sans avoir un contre-poids. Ma carrière ne m'a offert qu'un amas de détails puérils ou grotesques; je ne sais plus si je suis militaire, je sais que je suis collégien. Je me suis arrêté brusquement dans la marche que j'avais suivie en avant depuis trois ans, de la philosophie à Saint-Cyr. Hélas! Saint-Cyr où je sentais venir la virilité, où à vingt ans j'avais mes hommes, mon initiative, ma responsabilité, Saint-Cyr aux bruits guerriers, aux émotions viriles, aux aspirations généreuses, Saint-Cyr où si souvent l'on sent sa poitrine s'élargir et se dilater sous l'uniforme, son cœur battre, et son bras s'étendre en défiant l'ennemi qui viendra. Est-ce un rêve, ai-je été là, ai-je passé par là? Je me le demande maintenant qu'après avoir été homme, je suis redevenu collégien. J'ai fait quelque chose, soit, mais rien sérieusement; mon œuvre elle-même, je ne l'ai pas aimée d'une passion virile.

Demain j'entre en retraite. Méditons, et *soyons hommes*.

Il n'est pas d'effort que je ne fasse pour servir aux âmes en souffrance à quelque chose dans une autre vie.

(PLATON, *Rép.*, liv. VI.)

J'offre mon ministère aux âmes qui sont en travail; je facilite la délivrance; mais il n'y a que Dieu qui délivre.

(SOCRATE.)

Le plus souvent nous ne sommes pas tant passionnés pour l'objet que nous poursuivons que pour la poursuite elle-même. « L'homme aime mieux la chasse que la prise », dit Pascal.

Sedet atra cura...

Louviers, 14 *juillet* 1876.

Je vais et l'ennui me suit, l'ennui, toujours lui, inexorable. C'est que Dieu n'est pas là. Depuis un an, et même, en remontant plus loin, depuis que je me connais, il s'est glissé partout, empoisonnant toute joie, entravant toute étude, décourageant toute recherche. C'est lui qui m'a fait quitter le droit au bout de trois mois; c'est lui qui m'a fait jeter tous ces livres inachevés, abandonner toutes ces études commencées, ce *tædium* éternel, ce dégoût, cet ennui enfin, c'est lui, toujours lui; lui dont parle Lucrèce, lui dont ils ont tous parlé, ceux qui pensaient haut, qui sentaient grand, cherchaient, cherchaient toujours, mais qui n'avaient pas Dieu. *Sedet atra cura*, c'est toujours lui, l'ennui. C'est de là que viennent tous mes plans de vie laborieuse, abandonnés sitôt que l'exécution en commence; les beaux projets, les grandes aspirations, tout cela mis à néant avant d'avoir vu le jour.

C'est que Dieu n'était pas là. Et pourquoi Dieu n'était-il pas là ?... J'ai négligé cette troisième vie dont Hugues de Saint-Victor dit : *qu'elle est au-dessus de la vie de l'esprit, comme cette dernière est au-dessus de la vie du corps*, la vie de la contemplation, la vie intérieure.

24 septembre.

Un prêtre passait. Dans ce Paris, enivré de révolutions, aveuglé par cent ans d'athéisme, dont la foule ne sait plus supporter le culte public du Dieu qui l'a faite, rien ne le distinguait de tout prêtre qui passe. Et comme pour tout prêtre qui passe, la foule ricanait, l'ouvrier le heurtait, le bourgeois haussait les épaules; pour tous enfin c'était un paria, celui qui peut-être hier avait essayé de leur porter une aumône ou une consolation. Pour nous cependant qui sommes initiés à ces secrets divins, son visage resplendissait d'un éclat particulier, sa démarche avait quelque chose de plus sacré que de coutume, il nous semblait, absorbé dans une contemplation intime, passer à travers les hommes sans les comprendre et sans les voir. C'est que, dans sa soutane de tous les jours, sur sa poitrine, reposait Dieu, et le prêtre portait au mourant la victime éternelle, que le son des cloches et l'appareil sacerdotal n'annonçaient plus aux hommes.

En voyant ce prêtre, distrait de la terre par la contemplation intérieure de son Dieu, et la foule ricanant à son passage, ma pensée descendit d'un degré dans l'ordre de l'univers et se porta à l'homme que Dieu a doué d'une part plus grande de Sa compréhension infinie. Poète, philosophe, artiste, quel que tu sois, amant de l'idéal, toi enfin qu'entre Ses créatures Dieu a favorisé d'aspirations infinies, de *sursum*, passe, ami, à travers les hommes qui te heurtent et ricanent en haussant les épaules. Ne te laisse pas détourner par la foule ignorante et moqueuse, quand tu passes le front rêveur, absorbé toi aussi dans ta contemplation intime, l'âme fixée vers un but qu'ils ne voient pas, que tu marches au milieu de leur vie, comme le prêtre à travers la rue et qu'ils te montrent du doigt; va, comme lui, sans les voir, sans les entendre, ne t'arrête pas parce qu'ils te nomment ironiquement; va, comme lui qui ne sent plus

la terre. Ne te demande pas si ce que tu as en toi n'est rien parce qu'ils ne le comprennent pas; ce n'est pas en bas qu'il faut voir, ni même à tes côtés, c'est là-haut, c'est en toi où Dieu a déposé une étincelle de Sa lumière. Comme ce prêtre qui passe, on pourra te frapper et te meurtrir, mais qu'est-ce cela? et si ce sont des souffrances qu'ils n'ont pas, ils ignorent tes jouissances sublimes, ami. Va donc et passe. Tu sais ce que tu possèdes, que t'importe d'être compris?

18 *novembre.*

C'est une faiblesse d'être encore étroitement légitimiste, comme d'être étroitement d'un parti quelconque, pour ce parti lui-même. — Il s'agit bien de cela maintenant. — Nous tournons ventre à terre, c'est évident, le monde change de voie; ces mots qui signifiaient encore hier, ne signifieront plus rien demain. Quant à l'avenir, je crois vaguement y entrevoir le socialisme émerger de la tempête. Réforme sociale, réforme sociale. Voilà le cri que jette au ciel l'écho des vagues qui s'élèvent déjà si menaçantes.

Je crois que voilà l'avenir, mais comment, voilà ce que nous ne saurions voir. Ce changement social, cette transformation complète des sociétés organisées comme nous les avons connues jusqu'ici, se feront-ils contre Dieu ou avec Lui? Est-ce là la dernière phase de ce monde qui doit finir? Est-ce un commencement? Le Tout-Puissant l'emploiera-t-Il comme l'instrument du châtiment ou comme celui du salut?

Ne dites pas que la réforme sociale est impossible, que les sociétés tournent dans le même cercle et que ce qui a été leur organisation le sera toujours. Telle chose qui nous semble absurde aujourd'hui, n'est peut-être absurde, que par rapport à son application à l'organisation actuelle de la société. Une organisation n'est pas un

principe. Le monde a déjà changé dix fois, sans changer les principes fondamentaux de la morale, il n'y a que cela d'absolu...La seule chose que j'y vois clairement, c'est que l'Église catholique est éternelle; c'est pour son triomphe, pour aplanir sa route, lui gagner des âmes, que je vais demander la grâce de combattre.

Grande-Chartreuse, 19 *décembre* 1876.

Une année a passé, et pour la seconde fois j'ai gravi cette montagne, pour la seconde fois j'ai franchi ce seuil et refermé sur moi la porte de la cellule.

Seul me voici donc encore, et une à une, au contact de chaque objet retrouvé, mes impressions de l'an passé se réveillent, et si vives, si présentes, qu'il me semble à peine que ce fut il y a un an. Et cependant... ces impressions, ces résolutions, ces prières, ces notions nouvelles dont un regard, un détail suffisent aujourd'hui à me rappeler, comme si j'y étais encore, la gravité, la grandeur, la trace profonde qu'elles creusaient dans mon âme, elles ont dormi pendant un an sans avoir d'autre réveil que des secousses d'un instant.

...Gare! Tout grandit autour de toi, tu n'es déjà plus le jeune homme de quinze ans dont l'on se disait qu'il était bien avancé pour son âge. Sept ans ont passé, sept ans, songe un peu, et depuis tes quinze ans tu as bien peu marché, tu prenais la tête alors, maintenant tu rentres dans la foule, et cependant il en est d'autres qui commencent à surgir et dont les vingt-deux ans éclatent d'espérance, de gloire et de lumière; tu comptais sur tout cela hier, et maintenant vois, tu t'es arrêté, demain peut-être tu seras de cette foule stupide qui suit, en broutant à la mouton, tous les sentiers rebattus. Tu prends l'habitude d'avoir *les journées de tout le monde, la vie de tout le monde, le pas de tout le monde*, toi qui, il y a deux ans à peine, frémissais

d'enthousiasme, d'ambition et d'espérance; toi qui, le jour de ton entrée à l'École d'État-Major, jetais un regard sur les années qui venaient en criant avec une orgueilleuse confiance : « L'avenir est à moi, je le tiens ». Te souviens-tu de ce mot, de ce cri?

Eh bien, ton avenir, quelles pierres y as-tu jetées depuis dix-huit mois, je ne vois point; je te vois affaibli par un travail sans ordre, sans mesure, par un changement perpétuel de ligne de conduite, aujourd'hui sérieux, hier gamin et léger, sans poids, sans persévérance dans les projets, sans influence et sans considération autour de toi, sans rien enfin de ce qui peut donner à tes vingt-deux ans une confiance justifiée dans l'avenir que tu cherchais.

Oh! c'est bien vrai... et je suis bien découragé, mais comment faire? Il me semble que toute mon activité de pensée est morte, je me traîne dans l'ornière commune et chaque fois que je veux secouer mon collier il ne fait que m'écorcher davantage. Écrasé par la longue journée en commun, cette journée qui est mère de la fainéantise, quand j'arrive au soir abruti par mes travaux sans intérêt, je n'ai plus ni ressort ni volonté et mes journées se ressemblent toutes... Comment faire?

Maréchal Lyautey.

BLASON DES FLEURS ET DES FRUITS

à Jean Paulhan.

A mi-chemin du fruit tendu
Que l'aube entoure de chair jeune
Abandonnée
De lumière indéfinie
La fleur ouvre ses portes d'or

Pomme pleine de frondaisons
Perle morte au temps du désir

Rose pareille au parricide
Descend de la toile du fond
Et tout en flammes s'évapore

Groseille de mendicité
Dahlia moulin foyer du vent
Quetsche taillée dans une valse
Tulipe meurtrie par la lune

Alise veuve de caresses
Colchique veilleuse nacrée
Nèfle castor douce paupière
Pensée immense aux yeux du paon

Marguerite l'écho faiblit
Un sourire accueillant s'effeuille

Noué rouillé comme un falot
Et cahotant comme un éclair
Le coing réserve sa saveur

Goyave clou de la paresse
Muguet l'orgueil du maître pauvre
Prunelle épiant le front du lynx
Tubéreuse agneau des sentiers

Poire le fer de la folie
Anémone carnier d'hiver
Citron porteur de plâtre et d'encre
Narcisse porteur de nuées

Dans le filet des violettes
La fraise adore le soleil

Raisin grenier des politesses
Tour nue et froide jeu hautain

Glycine robe de fumée
Œillet complice de la rue
Châtaigne une foule pillarde
Brise l'émail des sans remords

Digitale cristal soyeux
Lilas lèvres multipliées
Amarante hache repue
Brugnon exilé jusqu'aux ongles

Myrtille cigale invisible
Clochette de poussière intime

Mûre fuyant entre les ronces
Aster tout saupoudré de guêpes

Orange sur un tableau noir
Muraille de l'enfer du blé

Souci la route est achevée
Cytise les joncs se délassent
Jacinthe la rainette rêve
Nigelle le portail s'abat

Chrysanthème cheval brutal
Sauge bague de mousseline
Figue corail d'un faux tombeau
Pêche colonne de rosée

Pavot traîné par des infirmes
Reflets de fête sans repos

Noisette aux ciseaux enfantins
Détachant le gourmand de l'arbre

Iris aux mains de la marée
Passiflore livrée aux hommes
Campanule jarret du vent
Chèvrefeuille biche au galop

Zinnia bouclier de douleurs
Manteau de plaies manteau d'erreurs

Ananas prêchant l'avalanche
Bruyère mangeant le renard
Qui refuse une proie facile
Et pour le loup souffle dans l'herbe

A menacer le ciel le lis
Use le tain de son miroir

Le sein courbé vers un baiser
Le jasmin se gonfle de lait

Capucine rideau de sable
Bergamotte berceau de miel
Renoncule théâtre blanc
Pamplemousse l'œil de la cible

Banane le parc à refrains
Résonne de chansons nouvelles

Verveine chevalet fragile
Grenade rocher d'allégresse
Ancolie vierge inanimée
Olive paume de faïence

Cassis inscrit au cœur des jungles
Bouchant de son sang noir leurs veines

Seringa masque de l'aveugle
Écorce de la nuit d'été

Églantine vin du matin
Sapotille ordonnée ardente
Primevère ivresse d'argile
Mandarine métal d'injures

Datura roi honteux d'avoir
Régné sans dire son secret

Argémone ombre déliée
Abricot gerbe de fortune
Orchidée chaîne de désastres
Amande golfe de tendresse

Lavande bonnet du berger
Tempes fines et boucles blondes

Giroflée boussole endormie
Cerise cuve de candeurs

Sur une bouche négligente
Bien passé l'âge de raison
Le phlox sera un gros village
Le trèfle une poule pondeuse
Le pourpier une empreinte obscure
L'aubépine écluse une fugue

La mangue sera une alliance
La datte une pierre soumise
La mirabelle une alouette
Et la framboise une bouée

Pour le destin de l'immortelle
La fleur faite comme une morte
La piètre fleur de perfection.

* * *

Fleurs à l'haleine colorée
Fruits sans détours câlins et purs
Fleurs récitantes passionnées
Fruits confidents de la chaleur
J'ai beau vous unir vous mêler
Aux choses que je sais par cœur
Je vous perds le temps est passé
De penser en dehors des murs.

PAUL ÉLUARD.

25 novembre 1940.

LES VOCATIONS TARDIVES

Les Parisiens qui ont quitté leur ville deux jours avant l'arrivée des Allemands ont vu le pire de la guerre. Beaucoup sont morts. Pourtant, on sentait avec intensité les bonheurs perdus, la valeur des moindres choses. L'espoir, la crainte étaient surexcités; la vie était à son comble. Dans les tragédies, il y a toujours un peu d'exubérance.

Fatigués, affamés, certains retournèrent à Paris, partager l'existence avec ceux qui leur avaient causé tant d'effroi. D'autres ont poursuivi leur route jusqu'à des régions démunies; ou bien ils s'arrêtaient dans des pays pleins de victuailles à bas prix, où ils passèrent de bonnes vacances.

Tout ce monde qui avait tant couru, et même les autres, s'attendait à mourir dans les tortures. On disait adieu à sa maison. Les villes allaient tomber en poudre. Puis on s'aperçut que les envahisseurs étaient gens corrects. Les grandes alarmes passées, on se mit à gémir pour des babioles.

Peu à peu, on s'aperçut que tout cela était plus grave encore qu'on ne l'avait pensé d'abord. Le plus grave, ce n'était pas la défaite, ni l'espèce de stérilité du pays, mais un choc moral qui provenait d'un grand mouvement de l'histoire, accompli dans les faits, inintelligible à la plupart.

On prophétise l'avenir lointain. Mais demain est inconcevable. Même aujourd'hui nous échappe. Les événements qui nous chagrinent ou nous rassurent sont mal

saisis, et rien n'est plus douteux que nos vues immédiates.

Ces gens dispersés vont-ils se retrouver et se reconnaître? Je songe à mes amis écrivains.

J'habite une zone où les lettres n'arrivent plus du centre de la France. D'ailleurs on n'écrivait pas. Chacun se taisait dans sa solitude, étonné de ses réflexions, ignorant tout des autres. On craignait de choquer peut-être, par un ton déplacé. Certains découvraient combien leur existence était faite de communications variées, combien notre opinion dépend d'autrui, de l'écrit, de la rue, du contradicteur. Peut-être qu'ils n'osaient plus penser.

*
* *

Je m'inquiétais du sort de mon ami Édouard M... Il avait décidé de rester à La Frette. Au dernier moment, il fut déraciné par la panique. Je peux imaginer ce départ, sans sa secrétaire, avec sa femme pétrifiée. Il a sûrement emporté les douze manuscrits de son Journal qu'il avait dicté pendant cinq ans à sa secrétaire, et quelques objets baroques, laissant le principal qui devait leur revenir à la mémoire tandis que la voiture gagnait lentement Maisons-Laffitte. Ils étaient sur le pont, parmi deux cents voitures agglomérées, quand le pont sauta.

*
* *

J'ai rencontré Édouard M..., en 1930, chez Mme Dorland. Il ne s'intéressait qu'à la philosophie, à deux poètes anglais et à la musique; il était fort religieux, quoique je n'aie pu distinguer s'il était vraiment catholique ou bouddhiste. Mme Dorland ne parlait que de l'amour, c'est-à-dire de son amour, les jambes paralysées par un mal inconnu, qui l'obligeait à rester étendue quand elle n'était pas au lit. Elle recevait à partir de six heures du soir, en hiver, à la fois assise et allongée sur un divan très bas, dans un

coin du salon éclairé par une seule lampe. Si général ou si particulier que fût le sujet de la conversation, il inclinait vite à un débat sur l'amour.

L'amour est une idée fixe. J'ai vu l'amour passionnel surtout chez des épouses. Cette avidité d'autrui s'accroît dans l'entière possession par l'exigence toujours plus raffinée et impérieuse de la fidélité. Elle se complique des nuances du caractère et de l'âge, et du rythme accidenté de la nature physique. Elle se charge des volontés incompatibles que l'être porte en soi, et qui s'exaltent dans ce transfert.

Après trente ans de mariage, l'homme représentait pour Mme Dorland l'énigme capitale. Sa passion semblait se ramener à un problème de psychologie, et elle attendait tous les soirs l'homme intelligent qui pourrait le résoudre et lui apporter la paix.

M. Dorland avait un métier attachant et qui l'occupait beaucoup. Il s'était marié assez mollement pour s'assurer une existence calme du côté féminin. Je n'ai pas compris, et lui non plus je pense, comment il se lia sur le tard avec une amie de sa femme, étant l'homme le moins fait pour les intrigues amoureuses, le plus dépourvu de sensualité, et déjà comblé par l'épouse de tous les embarras du cœur. Il passait une partie des nuits à veiller aux côtés de Mme Dorland, tâchant de la distraire de ses souffrances physiques qui se distinguaient mal des autres. Il prenait tous ses repas chez lui et l'on se demandait où se trouvait la place d'une autre femme.

Édouard se lassa des subtilités de la passion, espaça ses visites, et pour atténuer sa retraite chargea sa femme d'aller voir Mme Dorland. Mais rien n'ennuyait Mme Dorland comme la femme d'Édouard.

Elle s'appelait Bettine. Elle avait le don de tout transfigurer et voulait toujours émouvoir par le tragique ou le sublime. Une déformation si complète de la réalité donnait plutôt un sentiment de vide. Cette impression venait aussi

de l'absence, chez elle, de toute vie intérieure, laquelle suppose un minimum d'intelligence, la faculté de lier deux idées et de construire un rudiment de structure à la pensée, sans quoi l'être est comme aboli. Pour sauver sa personne du néant et lui assurer la première place, Bettine parlait sans cesse.

Souvent, je me suis demandé comment certains maris peuvent supporter leur femme. Question vaine, car ils paraissent contents de leur sort. Ils se croient heureux peut-être, mais ne le sont point. J'ai renoncé à cette explication : ces malheureux ne souffrent pas, même dans les profondeurs engourdies de l'être. Les goûts sont un mystère, voilà tout.

L'attachement d'Édouard pour Bettine était l'un de ces mystères. « Je disais à Bettine... Elle me disait... » Évidemment, il avait inventé une femme qui était substituée à Bettine; mais il ne semblait pas se méfier de cette imposture volontaire. Bettine n'était point reléguée prudemment; elle était sollicitée, appelée en témoignage, invitée à une promenade, rappelée si elle s'éloignait. Il est vrai, le mariage était pour Édouard la principale incarnation de l'esprit, l'épouse un don de Dieu, qu'il ne convenait pas de juger; mais il pouvait satisfaire ses croyances sans cette idolâtrie.

Ils étaient très jeunes, l'un et l'autre, quand Édouard épousa Bettine Sarazin, fille d'un négociant connu dans le sud-ouest; elle était jolie, très élégante, et je suppose qu'à travers l'existence commune, et même après la faillite des Sarazin, elle demeura pour lui dans sa gloire première; elle était toujours la jolie mademoiselle Sarazin, qui était beaucoup trop riche, trop élégante pour qu'il osât demander sa main sans y être invité. Cette explication vaut peut-être comme symbole. En réalité, la vie commune élabore ses propres mirages, elle travaille constamment comme abeilles dans la ruche à consolider et à rafraîchir son ouvrage, négligeant les matériaux impropres, sculptant

les parties précieuses, laissant dans l'ombre ce qu'il faut ignorer. L'être qui est le résultat de cette création continue n'est pas exactement réel, ni tout à fait une illusion. Ce travail de retouche suppose un long attachement et de la tendresse, sans quoi il risque d'opérer à l'inverse et de produire une image exécrée.

Je comprends toutes les bizarreries d'une courte passion, la soudaine illumination qu'elle projette sur un être. Lorsque l'amour est fait de sentiments durables, élevés, conscients, tranquilles, je m'explique mal cette fantasmagorie.

***

Mme Dorland me présenta Édouard comme un vieil ami de son mari, dont il avait été quelques mois le professeur au début du siècle. Pour Mme Dorland une présentation n'était pas une vaine formalité. On savait tout de suite à qui on avait affaire. C'était toujours une sorte de génie, et, dans la circonstance, elle exagérait peu.

Je n'étais pas retourné chez Mme Dorland depuis le temps où elle accompagnait son mari partout, d'un pas alerte. Déjà elle recevait tous les soirs. Dans ce même petit salon tiède et mal éclairé, j'avais vu Boni de Castellane, vers 1920. Il se tenait debout devant la cheminée, les joues colorées, ses longues moustaches rousses, une cravate assez fournie.

— L'amour, c'est la guerre, disait-il.

Cette maxime en vaut une autre, avec le vrai et le faux, l'incomplet de toute maxime, et pourrait se soutenir en tout temps. Je ne sais pourquoi (était-ce le ton ou le costume de Boni de Castellane?) ces mots sont inséparables pour moi d'un temps assez reculé. Le vêtement surtout marque les époques (et le ton qu'il entraîne). On portait encore un costume de visites, et on avait aussi un tour d'esprit un peu mordant ou anecdotique, tout à fait extérieur, et qui était un esprit de visite.

Ce souvenir m'avait distrait et Mme Dorland me regarda sévèrement.

— Je disais à Édouard, quand vous êtes entré, combien les écrivains perdent de merveilles dans la conversation. Chez moi, Gide et Valéry ont causé le soir, pendant des années. Je trouve qu'il n'y a presque rien dans leurs œuvres.

— Mais, madame, je ne suis pas un écrivain, dit Édouard.

— Justement, mais vous dites des choses admirables, il faut les noter.

— Je ne m'en aperçois pas.

— Vous les oubliez. Il faut écrire comme vous parlez; et même ne pas écrire : dicter. Vous parlez avec vous-même, et on écrit. Une secrétaire est indispensable... Édouard, vous allez prendre une secrétaire, et vous lui dicterez vos réflexions sur n'importe quoi. Ce sont les œuvres qui restent. D'un auteur ancien, qu'est-ce qu'on lit? Des notes, des bouts de lettres. J'ai une secrétaire pour vous. Elle a dix-huit ans. Elle vient de passer son baccalauréat, Elle s'appelle Thérèse, elle habite à Orgérus. Thérèse Tricouart, la fille du bâtonnier. La situation des jeunes filles est difficile. Elles ont gagné quelques libertés. En somme, il ne s'agit que d'une extension des mœurs du peuple. Rien de nouveau, ni de bien méchant. Mais les parents étaient élevés autrement. Ils sont débordés, et non consentants, prêts à reprendre ce qui a été ravi; et la famille reste le lieu des tiraillements. Il n'est pas facile de s'y soustraire, si peu que l'on ait du cœur.

— Est-ce bien nécessaire? La jeune fille sera bientôt enfermée dans une autre famille.

— En attendant, Thérèse voudrait s'assurer quelques heures de liberté; c'est-à-dire passer une après-midi en compagnie d'étrangers. Elle est très sérieuse, comme beaucoup de jeunes filles modernes... Je me demande si cette jeunesse-là sait aimer...

Elle avait prononcé négligemment le mot qui devait nous ramener au vrai sujet.

***

Plus tard, j'ai connu Thérèse, dans le milieu où elle redevenait elle-même. « Je lui ai révélé la poésie, dont elle n'avait aucune idée », disait Édouard. Ce qu'il nommait poésie, par exemple celle de Richard Hobden, dont il savait interpréter l'arrière-plan grec et les énigmes, c'était chose ardue comme la musique ou les hautes mathématiques — plutôt la musique; non pas son chant, mais l'art du technicien.

Je doute que Thérèse eût jamais beaucoup d'ouverture de ce côté. Si Édouard fut persuadé, après quelques années, qu'il avait entièrement modelé l'esprit de cette jeune fille, dans les entretiens qui suivaient l'heure du Journal, c'est qu'elle apportait de l'application à tout, avec un constant désir de plaire.

Elle n'avait point d'idéal trop meurtrier, sachant reposer sur elle-même, rare faveur pour les siens, quand on doit se marier. Sa nature m'intéressa par des côtés qui eussent choqué Édouard, s'il avait pu les connaître. La vitalité et les instincts très puissants chez elle demeuraient toujours dissimulés sous une régularité extérieure, la raison, de fortes habitudes et un certain sens esthétique. Cette dissimulation était curieuse. Mais Édouard ne voyait en elle qu'une personne très vibrante, assez vague, qu'il imaginait et qui le ravissait.

Après la faillite de la maison Sarazin, Édouard et Bettine habitèrent La Frette. Dans sa jeunesse, comme il est d'usage chez les riches bien élevés, Bettine avait appris le dédain des richesses ; mais l'éducation de la pauvreté lui manquait. Édouard avait perdu tout sens pratique à travers des situations de fortune trop différentes. Ils étaient dans une gêne très compliquée.

Édouard conserva sa secrétaire mais reprit le métier de sa jeunesse. Il trouva un poste de professeur aux *Vocations Tardives*, établissement religieux, près d'Orgérus, où il enseigna une philosophie saine à des hommes mûrs qui se destinaient à la prêtrise. Ces allées et venues absorbaient sûrement ses maigres appointements. Mais à Orgérus il donnait rendez-vous à Thérèse et ils revenaient ensemble chez lui. Son Journal lui coûtait cher. Cependant Bettine l'encourageait à poursuivre à tout prix cette œuvre où elle était souvent nommée. Le rôle de Thérèse n'avait pas modifié l'attitude d'Édouard à l'égard de sa femme, toujours interrogée avec déférence sur tous sujets, compagne des mêmes promenades et lectures à voix haute. Mais l'influence de Thérèse était visible. Dans le bureau d'Édouard, jadis en désordre, chaque objet était rangé par Thérèse, et l'on eût dit qu'Édouard n'y touchait plus. Il semblait exclu de cette pièce, dépossédé de sa plume, de ses livres, privé de ses gestes, exilé sur son divan, où d'ailleurs il paraissait fort heureux. Je le félicitais de cet air de bonheur.

— C'est la plénitude, l'extase que me donne l'âge, dit-il. J'ai atteint ce moment de la vie où tout ce qui est trouble en elle, ou trop aveuglant, s'est dissipé. Les sens, l'orgueil, les convoitises et leurs mensonges vous laissent en paix. On est instruit. On sait enfin, avec certitude, que la vie n'est pas la vie... Vous adressez des vœux à de jeunes mariés... Qu'est-ce que cela veut dire?... Que leur souhaitez-vous? Le confort? Non. Une entente parfaite? C'est trop près du néant. Vous savez bien qu'ils ne seront pas heureux. Ce n'est pas possible. Et la famille? Comment l'organiser? Comment réunir ensemble, sans iniquités et tourments, l'homme et la femme et leurs enfants? Faut-il supprimer la famille? Elle est essentielle. Impossible de l'organiser, voilà tout. Famille, société, nœuds inextricables. Et l'amour? Qu'est-ce que l'amour? Plus exactement, qu'est ce qu'une amoureuse? C'est un être

qui veut l'absolu. Pas d'amour, hors de l'absolu, de l'unique, de l'immaculé; c'est-à-dire, sans le principe de toute destruction. Nous croyons que la vie est dans ces nœuds. Sans doute, elle y apparaît, mais à contre-sens. De ce côté elle n'offre que l'irritante ineptie d'un contre-sens. Mais il y a une vie de l'âme où tout est clair et nécessaire... une vie de l'Esprit... plus simplement, une vie de la pensée, pour qui le mot déception, par exemple, n'existe pas, ni aucun mot dans l'acception commune; cette langue est fermée à celui qui s'acharne à saisir la vie par l'impénétrable face.

Je reconnaissais l'accent du Journal, la phrase qui pouvait passer sans retouches de la parole à l'écrit, sous la plume de Thérèse. Ces mots, sans doute improvisés, formaient le thème du discours qu'il dicterait tout à l'heure et dont l'éclat viendrait du voisinage de Thérèse.

Elle produisait chez lui une brusque augmentation de la vie, qui se traduisait par la vivacité, la maladresse des gestes, un air à la fois caressant et rude, je ne sais quoi d'incontrôlé, tel un homme qui est réveillé en sursaut.

Mme Dorland m'avait persuadé que l'amour est une idée fixe. Lorsque je voyais Édouard seul, je n'en doutais pas. L'amour est aussi une accélération de la vie; ou plutôt un ton plus vif de l'être.

De cette coloration particulière, le Journal était imprégné. Conçue pour Thérèse, pour la retenir, l'étonner, l'instruire, la diriger, prononcée d'une voix qu'il n'a eue que près d'elle, l'œuvre se développait selon les accidents subtils de leurs relations.

Je crois qu'il avait pour elle un amour tout physique. C'est le moins connu des aspects de l'amour, le plus malaisé à définir, tout mêlé à la pensée et animé par elle.

Souvent, il vantait l'intelligence de Thérèse, ou rapportait un trait inouï de sa noblesse d'âme. Cette exagération chez un homme qui était lui-même si intelligent s'expliquait peut-être lorsqu'on avait surpris son regard

posé sur le bras nu de Thérèse — bras menu de blonde, bruni par le soleil, qui en soi n'expliquait rien.

Il parlait à Thérèse avec une constante élévation de pensée et un vocabulaire un peu difficile. Alors, elle fixait sur lui un regard concentré et l'enveloppait dans son recueillement.

Ses yeux bleus ressemblaient à ceux de sa grand-mère, la veuve du conseiller Chavoix, étrangement réincarnée avec sa dignité de matrone en cette jeune fille très vive, qui sortait seule, jouait au hockey sur glace, tenait l'orgue à l'église d'Orgérus, libérée des convenances de jadis, mais non de sa grand-mère.

Rien ne lui était plus étranger que le tour d'esprit idéaliste d'Édouard. Mais elle tenait son emploi avec sérieux, exigeait un salaire élevé dont elle n'avait aucun besoin, toujours ponctuelle, ordonnée, la mémoire irréprochable, un regard d'extrême intérêt pour toute parole d'Édouard.

Lorsque je disais à Édouard comment Thérèse m'apparaissait chez elle, avec ses parents, des amis, il n'écoutait pas. L'homme le plus perspicace ne peut admettre, ni même connaître les faits qui ne sont pas dans le courant de ses opinions ou de ses désirs. L'ignorance plus que le savoir lui est nécessaire. S'attaquer à cette défense, instruire un homme, c'est lui faire une violence qu'il ne pardonne pas.

Le soupçon me vint que j'étais l'homme mal instruit. Entre ces deux êtres existait un lien qui m'échappait; l'apparence était vraie peut-être.

Pouvait-il plaire à une jeune fille? Je tâchais de le considérer avec les yeux de Thérèse. Perspective difficile à imaginer. La jeunesse, pour un homme, c'est vingt ans. Après, il se fane. Dès qu'il a perdu le velouté de l'enfance, il n'a plus d'âge. Dans cette chaude atmosphère de la pensée, cette cohabitation si étroite, ils allaient à une catastrophe.

Les catastrophes sont rares, et ne viennent pas du côté où on les attend.

* *
*

J'allai voir Édouard aussitôt après la déclaration de guerre. Il était fort paisible. Je lui dis :

— Vous ne croyez pas à cette guerre, mais elle ne peut se terminer sans quelque chose de terrible, absolument inimaginable, je l'avoue.

— Le terrible, c'est que nous ignorons l'Allemagne. On ne sait pas que tout est neuf et vif chez elle. Depuis que le Français voyage un peu, il est tout à fait aveugle. Cette infirmité est une défense de son organisme; il ne peut vivre que dans les eaux profondes du siècle dernier. Les révolutions qui fermentent chez lui sont une vase d'idées mortes. Imaginez-vous une victoire de la France et de l'Angleterre qui n'ont su rien faire de leur victoire sinon s'intoxiquer?

— Imaginez-vous une victoire de l'Allemagne?

— Je n'imagine rien. Nous sommes dans une ère de révolution européenne qui a commencé en 1914. Une vraie révolution surpasse l'imagination.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je reste ici, et le mois prochain je retournerai aux *Vocations Tardives.*

Il y retourna, en effet, et rencontra Thérèse à Orgérus. Elle lui annonça son mariage. Son fiancé n'avait pas terminé l'internat, mais le jour de la déclaration de guerre, ils avaient décidé de se marier tout de suite.

Édouard ne montra que de la colère. Cette étourdie interrompait son œuvre. Mais je vis sa peine ingénue dans cette crise d'égoïsme.

Il abandonna son poste aux *Vocations Tardives* parce que le train passait en gare d'Achères, bonne cible pour les bombes. Aucune bombe n'était encore tombée en

France. Il ne voulait pas comprendre qu'il n'avait choisi ce poste que pour se rapprocher de Thérèse; ni reconnaître la duperie de tous ses actes et de sa pensée depuis des années. Son amour pour Thérèse, si clair à mes yeux, n'existait pas pour lui, il n'acceptait pas d'en être touché. Je me disais que si son Journal était publié, peut-être célèbre dans l'avenir, car il contenait de grandes beautés sur l'expérience de l'esprit, la clé manquerait : une immense entreprise de séduction charnelle. Pourtant, si je m'en rapporte à l'être véritable, à la direction constante de sa pensée, cette clé, bien réelle, est fausse; mieux vaut qu'elle soit perdue. D'ailleurs, aujourd'hui, le tout est perdu.

JACQUES CHARDONNE.

JULES LAFORGUE

Lettres à un ami.

Nous n'avions pas jusqu'alors de lettre de Jules Laforgue antérieure à septembre 1881, c'est-à-dire presque à la veille du moment où commence pour lui une existence nouvelle et très inattendue, celle de lecteur français de l'impératrice Augusta d'Allemagne. Depuis l'époque où il est arrivé à Paris, en octobre 1876, après sept ans d'internat et d'études rêveuses au lycée de Tarbes, jusqu'à cette fin de novembre 1881 où il le quitte pour vivre en Allemagne presque continûment au cours de cinq années, nous ne savons à peu près rien de la vie de ce jeune garçon timide et avide de connaissance. L'installation avec les siens, 66, rue des Moines, aux Batignolles, à son arrivée à Paris; la mort de sa mère en avril 1877, tandis qu'il fait au lycée Fontanes une rhétorique distraite, à l'issue de laquelle il échoue à trois reprises au baccalauréat; le transfert de toute la famille, composée du père et de onze enfants, de la rive droite à la rive gauche, 5, rue Berthollet, pour permettre à l'aîné des fils, Émile, de suivre plus commodément les cours de l'École des Beaux-Arts, et au second, Jules, la fréquentation des bibliothèques, sont à peu près les seuls faits qu'on en sache.

Confusément résolu à ne chercher un avenir que dans une très problématique carrière littéraire, il dut ne pas rencontrer de grandes facilités de la part d'un père surchargé de famille, et renforcer de privations un choix imposé par toute la nature de son esprit; peut-être prétendre auprès des siens de petits revenus illusoires dont il dissimulait l'absence par de longues et dévorantes stations dans les bibliothèques.

Vers 1880, il tenait un journal dont il ne nous est rien parvenu, hormis l'allusion qu'il y fait, deux ans plus tard, dans une lettre à une amie : « Quand je relis mon journal de cette époque, je me demande avec des frissons comment je n'en suis pas mort. » Et un

peu plus loin, il dit encore : « Pendant cinq mois, j'ai joué à l'ascète, au petit Bouddha, avec deux œufs et un verre d'eau par jour et cinq heures de bibliothèques. »

Il accumule des lectures philosophiques sur des comparaisons d'esthétiques, et compense des heures d'immobilité et d'études dans les musées par des errances le long des quais de Paris. Il se hasarde dans les antichambres de revues, y risque des essais : une seule l'accueille, la revue de Charpentier, *la Vie Moderne*, qui publie successivement à la fin de 1880 trois de ses poèmes en prose, où sa personnalité n'apparaît que peu. En dépit de sa timidité, il semble bien avoir pris l'initiative de rendre visite, au début de cette année-là, à un jeune poète qu'il admire pour *la Vie inquiète* et *Edel*, c'est Paul Bourget, point encore critique ni romancier. Il lui porte des pièces de théâtre, des chapitres de roman, et des masses de vers, et songe : « De ce coup-ci, il va être épaté ! » mais Bourget, le dimanche suivant, le convainquait de ne pas savoir encore le français, ni le métier du vers, et de n'en être pas encore à penser par lui-même.

Il ne pouvait se rassasier de poésie : celle des livres ne lui suffisait pas, il voulait la cueillir de la bouche même des poètes; cela le conduisit à se risquer dans une petite réunion littéraire qui tenait ses assises sur la Rive Gauche, sous la dénomination singulière de « Club des Hydropathes », mélange de poètes et de chansonniers, de gravité lyrique et d'humour; on y voyait Émile Goudeau, Charles Cros, Alphonse Allais, Jules Jouy; on y récitait des vers de toute espèce que Jules Laforgue écoutait avec une inflexible attention.

Son air extrêmement correct, les témoignages évidents qu'il ne venait là que pour écouter des vers arrêtèrent les regards d'un autre jeune homme, à peine plus âgé que lui et qui, lui aussi, s'essayait déjà à écrire. Ils échangèrent leurs sujets d'admirations et d'antipathies, leurs projets, leurs ouvrages même encore manuscrits; c'est ainsi que, au début de 1880, Gustave Kahn fit la connaissance de Jules Laforgue dont il apprécia aussitôt la juvénile sagesse, la délicate sensibilité, l'érudition artistique déjà grande.

Vers la fin de cette même année, les obligations du service militaire éloignèrent ce nouvel ami de Paris jusqu'en Algérie; éloignement auquel nous devons, parmi les lettres qu'on va lire, les premières et d'abord celle de janvier 1881 où Jules Laforgue nous apparaît déjà tout entier avec ses prédilections et sa manière, son penchant naturel vers les expressions les plus aiguës de la littérature et des arts, son style primesautier, sa tournure d'esprit vive et grave.

Le soin qu'il prend de renseigner cet exilé sur ce qui se passe à Paris dans le domaine de l'esprit nous vaut cette carte d'échantillons des goûts d'un jeune homme de vingt ans en 1880 Il ne s'en rencon-

trait pas des centaines qui, vingt ans plus tard, eussent eu moins à en rougir, ni même cinquante ans; mais Laforgue n'avait déjà plus que sept ans à peine à vivre.

Nous devons la communication de ces lettres à madame Anna Bass à laquelle nous exprimons ici notre gratitude. Leur comparaison avec d'autres documents Laforguiens, nous ont permis d'en préciser les dates généralement absentes.

Paris 27 janvier [1881].

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre. Je vous écris à la Bibliothèque Nationale et votre ami Henry n'y est pas (1). Je sors de chez Bourget, nous avons causé de la « République des Lettres », il y aime beaucoup les Pages Oubliées de Mallarmé (2). Bourget est aussi un curieux de style.

Paris patauge dans le dégel d'une semaine de neige.

Avec cela rien de nouveau. Des poésies de A. Delpit (3). Un de ces soirs. la première de *Nana*. Des articles très intéressants et très justes de Zola. (Un, entre autres, sur le Marquis de Sade et... Barbey d'Aurevilly.) (4).

Hier Taine (dont je suis régulièrement le cours, malgré la fresque d'Ingres qu'on a devant les yeux), Taine a été étonnant sur Angelico. Vous aimez et vous comprenez Angelico, n'est-ce pas?

(1) Charles Henry, d'une année plus âgé que Laforgue et qui allait devenir l'un de ses amis et correspondants les plus assidus : curieux des connaissances les plus diverses, il venait d'être attaché à la Bibliothèque de la Sorbonne.

(2) *La République des Lettres*, revue littéraire publiée, à partir du 20 décembre 1875, chez Alphonse Derenne, sous la direction de Catulle Mendès. Dans son premier numéro avaient paru sous le titre de *Pages Oubliées* des poèmes en prose de Stéphane Mallarmé (*Plainte d'automne*, *Frisson d'hiver*, *le Spectacle interrompu* et *le Phénomène futur*).

(3) Albert Delpit, auteur dramatique et poète (1849-1893), venait de faire jouer en 1880 l'une de ses pièces les mieux accueillies : *le Fils de Coralie*.

(4) La première de la pièce tirée par William Busnach du roman de Zola, *Nana*, fut donnée à l'Ambigu, deux jours plus tard, le 29 janvier. Zola venait, en septembre précédent, de cesser sa collaboration au *Voltaire* et d'entrer au *Figaro*

Connaissez-vous ces adorables livres d'étrennes anglais illustrés par Kate Greenaway?

Il me tarde de gagner des sous dans les journaux, pour acheter tout ce qui me tente dans les vitrines. Si je faisais le Salon quelque part cette année-ci? Comment m'y prendre? Il faut avoir fait un livre.

Pouvez-vous me dire où je pourrais trouver une collection ou tout simplement des numéros séparés de la « République des Lettres »? J'ai fait tous les bouquinistes des quais, rien. Est-ce introuvable? Savez-vous?

Je tire au sort demain.

Ah! çà, vous n'aurez donc pas un congé jusqu'à la fin de votre service? Que me dites-vous? Alors quand reviendrez-vous? En novembre 1881?

Vous me demandez des détails sur Marc de Montifaud. Je sais qu'il (qu'elle) a été condamné, voilà tout. Hennique vient de publier deux nouvelles chez Kistemacker avec son portrait, une tête assez commune, à ce qu'il m'a semblé.

Un article de Camille Lemonnier (1) dans la Gazette des B[eaux] A[rts]. Est-ce l'ami de Crésy, le sous-Cladel?... Un livre qui m'a étonné, c'est le « van Dyck » de Michiels. Il veut voir dans van Dyck un philosophe pessimiste, tragique, faisant de ses Christ des Prométhées révoltés. Qu'en pensez-vous? Moi, cela me semble bien tiré; les sujets religieux de van Dyck sont insignifiants, ce sont des chairs, des étoffes, comme devait les aimer un élève de Rubens. Qu'est-ce qui lui a donc pris à ce M. Michiels!... Je comprends cela pour Michel-Ange et d'autres, mais faire de van Dyck un Prométhée!

Je vous enverrai mon numéro de la « Vie Moderne » la prochaine fois, et puis ce n'est pas grand chose, vous savez (2).

(1) Le romancier naturaliste belge.

(2) La revue publiée par l'éditeur Charpentier, sous la direction d'Émile Bergerat. Laforgue venait d'y publier, dans le numéro du 25 décembre 1880, un poème en prose, *les Fiancés de Noël*, l'un de ses tout premiers ouvrages.

Mais à quand donc votre Caylus ou notre, le graveur, vous savez, chose, machin, comme dans le « Nabab ».

En attendant, envoyez-moi de votre littérature coloniale, comme vous dites, eau-forte, poème en prose. Vous souvenez-vous d'un sonnet que vous m'aviez montré au Palais? Faites-en d'autres, ou envoyez-moi celui-là, sérieusement, n'est-ce pas?

Est-ce que vous pouvez avoir une serviette où vous logez vos papiers, vos brouillons, vos notes, etc...?

Est-ce que vous avez parfois un moment pour ciseler une page? Où sont vos proses? Elles (Ils) devraient être chez Tresse ou chez Rouveyre.

Tous ces jours-ci, je suis dans une crise de re-amour pour Baudelaire, j'ai relié mon exemplaire (ces sales éditions Calmann Lévy, — quand Lemerre le prendra-t-il?) j'ai relié le mien dans une doublure funèbre de vieil habit. Et je l'emporte partout. Les grandes pièces pour moi c'est toujours la *Préface, la Charogne, Cythère, les Phares, les Femmes Damnées, la Danse Macabre.* Mais j'adore *Tristesse de la Lune, la Lune Offensée,* etc. Une partie que je n'aime pas du tout, c'est *Révolte,* à l'exception d'*Abel et Caïn.* Mais comme il a compris l'automne! (1). Parmi les trente sonnets que j'ai déjà pour mon livre, j'en ai quatre intitulés « Après-midi d'automne ». Ce sont ceux que j'ai le plus travaillés et que j'aime le moins. Je ne suis pas parvenu à faire sentir la mélancolie des après-midi d'automne (2).

(1) Il s'agit de l'édition définitive et posthume des *Fleurs du Mal* (1868) : la *Préface,* c'est-à-dire le poème liminaire *Au lecteur. Révolte* ne contient que trois pièces, les deux autres étant *le Reniement de Saint Pierre* et les *Litanies de Satan.*

(2) Poèmes qu'il composait alors en vue du recueil *le Sanglot de la Terre ;* mais dans ce qui nous est parvenu de ce recueil que Laforgue ne publia pas, on ne trouve plus que onze sonnets dont aucun n'a trait à l'automne. En revanche, dans le volume des *Complaintes,* on trouve *la Complainte de l'automne monotone,* les *Solutions d'automne* dans les « Poèmes posthumes »; et plusieurs pièces inspirées par l'automne dans « les Fleurs de bonne volonté » (*Petites misères d'octobre; le Brave automne, Dimanches* [*C'est l'automne*]) :

Je me rappelle certain poème en prose de Mallarmé sur l'automne, voilà! (1).

Écrivez-moi. Envoyez-moi ce sonnet que je vous ai dit, n'est-ce pas?

Vous souvenez-vous de m'avoir promis vos numéros de *l'Hydropathe* (2) et la *Revue Moderne Naturaliste*, je ne les ai jamais eus.

Vous demandez des nouvelles de Goudeau, Crésy, etc. Je ne vois personne. Je suis toujours ou chez moi ou à la Nationale ou aux Beaux-Arts. Je ne vois personne.

Je vous serre la main. Écrivez-moi. Et votre sonnet surtout.

J. Laforgue.

Dimanche dernier, à la Sorbonne, une conférence de Legouvé sur les femmes. Si vous aviez été là! Il a eu des métaphores!

Est-ce qu'on vous a laissé votre grande barbe fourchue aux pointes d'inégale longueur?

Adieu.

J. L.

C'est en Tunisie qu'ont été adressées les deux lettres suivantes de 1883 et 1884, mais d'Allemagne, où, depuis novembre 1881, Jules Laforgue remplit avec ponctualité, discrétion, tact et ennui, son emploi de lecteur auprès de la vieille impératrice. Il combat la routine et la solennité de sa charge en composant dans le silence nocturne du « Palais-des Princesses ». ou des villégiatures impériales, rhénanes ou prussiennes, des poèmes où il allie la philosophie et la gouaillerie, la recherche au laisser-aller : ce sont les deux années où il reprend, sans se lasser, le premier jet de ses *Complaintes*, où il vit à Berlin l'oreille tendue aux moindres bruits qui lui parviennent de Paris sur les auteurs les moins à la mode et sur les

cette dernière pièce reprise dans les « Derniers Vers »; *Petites Misères d'automne*.

(1) Évidemment, *Plainte d'automne*, qui figure aujourd'hui dans le recueil « Pages ».

(2) *L'Hydropathe*, revue que dirigeait Émile Goudeau.

peintres les plus discutés; et ses antennes subtiles transportent vers l'exilé d'au-delà de la mer les échos d'un goût judicieusement criblé.

Bade, lundi 5 novembre [1883] (1).

Ah! mon cher et illustre Kahn, qu'il y a longtemps que je n'ai causé avec vous! c'est votre *culpa* aussi! Vous répondez (qu'il y a longtemps!) à ma dernière lettre en me disant qu'elle vous est arrivée très tard parce que vous aviez changé d'endroit... et vous ne me donnez pas votre nouvelle adresse!

Je suis ici depuis samedi. J'ai pris mes vacances le 10 août dernier. J'ai passé quelques jours en Belgique, puis une semaine à Paris puis un mois et demi à Tarbes (Bayonne, Biarritz, St Sébastien) pas d'orangers, mais des corridas de toros) puis un mois à Paris, et me revoilà à Bade jusqu'au 12 nov; pour de là à Coblentz jusqu'au 1er décembre, et alors à Berlin.

J'ai passé la plupart de mes soirs chez Henry rue Bertholet (qui m'a donné votre adresse) nous parlions bien souvent de vous, ô bel absent! ô zouave guérisseur! Que de lettres il nous faudrait échanger pour nous remettre!

L'Encaustique est près de paraître (2). J'ai vu plusieurs fois H. Cros qui m'a cédé une adorable cire qui me sourit adossée à la lampe. J'ai une vénération singulière pour ce primitif de Cros. Et vous?

J'ai vu des tas de gens et des tas de tableaux (3). Et lu des tas de livres.

(1) Cette lettre a paru, mais inexactement datée, dans le numéro de juillet 1939 d'une jeune revue parisienne : *le Pont Mirabeau*. Elle ne peut être que de 1883, d'après l'emploi du temps de ses vacances que Jules Laforgue y donne et que confirme son *Agenda*, pour 1883 (cf. Œuvres complètes, tome VI).

(2) *L'Encaustique et les autres procédés de peinture chez les Anciens*, par Henry Cros et Charles Henry, qui parut en 1884 chez J. Pouam. Il est question de cette cire de Cros dans des lettres de Laforgue à Charles Ephrussi et à Charles Henry des 5 et 6 novembre 1883 (cf., Œuvres complètes, tome V, page 68 et suiv.).

(3) Pendant le court séjour qu'il vient de faire à Paris à son retour de Tarbes.

Êtes-vous au courant de ce qui en vaut la peine? Et quand nous reviendrez-vous exactement?

J'espère que mon volume (quel préjugé!) *Quelques complaintes de la Vie* paraîtra en février. Il est tout flambant neuf et très éteint. Des harpes dont les cordes auraient subi des averses, (ce qui ne veut rien dire) (1).

J'aime beaucoup les dernières choses de Verlaine. Et le volume de Villiers de l'Isle Adam! (2).

Apporterez-vous un roman dans le genre de Loti mais d'un exotique vu par vous? Que ne faites-vous un volume avec des pages comme ce *Kronos*, d'un art si unique et que pour ma part je déguste avec une curiosité toute attendrie! (3).

Écrivez-moi donc, n'est-ce pas? si vous aimez un peu causer avec moi.

Mon adresse à Bade est villa Mesmer.

A Coblentz, au château.

A Berlin, Prinzessinen-Palais.

Berlin est en train de s'esclaffer devant une petite exposition d'impressionnistes que pour ma part j'adore minutieusement depuis longtemps, depuis que je les connais vraiment.

Au revoir. Écrivons-nous, n'est-ce pas? Envoyez-moi des vers. Et le fameux sonnet lu par une après-midi fuligineuse au Café du Palais sous le terne regard de la dame du comptoir??

Écrivons-nous, n'est-ce pas?

Votre Jules Laforgue.

(1) Le recueil des *Complaintes* ne parut chez Vanier qu'en juillet 1885.

(2) Probablement les poèmes publiés dans *le Chat noir* (26 mai, 14 juillet et 18 août) recueillis dans le volume *Jadis et Naguère* publié par Vanier, en janvier 1885. Le volume de Villiers est le recueil des *Contes cruels* paru chez Calmann Lévy en février 1883.

(3) Ce poème a paru dans le n° 5 du *Pont Mirabeau* (juillet 1939).

Berlin, jeudi [février 1884].

Mon cher Kahn,

Je reviens à vous. Je suis très vanné. Bilan d'hier, 3 h. à l'Opéra, ballet idiot, maillot sans âme; six cigares et une douzaine de cigarettes, du café, des journaux, des conversations éphémères, etc... Mal dormi. Somnolences? Plus séance chez le dentiste, trois dents de moins. Et rien lu d'intéressant. Un nouveau volume d'Émile Goudeau, avec ce titre nul après les *Contes Cruels*, *Poëmes Ironiques* (1), rien d'intéressant, je crois. Connaissez-vous certaines petites pièces de *Sagesse* de Verlaine? Voilà des vers d'homme qui a du tête à tête avec soi.

Vous ai-je dit que Bourget vient de donner un nouveau roman qui vous transportera? (2)

Et que j'ai une nouvelle cire de Cros?

N'ayant pas grand chose à dire, je vous copierai la Complainte du fœtus (3).

En avant! en avant!
Déchirer la nuit gluante des racines!
A travers l'Amour, océan d'albumine,
Vers le soleil, vers l'alme et vaste étamine
Du soleil levant!

En avant!
A travers le sang gras d'amour, à la nage,
Téter le Soleil! et soûl de lait, bavant
Dodo sur les seins dorloteurs des nuages,
Voyageurs mouvants!

(1) Les *Poèmes ironiques* de Goudeau ont paru en 1884.

(2) « Un nouveau roman ». Bourget avait publié l'année précédente son premier roman : *l'Irréparable;* ce ne peut être ici que de *Cruelle Enigme* qu'il s'agit.

(3) Dans *l'Agenda* de 1883, à la date du 19 mars, on trouve l'indication d'une *Complainte du fœtus;* celle que reproduit Laforgue au cours de cette lettre semble pourtant, un an plus tard, n'être qu'un premier jet si on la compare à celle qui devait figurer en 1885 dans le recueil des *Complaintes*.

En avant !
Galop sur les seins dorloteurs des nuages,
Dans la main de Dieu, bleue, aux mille yeux vivants,
Au pays du lait tiède faire naufrage...
Courage !
Là, là, je me dégage...

En avant !
Geins, douce prison ! Filtre, soleil torride !
Ma nuit, je ne puis gicler que vous crevant.
Donc, fanez-vous en loques ma chrysalide,
— Non, j'ai froid... En avant !
— Ah ! maman.

Est-ce assez idiot, au fond. Que pensez-vous du vers de onze pieds? et par la même occasion, que pensez-vous aussi de l'infini? Ne trouvant encore rien à dire, je vous sers la *Complainte du Soir des Comices agricoles.*

Deux tendres cors de chasse ont encore un duo
Aux échos,

Quelques fusées encor vont s'étouffer là-haut,
Et allez donc, gens de la noce !
Qu'on s'en donne une fière bosse !

Et comme le jour naît, que tantôt il faudra,
A deux bras,
Peiner, se resalir dans les labours ingrats,

(Allez, allez ! gens que vous êtes,
C'est pas tous les jours, jours de fête !)

Ce violon incompris pleure au pays natal,
Loin du bal,
Et le piston tremble un appel vers l'Idéal.

Mais le flageolet les rappelle !
Et allez donc, mâl's et femelles !

Un couple erre parmi les rêves des grillons,
Aux sillons ;
La fille écoute en tourmentant son médaillon.

Allez, allez, ô cors de chasse,
Puisque c'est le sort de la race...

Les beaux cors se sont morts ; mais cependant qu'au loin,
Dans les foins,
Geignent les cruautés dont le spleen est témoin.

Pintez, dansez, gens de la Terre
Tout est un triste et vieux mystère.

Ah ! le premier que prit le diabolique accès
De danser
Sur ce monde enfantin dans l'inconnu lancé !

O terre, ô terre, ô race humaine,
Tu me fais, vraiment, de la peine (1).

Et voilà, comme disait en signant Boquillon dans sa Lanterne (2) qu'au lycée de province nous lisions tous les dimanches. Maintenant pour goûter cette chose, il faudrait chanter les refrains sur un air de cor de chasse que j'ai entendus dans mon enfance en province (3), des piqueurs qui l'après-midi parcouraient la ville portant en étendard le programme du cirque Anglo-américain, et aussi écrire le mot mystère en lettres gothiques ou mieux en lettres

(1) Ce texte ne présente avec le texte définitif que d'assez légères variantes.
(2) Henri Rochefort dans *la Lanterne*.
(3) A Tarbes.

onciales. Vous savez que nous nous reverrons donc à Paris en novembre (1). Et là qu'allez-vous faire? Vous installer loin du Chat Noir et vous atteler à quelque chose, sans autre récompense que d'aller le soir, à deux pas, prendre du café ou du thé avec des cigarettes? Chez Henry? C'est la grâce que je vous souhaite, et en attendant de m'envoyer quelque chose, un immense sonnet par ex.

Votre
Jules Laforgue.

A l'automne de 1884, l'Afrique a restitué à la poésie ce correspondant trop lointain. Laforgue, au retour de vacances, passées comme chaque année avec ses sœurs et frères à Tarbes, a rencontré de nouveau Gustave Kahn à Paris ; quelques entretiens ont affermi encore cette amitié, resserré les liens, rompu les dernières réserves. Le tutoiement s'introduit avec naturel dans le discours, et dans les lettres. Ces entretiens ne durent pas être très nombreux cependant, car Laforgue, à l'automne, ne passe guère plus d'une dizaine de jours à Paris, et le service de l'impératrice le réclame à Bade comme d'usage, aux premiers jours de novembre. La vie de Paris, avec ses divers enchantements, a repris le poète longtemps sevré; dès le 30 novembre, Jules Laforgue se plaint de cette distraction ; à leur ami commun Charles Henry, il dit : « Kahn m'écrivait de Tunisie; et de Paris maintenant point. » Mais ce ne fut qu'une alerte d'un moment; la séduction d'esprit de Laforgue est trop vive pour ne pas s'exercer, même à distance, et c'est le moment où il s'apprête à publier ses deux premiers recueils, les *Complaintes* et l'*Imitation de Notre-Dame la Lune.* Qui pourrait mieux les comprendre et mieux veiller sur leur apparition?

Berlin [mars 1885] (2).

Mon cher ami,

J'ai reçu ta lettre au moment où je venais d'écrire à Vanier avec tous mes regrets d'être incapable de lui faire un ex-libris.

(1) Gustave Kahn devait rentrer à Paris à la fin de son service militaire.
(2) La date de cette lettre nous est donnée par un billet à Léon Vanier sur le même sujet (Œuvres complètes, tome V, p. 112).

Tu insistes, — je lui envoie en même temps que ce mot à toi ses initiales gothiques dans une enseigne moyen-âge avec armature en gousses de pavot, (c'est pour moi.) (1).

Si, dans l'intervalle, il a mis la main sur autre chose, tant mieux.

J'ai insisté aussi pour le maintien de ma préface, cette préface qui est tout ce que je me permettrai du volume des *philosophiques* d'avant ta Tunisie (2).

Quant à ton volume, je suis d'avis qu'il faut résister au mathématicien (3), et même à la Norme, de la belle façon.

Je n'ai pas ton volume sous les yeux et ne l'ai entendu qu'une fois. Je ne dirai donc pas mon admiration et ma jouissance en détail, — mais j'en ai emporté, pour cette fois-là, un parfum très compliqué et très spontané, — et je crois qu'il ne peut même pas être question d'hésiter à le mettre dans la circulation. S'il y a des pièces imparfaites, tant mieux, il n'y a que les Marsolleau pour nous lâcher des averses parfaites, on les connait.

Et pour moi, il me tarde autant d'avoir ton volume qu'un du plus imprévu.

Sois assuré que ce que j'ai entendu était bien une corde nouvelle, et combien peuvent en dire autant!

Pour le titre (*andantes*) j'en préférerais un autre, et je t'en dirai la raison. C'est un titre que Verlaine quelque part a mis à des pièces, de même que *ariettes oubliées* (4).

Il y a de la mode là-dessus, ne vois-tu pas? comme romances, etc...

Puis sois sûr que nombre de pièces de ton volume ne

(1) « Pavot ne fait pas allusion à vos livres en général, mais simplement au mien », dit-il dans le billet à Vanier.

(2) « Ma préface », c'est-à-dire le poème intitulé *Préludes autobiographiques*, daté de 1880, et, par conséquent, de l'époque des poèmes du *Sanglot de la Terre*, que Jules Laforgue appelle ici ses « philosophiques ».

(3) Charles Henry.

(4) Il n'y a pas de poème de Verlaine portant ce titre « andante ».

répondront pas au titre. On a épuisé les bijoux, les fleurs, les coffrets, les termes musicaux, les chansons des..., les blasphèmes, et aussi les plaintes, les sanglots (rerum), — trouve un brave bonhomme de titre sincère, rien qu'en regardant dans la rue.

Que fait Mallarmé? (1).

Comment Henry a-t-il arrangé son existence domestique?

Le pianiste et moi t'attendons à Berlin, c'est convenu, — (mais nous n'y serons plus dès le 15 avril).

Ton Jules Laforgue.

Berlin [mars 1885].

Mon cher ami,

J'ai reçu ta lettre en même temps qu'un second petit paquet d'épreuves de Vanier (un être dont le nom ne prête même pas à un bon calembour). Et j'envoie les épreuves corrigées à Paris par le même train que ce papier-ci (2).

Nous avons mis hier au soir dans le même train de 9 h. 1/2 l'ami Lindenlaub (Congo, exposition Menzel et musique) qui ira chez Henry, 22 rue Berthollet (3).

J'ai déjà le volume de Bourget (que d'ailleurs j'avais lu en septembre dans la Nlle Revue) je te dirai bientôt comment je l'aime.

L'as-tu lu, bien lu, de fond et d'ensemble? Je mets carrément ça bien au-dessus de Maupassant et de Goncourt (4).

(1) Mallarmé venait d'écrire la « Prose pour des Esseintes ».

(2) Les épreuves du recueil des *Complaintes* qui devait paraître en juillet suivant.

(3) Th Lindenlaub alors correspondant de journaux parisiens à Berlin et avec lequel Laforgue s'était lié, dès son arrivée à la cour près de quatre ans auparavant. Dans une lettre à Charles Henry écrite un peu plus tard, Laforgue demande : « Que penses-tu de Lindenlaub? »

(4) « Le volume de Bourget » : *Cruelle Énigme*

Quand tu l'auras lu et Henry, nous en causerons, j'espère.

Tu fais de la prose, mais quoi encore? Ce serait charmant de nous voir en mai à Bade (à 10 h. de Paris, les élèves de Ste Barbe y viennent pour entendre un peu d'allemand!)

J'avais envoyé une correspond[ance] à la Gazette. Rien de paru. Cédé la place à une de Londres (1). Je continue à ajouter des lignes à 3 ou 4 nouvelles, mais pas de vers, tant que les autres n'auront pas paru; je ne saurais comment m'y prendre, car je voudrais faire autre chose que des *Complaintes* (2).

As-tu entendu [Eugène] d'Albert le pianiste, salle Érard et Colonne? Sinon tu as raté une exhibition très typique. Il est maintenant ici et ajoute une *cadence* à un concerto de Beethoven! J'ai vu jouer 3 fois Tristan et Ysolde ici, l'an dernier; c'est même une de ces voluptés berlinoises que tu m'engages à épuiser. En effet ça, deux ou trois quais de la Sprée, le samedi soir à l'Aquarium, quelques toiles du Vieux Musée, deux beuglants, etc., etc...

Mon cher, je suis obligé de filer à ma lecture, lire *Micheline* de H. Malot.

A propos, je te trouve très gentil de m'écrire si régulièrement. Ce n'est pas Henry qui ferait ça! avec une taille comme la sienne on est toujours en l'air. Je vais tâcher de t'envoyer une page de vers à charge de revanche pour dans ta prochaine lettre.

Je te serre la main pas trop véhémentement pour ne pas déranger ma cravate blanche.

Ton Laforgue.
/mars 1885/ (3).

(1) La *Gazette des Beaux-Arts*. Rien de Laforgue n'y parut en 1885.
(2) Jules Laforgue travaillait alors aux *Moralités légendaires*.
(3) Ce billet est antérieur à juillet, époque où parut chez Vanier le recueil des *Complaintes* qui contient bien, en effet, cinquante complaintes, outre la Dédicace et les *Préludes autobiographiques*.

Ayant raté le train pour la lettre, j'ai fait la nuit dernière ces vers dans mon lit. Dis m'en deux mots, puis songe à ceci; que mon volume chez Vanier contient 49 complaintes, chiffre ridicule, celle-ci ferait la cinquantaine.

Si tu étais assez gentil pour la remettre quai Saint-Michel, on l'intercalerait n'importe où.

Si tu m'organises ça je te bénirai (en vers).

J.-L.

Introduction et notes de

(à suivre) G. JEAN-AUBRY.

LA BÊTE A CONCOURS

I

Fanny se promenait en chantonnant dans le couloir du sixième. Suante, sous sa blouse bleue, les cheveux en broussaille, elle balançait nonchalamment un torchon sale. Elle n'avait rien à faire par là, à cette heure de l'après-midi.

Les chambres du sixième, les moins chères, étaient déjà toutes occupées. Pourtant, octobre n'était pas fini, et il faisait chaud comme en plein été.

Fanny, en passant près de l'escalier, répéta pour la quatrième fois : « Bon! Maintenant j'm'en vais. » Mais elle continua à parcourir, d'un pas qui faisait flouc et flouc, le long couloir aux murs peints en jaune paille. De temps en temps, elle s'arrêtait et, faisant mine d'examiner une moulure, prêtait l'oreille. « Bon, murmurait-elle, M. Louis installe déjà ses bouquins, il faudra que je retrouve un quelque chose à coller sur la sale gueule de son macchabée, pendant que je fais la chambre. » Plus loin, M. Kostia faisait tourner, trop lentement, semblait-il à Fanny, un disque où des voix d'hommes, surnaturellement nombreuses et belles, déchiraient peu à peu, avec une douceur cruelle, une longue, longue plainte. Fanny ne connaissait rien à la musique et chantait faux. Émue, pourtant, elle se disait : « Comme son pays doit être loin! » Et elle imaginait vaguement des étendues de neige, un grand vent qui glissait presque sans bruit, en soulevant de la poussière blanche, et des maisons basses et noires, aux petites fenêtres rouges. Une porte plus loin, il y avait Dublé, « le bûcheur » de l'étage, un petit bonhomme à lunettes, sans prénom et sans histoire, qui se crispait si fort, quand il travaillait, qu'il faisait craquer sa chaise. Puis

c'était le gros Arménien qui apprenait ses questions de médecine en les fredonnant, comme des psaumes; puis l'étudiant en pharmacie qui écrivait des vers et les récitait avec un horrible nasillement; puis le gadzarts qui, toutes les cinq minutes, boxait contre son ombre; et le futur notaire qui avait toujours une femme chez lui; et le « littéraire » qui ne faisait jamais aucune espèce de bruit... Douze étudiants en tout, six de chaque côté. Le dernier ouvrier avait quitté la maison l'année d'avant. Fanny n'en était pas fâchée. Les étudiants étaient plus propres; ils ne faisaient pas de cuisine.

Elle s'étonnait : l'hôtel Duguay-Trouin était loin du Quartier Latin, tapi dans cette petite rue, près de l'avenue des Gobelins, à cent pas de la place d'Italie. C'était Agnilovitch, l'étudiant polonais qui avait commencé, au temps où les chambres étaient à cent francs... Seulement des Polonais au début, puis, comme ils étaient très liants, les étudiants de toutes les espèces avaient rappliqué. Les chambres étaient maintenant à deux cent vingt-cinq francs.

Fanny se félicita d'avoir obtenu du patron de s'occuper surtout du sixième. C'était l'étage sympathique. Tout le monde la traitait bien. Mais aussi, elle n'était pas de ces filles indiscrètes et frôleuses qui deviennent bientôt, pour les étudiants, de véritables servantes. Elle était « employée d'hôtel ». Elle ne demandait même pas le nom des locataires et n'apprenait leurs prénoms qu'au bout de plusieurs mois. Elle ne connaissait de certains que leur attitude devant leur petite table, les plis de leurs fronts, leur démarche, et aussi le sourire qu'ils lui adressaient parfois, en levant la tête au-dessus de leurs livres, ou quand ils la croisaient. Un sourire qui n'était même pas fait pour elle seule... Tant mieux! Elle les aimait comme ça. Elle les soignait quand ils étaient malades et les débarrassait des visiteurs gênants : « Non, non, il n'est pas là. Sa clef... C'est moi qui l'ai; la voilà. Il me l'a laissée en descendant. »

Elle s'arrêta près de la porte du milieu, hésita, s'éloigna, revint sur ses pas. Le tapis du parquet était plus franchement jaune que les murs. Le soleil frappait à plein les petites lucarnes carrées qui donnaient de l'air au couloir. Fanny se

sentait, dans cette lumière chaude, pareille à un bourdon contre une vitre.

De la chambre sortait une sorte de gémissement grave, monotone et rythmé. D'abord bouche fermée : « Mmm... mmmm... mmm... mmmmm, » puis une suite de « â », très gutturale et poussée en force : « ââââ...âââ...â...ââ...ââââââ...» La voix était incroyablement basse et pesante. « D'où peut-il sortir ça », s'étonnait Fanny qui avait aidé l'étudiant à monter sa malle et qui l'avait entendu parler d'une voix très haute et un peu aigre de tout jeune garçon. Celui-là, elle avait même vu son nom et elle ne l'oublierait pas : « Gourgaud ». Le patron s'était esclaffé dès que le jeune homme avait eu le dos tourné : « Il est de mon pays, c'est sûr, avec un nom comme ça ! Et vous savez ce que c'est, un gourgaud, dans mon pays?... c'est tout ce qui ne vaut rien, comme homme. C'est feignant, mal lavé, mal peigné, ça traîne toujours après les autres. Les gourgauds, c'est les pauvres idiots qu'on fait saouler les jours de noces pour les ramener chez eux à grands coups de trique, par les mauvais chemins pleins de boue et à travers les haies d'épines... »

Il s'excitait drôlement, le père Férier. Sur ses longues moustaches à la gauloise perlaient des bulles blanches. Celui-là, les Parisiens l'avaient bien eu : il se croyait marchois, dans sa jeunesse, parce qu'il était né dans la Creuse, mais, à Paris, on l'avait tellement traité d'Auvergnat qu'il avait fini par comprendre. Ça lui avait plutôt réussi. L'ancien propriétaire de l'hôtel Duguay-Trouin, le vieux Guéhennec, ne voulait céder son affaire qu'à un autre Breton ou à un Auvergnat. Et le père Férier trouvait l'affaire excellente.

Sa femme lui avait dit, au bout d'un moment :

— Mais lui, ce n'est pas pareil, c'est un étudiant.

Ça lui avait coupé la chique, au patron. Il avait bafouillé en se grattant la tête.

— Oui, oui, bien sûr. C'était son père, sans doute, ou un grand-père. N'empêche qu'il a une drôle de touche.

Une drôle de touche, oui. Fanny faillit éclater de rire en se rappelant la démarche d'ours du jeune homme. Et sa grosse main toute poilue qu'elle avait bien eu le temps de

regarder, pendant qu'elle l'aidait à monter la malle... Quant à son visage, elle l'avait à peine vu. Il avait l'air de le cacher. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'il avait la peau foncée et une bouche très grande. Le plus drôle, c'est qu'il paraissait fort comme un cheval et timide dans ses mouvements, en même temps, comme s'il craignait de se casser ou de tomber chaque fois qu'il bougeait. Pourtant, quelle masse! Aussi épais que large et des cuisses à faire craquer son pantalon. Peut-être bien qu'il avait peur de renverser les gens.

Fanny n'avait pas été très impressionnée; au contraire. Pour un peu, elle l'aurait pris par la main, comme un gosse. Elle avait bien failli, contre son habitude, lui parler, comme ça, tout de suite, d'un tas de choses. Il devait avoir besoin d'elle, ce grand type maladroit, il devait avoir besoin de tout le monde.

Fanny soupira, leva la main pour frapper à la porte, puis recula, fit demi-tour, fronça les sourcils et descendit l'escalier. Elle n'allait pas planter là ses principes parce que ce nouveau avait une voix bizarre et un air de ne pas trop savoir où il était.

II

Dès le lendemain, au début de l'après-midi, Gourgaud alla se faire immatriculer à la Faculté des Lettres. Comme il avait pris ses inscriptions de licence à Poitiers, il fut tout étonné de se trouver, en arrivant juste à l'heure, renvoyé au bout d'une queue de plus de cinquante mètres. La longueur du hall n'y suffisait pas. La file, grouillante et bavarde, s'infléchissait, revenait sur elle-même, s'entortillait autour de la pièce au plafond très haut, sensible aux échos comme un énorme coquillage. Il fallait se mettre par deux. Gourgaud était à côté d'un grand brun frisé qui dépensait une extraordinaire quantité d'énergie à essayer d'entendre ce qu'on disait devant et derrière, et qui n'avait pas tardé à se mêler à la conversation de deux jeunes filles. Leur problème, à ces deux-là, c'était de déterminer quel certificat il valait mieux passer d'abord, en Philo. « Évidemment, Études

Littéraires classiques, ça sert à des tas de choses, mais je voudrais faire de la Philo, de la vraie... Morale et Socio, c'est tout à fait rasoir, ou de la vraie rigolade. On perd son temps ou bien on se fait coller... Moi, je n'encaisse que la logique... Les garçons c'est pas pareil... J'adore m'occuper des fous, j'en ai peur... Vous verrez les belles gifles en pleine gueule au petit père Blondel... Il paraît que j'ai des refoulements et des complexes, un vrai tempérament... Sans la littérature, je crèverais d'ennui... » Le brun frisé suait à grosses gouttes. Chaque fois que les jeunes filles levaient les yeux vers Gourgaud (... pourquoi regardaient-elles toujours par-dessus sa tête? —) elles comptaient une pause, un... deux... trois... quatre, la bouche entr'ouverte. Il avait une formidable envie de s'en aller. Le long de la colonne venaient frétiller des gens qui n'avaient rien à faire. On ouvrait des journaux. Éclats de rire. Formules jetées à voix très haute, avec aisance. Le génie était chose commune ici. Inévitable. Quand le génie se cachait, on parlait de nouveau à voix basse. Gourgaud, le gosier irrité, toussait très fort. Alors les deux jeunes filles, angoissées par le choix d'un premier certificat, se retournaient... Un... deux... trois... quatre... C'était pâteux, lourd à supporter comme toute une nuit de fièvre. Il ne comprenait pas trop ce que ces employés surmenés, postés dans tous les recoins de l'amphithéâtre, lui demandaient. Il répondait oui, non, donnait des signatures.

Il sortit dans la cour de la Sorbonne, toute ensoleillée; il l'avait toujours vue ensoleillée et doutait qu'elle pût être autrement. Il fit les cent pas dans la cour, évitant quelques groupes où l'on se poussait du coude sur son passage.

Tout à coup, il aperçut Bergaillot... Bergaillot!... Ce dur regard là-bas en Angleterre, ce refus de le saluer, quand il l'avait croisé en bas de l'escalier, pressé, honteux, encombré par ses deux valises pleines. Bergaillot le reconnaissait aussi, sans aucun doute. Peut-être maintenant parlait-il de lui à ses deux compagnons. Après tout, que pouvait-il lui faire? On n'était plus en Angleterre. Comme un imbécile, Gourgaud se mit pourtant à courir. Il heurta un autre étudiant, un grand blond qui devait courir aussi. Ils perdirent l'équilibre en même temps, se raccrochèrent l'un à l'autre. « Hé là!

disait le grand type en riant. Tu ferais un fameux trois-quarts aile... » Il avait un sourire si clair, si ensoleillé, que Gourgaud sourit lui aussi et se sentit rassuré. Il eut, un instant, l'idée de lui parler et de l'emmener avec lui, ce grand-là, pour tout lui raconter... Mais trois autres étudiants se précipitaient vers eux : « Alors, Carassan! Tu es revenu. Déjà en train de faire l'andouille. » Il devait avoir beaucoup d'amis, ce Carassan. En moins d'une minute, il se trouva au milieu d'un cercle hérissé de mains tendues. Gourgaud, un peu à l'écart, eut le vague espoir qu'on allait le mêler à la conversation. Puis il vit Bergaillot accourir, la main tendue, lui aussi. Alors il s'éloigna rapidement.

*
* *

Gourgaud était assis devant une table de bois blanc, sur laquelle il venait de poser de larges feuilles de buvard, quelques mains de papier blanc, un fichier et un cahier ouvert. La machine à écrire rétrécissait tellement ce minuscule bureau qu'il était obligé de coller les coudes au corps et de s'asseoir un peu de travers, pour profiter de l'angle. Il apercevait le bout de ses pieds un bon mètre au delà de la table. Son menton touchait presque sa feuille. Comme il plongeait machinalement sa main sous sa chemise déboutonnée et se frottait la poitrine, il distingua, à la faveur d'une accalmie dans le vacarme des gramophones et de la T. S. F., un froissement rythmé. Les poils de sa poitrine... On eût plutôt dit quelqu'un qui se grattait la tête.

Tout à coup, Gourgaud s'aperçut qu'il chantait, doucement, du fond de la gorge. Il écouta sa voix et ne la reconnut pas du tout. Elle était grave, indiciblement triste. Et différente, non seulement de sa voix habituelle, mais, semblait-il, de toute autre voix humaine. C'était plutôt comme une voix d'arbre... Il se tut, marcha vers la fenêtre ouverte. De la cour, étroite, grise, profonde comme une cuve, montait une sorte de bruissement, comme en produisent les corps qui se frôlent dans une foule silencieuse. Gourgaud regarda les toits qui fuyaient, à petits sursauts, vers l'horizon terni par l'haleine de Paris. Le Panthéon, là-bas, la Sorbonne, le

travail, peut-être des camarades, malgré les inévitables Bergaillot!... Un monde nouveau, où la solitude ne serait pas une sorte de mal nécessaire et honteux.

Dans la vitre, il aperçut sa silhouette, qu'il avait toujours jugée ridicule. Pourquoi n'avait-il pas des reins comme tout le monde? Il semblait qu'un coup de serpe avait détruit l'équilibre de son dos, trop lourd vers le haut, trop petit et comme rejeté en avant vers le bas. Et ses mains... Tout le monde les regardait avec surprise. Elles étaient près de deux fois plus grandes que celles de son collègue Marchand, si séduisant, si disert, si aimé, là-bas à Granbersac. Le moignon de son index coupé lui faisait un peu mal. Il regarda le ciel. Non pourtant, il n'allait pas pleuvoir. Par quelle malchance avait-il retrouvé, ici, la sale gueule de ce Bergaillot... Son doigt lui faisait décidément très mal. Il se rappela le «tchoc» du coup de hache, cette après-midi trempée de bruine. Et cette ligne noire, sous l'ongle minuscule, puis le goût du sang dans sa bouche... Non, il ne voulait plus s'en souvenir. Il lui sembla, au bout d'un moment, qu'il respirait de nouveau l'odeur de l'Angleterre, et il revit, pour la dixième fois au moins depuis la veille, le visage blême de Bergaillot, dans la pénombre de cet escalier qui sentait le savon... Il était huit heures du matin; dans la pièce à côté, son collègue, Mr Brushdeep, mangeait du bacon frit et du poisson... Non! Non! Il ne voulait pas.

Il ôta le couvercle sonore de la vieille « Underwood » qu'il venait de louer. « Cinquante francs par mois, murmura-t-il, ça fait quinze repas sans viande... Bon pour la santé, le soir... Salauds!... » Hâtivement, il étala devant lui des brochures couvertes de caractères serrés et de colonnes de chiffres. Il les examina avec un sourire. C'étaient des comptes rendus, en anglais, sur l'activité de diverses sociétés minières qui opéraient en Afrique Australe. Les traductions plus attrayantes ne rapportaient à peu près rien. Les leçons, il n'en trouvait jamais assez et il ne fallait pas songer, l'année d'agrégation, à exercer un véritable métier... Un peu pénible de ne pas comprendre. Il ignorait la plupart de ces termes spéciaux. Heureusement qu'il avait un bon dictionnaire. Au début, il faisait un brouillon et ne dépassait pas le taux

de deux francs cinquante de l'heure. Moins qu'une femme de ménage! Maintenant, il dactylographiait directement sa traduction. Il avait gagné cinq francs, puis sept francs de l'heure. Enfin, il était à peu près sûr de faire une bonne moyenne de dix francs. Presque la richesse! Trois heures par jour lui suffiraient pour assurer la matérielle. Et son employeur de la rue du Quatre-Septembre lui avait presque promis du texte pour toute l'année.

Pendant plus d'une heure, la tête vide, il tapota consciencieusement les touches de la vieille machine ferraillante. Le dos voûté, il penchait la tête avec une régularité mécanique, reposante, tantôt vers les feuilles couvertes de chiffres, tantôt vers sa copie. Il n'avait jamais pu se mettre dans les doigts le clavier qu'il connaissait depuis longtemps par cœur.

Il ne se leva qu'à la nuit tombante. Dès qu'il eut allumé, il promena sa main sur son visage. Comme d'habitude, il eut le cœur serré au moment où ses doigts contournaient ses orbites, beaucoup trop grandes pour ses yeux, puis descendaient d'un saut à ses narines aplaties. Gorille! A l'école, on l'avait toujours appelé le gorille. Dans la rue même, il voyait le mot s'esquisser sur les lèvres des passants. Pourtant, les gorilles n'avaient pas ce front très haut, très bombé, qu'il examinait dans la glace, pour se rassurer.

Quelle gêne, à vingt-cinq ans, d'être et de se savoir absolument, irrémédiablement laid! Sans sa laideur, rien ne serait arrivé, là-bas, à Bumtown. Les beaux garçons, il est vrai, avaient une façon de dindonner qui l'écœurait. Qui sait? S'il avait été beau, il aurait peut-être cédé à quelque nécessité d'ordre physiologique : il serait rentré le soir, séducteur triomphant, pour raconter l'histoire à son collègue Mr Brushdeep, qui lui aurait tapé sur l'épaule en lui donnant, de sa voix de cornemuse essoufflée, du « gueuillard de fronnçais ». L'approbation de Mr Brushdeep, avec son nez vernissé et sa nuque en cordage, c'était évidemment un châtiment plus ignominieux, à distance, que la promenade entre deux policemen encore plus grands que lui, et la nuit en prison. Mais il y avait l'opinion des autres... Décidément, ce doigt coupé lui faisait très mal! Cette fille était vraiment trop stupide, aussi, de le croire capable... Mais si belle! Son

sourire, ses cris légers, ses cheveux blonds, aussi pâles que l'herbe des downs, où elle était assise. Le vent soufflait du large et cette herbe blonde avait, quand il s'était couché par terre pour la mordiller, un goût salé, un goût d'immensité. On ne sait pas bien ce qu'on peut faire quand l'herbe a un goût pareil et qu'une fille vous rit au visage, de toutes ses dents luisantes, comme pour vous défier! Ses cheveux, pourtant, ne sentaient pas la mer. Ils sentaient l'animal sauvage et fragile. Les biches ont sans doute une odeur pareille. Le bois roussi de la barrière avait été rongé par un mouton friand de sel... Quelle course à travers champs, et cette rage de se répéter : « Absurdité... folie... Everything a mistake!... » Non, non, et non! Il ne fallait plus souffrir pour ça! A qui pourrait-il expliquer un jour les tortures des trois premiers mois en Angleterre, au creux des nuits interminables? Ces nuits avaient aidé, autant que la colline blonde et que cette chevelure qui sentait le fauve, à l'exaspérer. Mais quel vent, quel bon vent soufflait! Ce vent, il ne l'oublierait pas.

Il fallait travailler. Il fallait... Pas besoin de raisons. Il n'en avait jamais cherché, de raisons... Voyons... Il saisit d'un geste machinal son livret universitaire. Il paraissait bien vieux, ce petit carnet noir, avec son étiquette jaunie. Cette année, on ne les faisait plus noirs. On date, à vingt-cinq ans. Curieux, cette écriture tremblée qu'il avait encore à vingt ans. Seulement quand il écrivait sur les papiers officiels, si intimidants. Première inscription à Poitiers, exempté de droits : instituteur à Ferdissent-les-Bruyères. Il avait eu du mal à passer la licence, si facile pour les autres. Deux ans à blêmir à l'ombre des piles de cahiers à corriger, rien que pour cet odieux certificat de Latin. Il n'était pas si mal dans son hameau. Le métier lui plaisait. Mais il allait trop souvent travailler aux champs. On ne le respectait plus. Avertissements, cordiaux à le rendre fou, du directeur compréhensif. Il ne s'y donnait pas assez, pourtant, au travail de la terre? Comment faisaient-ils, ces autres fils de paysans devenus instituteurs, pour vivre en petits bourgeois, parmi d'autres paysans?... Soulagement, une fois licencié, de se voir nommé au collège de Granbersac, de ne plus se

sentir, à chaque instant, sommé de choisir. Mais la petite ville était encore trop près des champs. Quand il ouvrait sa fenêtre, quand il faisait une promenade, il la retrouvait, la campagne des vieux, avec ses parfums, ses rumeurs, son arrière-goût âcre et poignant de fatigue, de désir et de sueur. Solidarité inexorable des muscles, de la moelle. Ce constant appel devenait plus exténuant qu'un remords. Il avait saisi les deux valises, vieilles de plus de dix ans. Démarches au ministère et nomination de lecteur à Bumtown... Et enfin Paris. Le premier cachet de la Sorbonne datait du mois de mai, et cette fois, il y avait un numéro de quittance. Il avait peiné longtemps à les gagner, les cent cinquante francs de cette immatriculation exigée pour le Diplôme. Les leçons se trouvaient difficilement, à coups de petites annonces. Quinze francs de l'heure avec de la chance. Il n'oublierait pas de sitôt les larbins narquois et corrects. Et ce millionnaire du boulevard Malesherbes, qui le payait avec trois mois de retard! Impossible d'être vendeur chez un libraire : trop laid. Même comme porteur de gare, son aspect lui nuisait beaucoup; on choisissait toujours le voisin. Il en avait copié, des adresses, et aligné des chiffres, la nuit, dans un petit bureau, à côté de la Bourse!

Pourtant, quand on regardait le petit carnet noir, tout paraissait simple maintenant. On passait des certificats, on faisait un séjour à l'étranger, qui servait aussi de stage. Il y avait eu aussi ce mémoire de Diplôme, réputé si facile d'habitude. Gourgaud avait pris un fort beau sujet : « Le sens de l'honneur dans l'œuvre de Conrad ». A vrai dire, comme il économisait jusque sur les tickets de métro, il s'était assez peu intéressé à Conrad. Il avait acquis, en revanche, des notions très précises sur la solidité des semelles de toutes sortes : crêpe, cuir avec coins acier, caoutchouc... La table de son hôtel d'ouvriers, près du boulevard Pasteur, ne pouvait même plus contenir la moitié de ses papiers; il les étalait par terre, sur une chaise, sur le lit. Vers quatre heures du matin, c'était l'inévitable torticolis. Il avait pourtant obtenu une note inespérée, exceptionnelle; il avait aussi maigri de onze kilos, en dix mois. Son examinateur, le professeur Laumont, lui avait prodigué les encouragements.

Cela se passait vers dix heures du matin. Gourgaud avait sommeil : il avait, comme chaque nuit, fait des adresses jusque vers quatre heures. Pendant que le professeur lui adressait des éloges, il comprenait seulement qu'on ne lui demanderait plus rien et ses yeux, malgré lui, se fermaient. Laumont 'avait questionné discrètement; c'est lui qui lui avait procuré ces traductions, si commodes.

Gourgaud referma son livret et se sentit fort. Trois mois et demi de travail aux champs avaient restauré sa santé. S'il était reçu, il serait enfin nommé dans une vraie ville. Fini ce perpétuel porte à faux, cet épuisant déséquilibre : extérieurement trop d'importance et au fond la déroute...

Et Bergaillot? Que pouvait-il lui faire? Peut-être bien l'empêcher de passer l'agrégation, le faire exclure des cadres... Il ne voulait pourtant plus sombrer dans la torpeur mentale des métiers harassants. Il voulait trouver le temps de vivre, s'il pouvait. Il n'avait même pas assez d'argent pour aller consulter un avocat... Il chercherait dans des livres.

Ainsi, il allait suivre des cours à la Sorbonne. Lui, Gourgaud! Il avait peine à le croire. Ce n'étaient pas ses vingt-cinq ans qui l'inquiétaient. Avec son genre de figure, personne n'aurait jamais le loisir de lui trouver l'air jeune ou vieux. Enfin! il devait bien y avoir d'autres jeunes gens pas beaux, à ce cours. Mais ses vêtements? Le matin même, boulevard Saint-Michel, avant d'acheter des chemises, et de se commander un costume, il avait épié les jeunes gens qui passaient. Cela l'avait désespéré. Ils n'étaient pas vêtus richement. Certains, au contraire, affectaient de sortir en débraillé, sans cravate, de laisser descendre trop bas un pantalon qui s'effrangeait derrière les talons. Mais tout cela n'était que le signe de la vraie richesse, la richesse au second degré, bien assurée et rassurée, qui dédaigne de se signaler au profane. Il y avait aussi les gestes, le port de tête, la façon de traîner imperceptiblement les pieds, les mouvements envolés des mains, la séduisante grimace qui parfois leur gonflait les lèvres, et les roucoulements perlés, graves ou flûtés, qui leur tenaient lieu de rire, et la musique changeante de leurs paroles... Tout un truquage subtil, qui se respirait et se vivait sans effort. Mieux qu'une seconde nature : une

autre nature. Gourgaud, devant sa glace, appuya mélancoliquement la main sur ses poils, qui jaillissaient avec une sorte d'exubérance hilare, par l'échancrure de sa chemise à col ouvert. Il avait voulu, lui aussi, se donner un air négligé, ce matin!... Il regarda ses yeux, son nez, de nouveau ses poils, puis son doigt mutilé. Alors il secoua la tête et revint à sa table. Pourtant, ce n'était pas seulement la détresse habituelle qui lui serrait ainsi la gorge. Il se sentait plus nerveux, plus impatient que d'ordinaire. Son angoisse contenait une sorte d'espoir. Il avait tant souhaité connaître d'autres hommes! Des hommes avec qui il pourrait vivre.

Il ne pouvait s'empêcher de faire confiance à ce Quartier Latin où la vie devait être si libre, si active, si pleinement jeune. En province, il n'avait jamais songé à chercher des amis. Toujours pris entre le marteau et l'enclume, trop bourgeois chez les uns, trop peuple chez les autres. Mais ici...

De toutes façons, il irait le lendemain à son premier cours. Il verrait bien.

III

Quand Gourgaud arriva au cours Laumont, une centaine d'étudiants essayaient de s'entasser dans une salle trop petite pour eux. Les fichiers claquaient sur les tables. Les jeunes filles, très nombreuses, secouaient leurs cheveux et faisaient, au moment de s'asseoir, un bref rictus, du coin de la bouche. Les garçons, mieux résignés sans doute, lançaient des sourires alentour ou terminaient des conversations. L'imminence du travail réveillait toutes sortes de tics. Quelques étudiants se grattaient la nuque, d'autres lissaient leurs cheveux sur la tempe gauche, d'autres encore se tâtaient le menton, la racine du nez ou le lobe de l'oreille. « Ainsi, avant la bagarre, les combattants recensent leurs possessions fragiles ou précieuses, pensait Gourgaud. Mais pourquoi tiennent-ils tant, presque tous, à leur nez, qui n'est pas beau... » Son voisin, un grand blond très maigre, palpait sans cesse ses narines, d'un air mélancolique, comme s'il redoutait des odeurs abominables.

Très serrés, sur les bancs étroits, les étudiants se contorsionnaient pour libérer leur main droite. Certains étaient assis sur les deux ou trois marches qui surélevaient le fond de la salle. Cinq ou six s'accroupissaient à même le plancher et s'efforçaient, sans succès, de poser commodément leur fichier sur un genou.

Dès que le professeur Laumont prit la parole, un silence s'établit, tendu, pareil à celui qui précède le départ des courses. Les stylos grattèrent fébrilement. Le professeur ne dictait pourtant qu'une bibliographie. Gourgaud décida de ne pas copier cette liste ; il ne voulait lire que très peu de critiques. A peu près quatre ou cinq autres étudiants refusaient aussi de se pencher constamment sur leur feuille ; ils promenaient autour d'eux des regards surpris. Gourgaud s'était mis à deux rangs du fond, le plus loin possible des fenêtres. Il voyait aisément la plus grande partie de la salle. Une tristesse accablée le gagnait peu à peu. Dehors, la matinée de novembre, froide mais claire, gardait en vain un air d'allégresse ; les fenêtres étroites et hautes ne laissaient entrer qu'une lumière débile, qui hésitait entre le gris et le jaune. Ici, c'était l'hiver.

Chacun des étudiants semblait se retirer en lui-même, se recroqueviller et se durcir. Quelques très jeunes garçons gardaient des mines espiègles qui paraissaient factices, excessives. Mais tous les autres plissaient les lèvres et se refermaient, des coudes et des épaules, sur leur feuille. Une âpreté sourde, féroce, gonflait comme un levain cette masse de volontés pareilles.

Tant d'ambition, déroutait Gourgaud. Lui n'était pas ambitieux. Il n'avait jamais tenté de s'élever, ni de « gagner davantage », ni d'exercer un quelconque pouvoir. Il cherchait simplement à vivre.

Les visages, tout à l'heure à peu près aimables, montraient tous, maintenant, un raidissement à peine perceptible mais qui annonçait le pli professionnel. C'était déjà l'ébauche de cette petite grimace hargneuse qui fait peur aux enfants. Gourgaud imaginait les mères de famille disant à leur bambin en montrant du doigt un de ces tout jeunes gens : « Ne crie pas ou j'appelle le monsieur. »

Gourgaud, tout en tripotant son stylo, réfléchissait. Il n'apercevait pas les raisons d'un aussi précoce renoncement à la jeunesse. Il avait fréquenté peu de professeurs agrégés. Assez cependant, pour mesurer le champ de leur action et de leur influence. Et il connaissait à peu près leurs ressources. Or, il ne voyait dans tout cela rien qui pût justifier tant d'austère ferveur. Il eût admis, à la rigueur, que tout ce labeur fût destiné à former une élite considérée comme une fin en soi, une sorte de chef-d'œuvre collectif. Mais il savait déjà que les « gens cultivés » qui sortaient de la Sorbonne n'avaient pour but, dans la plupart des cas, que d'en sortir vraiment, c'est-à-dire de mener la vie la moins intellectuelle possible.

Et tout à coup, Gourgaud fut sûr de toucher au secret de l'épais malaise qui régnait sur le cours : toute cette volonté de savoir, — qui semblait chez plusieurs crispée jusqu'à l'héroïsme —, toute cette activité, tout ce travail ne devaient aboutir à rien. Tous ces gens-là travaillaient dans le vide. Ils étaient vides... La préparation de ce concours leur apparaissait comme le but de toute leur vie active. Ils ne jouaient même pas. Leur effort restait sans grâce, sans joie. Ils travaillaient pour un mot, un titre, une illusion : rien!

Gourgaud se redressa, renversa la tête en arrière et se mit à rire. Des têtes se levèrent. Des mines effarées, puis hostiles. Laumont, sans s'interrompre, regarda aussi dans la direction de Gourgaud. L'expression de son visage n'était pas sévère. Il fit au contraire un rapide sourire et un léger signe de tête qu'il était possible d'interpréter comme une approbation... Mais non!... C'était impossible. Gourgaud baissa la tête et fit semblant d'écrire.

Quelques murmures, quelques haussements d'épaules, quelques hochements de têtes, et la lourde bête gratte-menu retrouva son équilibre et son allure.

Cette bibliographie était interminable... Gourgaud chercha à s'orienter parmi les divers groupes d'étudiants. Dans l'angle le plus proche de la porte d'entrée se trouvait le clan des élégants. Seulement deux hommes. Mais une bonne douzaine de jeunes filles très finement et très hardiment fardées, aux toilettes sobres, aux doigts richement bagués.

Le plus près possible de ces jeunes filles se plaçaient des garçons timides et remuants qui semblaient s'être arrêtés, dans leur croissance, au niveau de l'élève de seconde. Ils prenaient leurs notes en gardant au coin des lèvres un demi-sourire enjoué. De temps à autre, sans raison apparente, ils coulaient un regard malicieux vers leurs voisines. Puis ils continuaient leur actif griffonnage.

Quelques excentriques, çà et là... Un grand dadais dont les cheveux bouffaient à des hauteurs prodigieuses arborait une lavallière à pois. Très long du buste, il dominait tout le monde et lançait autour de lui des œillades dignes d'un capitan de vaudeville. A quelques rangs de lui, une petite vieille à chignon blanc brandissait un énorme face-à-main chaque fois qu'elle levait les yeux vers le professeur. Elle suivait difficilement et se penchait souvent vers son voisin, qui prenait des airs dégoûtés. Encore quelques dames âgées. Que venaient-elles chercher ici?... Elles tâchaient de passer inaperçues et grattaient leur papier en le frôlant du bout de leur nez, ce qui les faisait ressembler à des souris en train de flairer. Une très grosse femme d'une cinquantaine d'années, par contre, se redressait et dévisageait les étudiants comme pour tuer dans l'œuf toute intention satirique. Il y avait aussi trois séminaristes, un curé d'une quarantaine d'années, rouge et jovial, et deux religieuses à cornette blanche.

Les « gens sérieux » formaient la masse du groupe. Ceux-là voulaient réussir et savaient travailler. Les éternels bons élèves... On le voyait du premier coup. Ils prenaient par écrit juste ce qu'il fallait. Ils n'hésitaient jamais sur l'orthographe d'un nom d'auteur. A l'entrée, Gourgaud en avait entendu un qui expliquait qu'il avait lu et annoté tous ces textes pendant les vacances...

Presque tous semblaient pauvres. Leurs vêtements corrects révélaient une absence de coquetterie presque anormale — surtout chez les femmes —. Quelques-uns étaient même très mal vêtus. Mais cela ne se remarquait pas beaucoup dans ce milieu sans éclat.

Sous la lumière faible, leur jeunesse semblait en veilleuse. Pour quelques-uns, elle attendait peut-être encore son heure. Mais pour la plupart il était évident qu'elle n'avait jamais

pris flamme et que sa dernière chance allait bientôt s'évanouir.

Le voisin de Gourgaud continuait à se palper le nez avec tristesse. Peu à peu, une odeur rance, à peine perceptible, mais tenace, se dégageait en effet de ce groupe. La salle était très chaude et insuffisamment aérée. Mais l'air y avait une qualité très particulière. Gourgaud n'éprouvait pas une difficulté réelle à respirer, mais il respirait sans plaisir et même avec un peu de répugnance. Cela tenait sans doute à l'expression des étudiants. Le commencement de grimace qui, dès la première minute de silence, s'était figé sur les visages, Gourgaud en devinait maintenant la signification. Chacun se résignait à une sorte d'écœurement inévitable. Toute la salle souffrait d'indigestion. Une perpétuelle indigestion mentale. Une nausée ralentie, indéfiniment prolongée, maintenue en force au seuil du hoquet libérateur. Et ils avaient l'air si à l'aise, tous, dans leur effort de cariatides, si paisibles, si sûrs de tenir jusqu'au bout, que Gourgaud perdait peu à peu, en les regardant bien, tout espoir de jamais se sentir l'estomac libre et l'esprit dispos...

Dès que Laumont eut fini de donner la bibliographie et commencé son cours, Gourgaud prit des notes. Il peinait comme s'il eût remué d'énormes blocs de pierre. Il ne savait pas du tout travailler, lui. La variété, en apparence inépuisable, dans les propos de Laumont, des rapprochements, des contrastes, des allusions et des suggestions, l'éblouissait. Il jetait de furtifs coups d'œil vers les autres étudiants, qui ne paraissaient pas surpris le moins du monde et qui n'étaient jamais en retard. Lui, il ne parvenait à jeter sur le papier que des bribes de phrases, des noms isolés qu'il soulignait parfois, à tout hasard. Un fouillis informe. Il ne s'y retrouverait jamais... Comment osait-il, tout à l'heure, trouver ses compagnons risibles? Il était prêt, maintenant, à les juger infiniment supérieurs à lui, différents par essence. Un regard insistant, l'ombre d'un sourire auraient suffi à le mettre en fuite!

Dix heures sonnèrent. A peine levé, Laumont se trouva au centre d'une petite grappe de visages avides. Beaucoup d'étudiants semblaient avoir des secrets à lui révéler. Gourgaud, en passant, entendit un grand brun aux airs mysté-

rieux confier à Laumont qu'il avait lu le dernier roman de Garnett et qu'il s'y trouvait un chapitre qui ressemblait « un tout petit peu » à un passage du cours. Pourquoi diable ce type parlait-il au professeur en ouvrant des yeux émerveillés, avec un tremblement dans la voix?...

La salle, ouverte aux deux bouts, se vidait très lentement. Les jeunes gens hésitaient à fermer leurs fichiers. Ils se questionnaient : « Avez-vous lu tout votre programme?... A quelle heure est ton train?... Tu bouffes chez Capoulade?... Pourrez-vous me passer les notes du cours Cholet, que je vais sécher ». Personne ne parlait de ses vacances. La Sorbonne les avait peut-être déjà effacées.

IV

A mesure qu'ils approchaient du boulevard Saint-Michel, les groupes s'émiettaient. Quelques étudiants pressés s'éloignaient seuls, mais la plupart des flâneurs marchaient deux par deux.

Gourgaud, encore très abattu, errait en regardant le sol. Il fut surpris de se voir entouré de tant de jeunes gens et de jeunes filles allant par paires, et sa tristesse s'accrut. Pendant quelques pas, il se trouva à peu près à la hauteur d'un des couples.

— Moi, il me porte sur les nerfs, leur Lawrence, disait le garçon. Sans le snobisme et la critique, on n'arriverait pas à le transplanter en France... propagande pas nécessaire... vous comprenez... un pays comme le nôtre...

La jeune fille se récriait avec ardeur :

— De la propagande!... Mais alors, vous ne voyez que le public, les effets sur sa santé... Et Lawrence en lui-même. C'était quand même un artiste et ça compte. J'accepte toutes les sources du lyrisme, moi.

— Toutes les sources! Je suis bien tranquille. S'il s'agissait seulement...

Gourgaud perdit le reste de la phrase. Sans regret... La jeune fille était souple, élégante, presque jolie, et le jeune homme, un petit brun nerveux, paraissait intelligent. Tous

les deux, très animés, les yeux brillants, prenaient évidemment un plaisir passionné, presque anormal, à cette conversation. Était-ce donc ainsi que les amoureux s'exprimaient au Quartier Latin?

Avec curiosité, Gourgaud marcha à la hauteur d'un autre couple et tendit l'oreille. Le jeune homme, cette fois, était grand et roux. Son regard très clair brillait étrangement. Il avait le pli de la bouche et les rides verticales, entre les yeux, des hommes plutôt méditatifs et taciturnes. Sa compagne venait de dire : « Enfin, vous, Corbin... » Gourgaud avait déjà connu un commandant Corbin. Peut-être un parent... Le grand type avait passé son bras sous celui de la jeune fille et lui parlait avec véhémence :

— Vous ne pouvez pas continuer comme ça. Venez souvent avec moi. Quand vous aurez vu les hommes qui travaillent avec moi, vous saurez qu'ils ne poursuivent pas des chimères. Ceux qui parlent de chimères sont des salauds. Ils ont intérêt à répéter partout, à *leur* théâtre, dans *leurs* journaux, dans *leurs* livres, dans *leurs* lois, que l'homme ne peut pas changer...

Gourgaud eut peur de se faire remarquer et ralentit le pas. Il ne distingua plus que des bribes de phrases : « Bourrage de crâne... intimidation... monter la garde... »

Il était ému, cette fois. Son cœur battait plus fort et ses mains lui démangeaient. Il aurait voulu saisir quelque chose, faire travailler ses muscles. Il n'avait guère eu le temps de s'occuper de politique jusqu'à présent. A peu près dépourvu d'ambition, il se sentait naturellement attiré vers les partis qui défendaient sa classe. Les paroles de ce grand type étaient donc réconfortantes. Il avait déjà entendu dire que la majorité de la Faculté des Lettres était à gauche. De ce côté-là, du moins, il allait trouver un peu de sympathie...

Il ne se sentait pourtant pas réconforté du tout. Plutôt intimidé, gêné. Ce Corbin était-il vraiment, pour lui, un compagnon possible?... Son expression révélait un impérieux besoin de domination. Pour ces chefs de naissance aux gestes étincelants, le reste des hommes n'était guère que la foule, une sorte de matière première. Gourgaud avait déjà écouté les discours des révolutionnaires de ce genre. Leurs apostrophes

contre les ennemis qu'ils s'étaient choisis n'éveillaient en lui nul écho. Bien loin de le rassurer, leurs violences le rejetaient dans ce désert de la foule informe, de la masse, de l'auditoire... Ce Corbin, violent et autoritaire, jouait un rôle en somme et Gourgaud n'avait qu'à bien tenir son rôle à lui, celui de spectateur. Comme la jeune fille. Elle s'en tirait à merveille, elle. Pas jolie, elle avait pourtant d'assez beaux yeux bruns, chauds et vivants, qui se levaient souvent vers son compagnon. Voyait-elle autre chose que son regard d'acier et sa bouche ardente ?

Non, Gourgaud n'avait rien à voir là dedans. Et, d'abord, tous ces révolutionnaires à beaux discours ne connaissaient pas le peuple. Ils haïssaient leur classe, ce qui n'était déjà pas mal. Ça ils le prouvaient très bien; ils en avaient l'écume aux lèvres. Restait à savoir si leur haine ne s'étendait pas à l'humanité entière. Gourgaud, devant eux, se sentait monstrueusement encombrant. Il eût voulu cacher son nez trop large, ses grandes mains, son doigt coupé, son corps indocile, évidemment impur... Cacher aussi ses pensées plus ou moins troubles et tâtonnantes. Ses désirs aussi, et ses découragements, et ses enthousiasmes, et ses appétits. Et plus encore ses rêves !... Un tel « révolutionnaire », en somme, ne pouvait accepter de lui que l'admiration et l'obéissance. Ça, jamais! Plutôt crever.

Gourgaud allait arriver place Edmond-Rostand. Au moment où, machinalement, il cherchait des yeux la rue Gay-Lussac, qui le mènerait vers son quartier, il eut envie de se retourner. Le boulevard Saint-Michel, dans la lumière limpide et sans chaleur de novembre, avait pris un aspect nouveau. Jusque-là, Gourgaud n'avait situé ici qu'un Quartier Latin selon ses rêves. Les étudiants, tant qu'il les regardait de loin, étaient beaux et pleins de mystère comme des héros de légende, les boutiques inépuisablement surprenantes et jolies, les cafés accueillants. Seulement, aujourd'hui, il avait fait un pas, un tout petit, un seul, dans la réalité... Une sorte de vertige le saisit. Les devantures, les étalages de livres, et ces jeunes gens qui passaient en marmottant des paroles incompréhensibles, tout s'éloignait, se rangeait comme pour une étrange parade. Les murailles

elles-mêmes, dont il n'avait jamais, avant, mesuré la hauteur, et qu'il supposait illimitées, comme tout ce qui avait bordé les espoirs de son enfance, n'étaient plus que des paravents délabrés que l'on avait appuyés en toute hâte à même ce ciel trop clair, comme pour bien enclore, à l'abri des regards indiscrets, une mise en scène délicate. Il était vraiment court comme un vestibule de théâtre classique, ce morceau de boulevard qu'il avait autrefois vu immense. Il lui semblait que, d'un seul bond, il risquait, non seulement d'ébranler ces façades couleur de vieux carton, mais d'aller bousculer, là-bas, au fond, ces cubes de poussière grise... Voyons, il pouvait cependant, là, de plain-pied, tout de suite, acheter des cigarettes au bureau de tabac, tout à côté de lui; il pouvait parler à cet agent, interpeller un de ces garçons rieurs et bavards, ou même une de leurs compagnes aux cheveux en liberté, au sourire amical. Il pouvait marcher, courir, sauter dans cet autobus. Mais tout cela existait quelque part à la surface. Gourgaud se débattait au fond d'un tourbillon. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, lui paraissait déjà très loin. Loin quelque part, peut-être dans le temps, peut-être aussi dans l'espace. Pas moyen de saisir un seul point de repère. Ce monde était-il dans l'avenir ou dans le passé? Il avait pressenti l'existence, à ce cours, d'une sorte d'adolescence de l'humanité qui n'était pas complètement étrangère à des rêveries à demi oubliées. Il était, alors, bien loin de Paris, peut-être dans la Creuse, peut-être en Angleterre. Impossible de savoir... Mais le Quartier n'était pas jeune. Une infinie vieillesse ne cessait de sourdre imperceptiblement des pierres, des perspectives, et même des visages les plus jeunes ou des gestes les plus turbulents. Gourgaud était accablé, presque désespéré. Car, de toutes façons, pour lui qui arrivait là, avec ses petits projets précis et ses lourds désirs vagues, il n'y avait que le désert... Rien pour lui. Rien à prendre, rien à donner.

Il ne lui restait qu'à partir. Évidemment... Gourgaud respira, soulagé. En quelques secondes, sa vie de professeur de collège fut tout entière présente. C'était un solide refuge, où tout était à sa mesure. Les commérages des provinciaux après les violences de ce séducteur révolutionnaire, seraient

de savoureuses et fortes nourritures. Quant à la campagne, qu'il avait redoutée naguère, une telle envie le prenait de se vautrer dans cette peur familière et simple, de respirer les odeurs des bêtes et des choses de la terre, que les larmes lui vinrent aux yeux.

Il regarda l'heure à l'horloge de la petite gare du Luxembourg.

— Idiot, grogna-t-il. Déjà une heure. J'ai juste le temps de déjeuner en vitesse.

Sans hésiter, il traversa la place et sauta dans l'autobus AA.

Il ne fut pas très étonné. Ce réflexe, il le reconnaissait. Chaque fois qu'il avait voulu reculer, d'abord pour redevenir paysan, puis instituteur, il avait été ainsi rudement projeté en avant, plus loin. Il ne songea pas à discuter. « On ne revient pas en arrière. »

Mâchoires contractées, la bouche en avant, il serrait fortement son fichier contre lui. Sa main qui tenait la barre d'appui de la plate-forme, se crispait. Non, il n'allait pas lâcher prise, il serait là tous les jours, il s'acharnerait, il s'imposerait. Tant pis si la Sorbonne lui déplaisait. D'ailleurs, il n'était pas sûr de le haïr, ce Quartier Latin, où il lui fallait se faire une place que personne ne lui avait préparée.

En tout cas, quand il pénétra dans le petit restaurant d'ouvriers où il mangeait habituellement, il sentit bien qu'il ne venait point là pour y chercher refuge. Simplement pour renouveler ses forces.

V

Gourgaud passait toutes ses journées au Quartier Latin. Pour son travail de traduction, il s'était entendu sans difficulté avec ses voisins. Il pouvait taper à volonté le soir entre dix heures et onze heures et demie, le matin à partir de sept heures. Cela lui laissait le temps de suivre tous les cours et d'aller à la bibliothèque tant qu'il voulait. Il y croyait à peine. Le soir, quand il rentrait d'un pas rapide, le corps dispos et l'esprit en pleine activité, il avait l'impression de profiter d'une erreur scandaleuse, d'être un favori

comblé de tous les dons de la fortune. Même au moment où il s'installait sur la petite chaise de bois, en face de sa vieille machine à écrire, il jetait autour de lui un regard furtif, plein de gratitude. Et il ne s'endormait pas sans trembler un peu à la pensée que, demain peut-être, une lettre allait arriver, un événement se produire, qui mettrait un terme à une existence aussi déraisonnablement prodigue.

Les cours ne l'intéressaient pas beaucoup. Avec surprise, il s'apercevait que les conférences des professeurs n'étaient pas très différentes de leurs livres, qu'il pouvait lire tout à son aise. Laumont, qui l'avait tant étonné, était exceptionnel. Les autres se contentaient de débiter oralement quelques chapitres de livres (sous une forme à peine un peu négligée) ou, quand ils étaient paresseux, de bavarder agréablement aux alentours du sujet.

Gourgaud écoutait avec plus d'attention les leçons d'étudiants, où se manifestait toujours, à défaut de qualités rares, une bonne volonté convulsive qui l'irritait et le stimulait. Il trouvait d'ailleurs tout le monde brillant.

Il commençait à s'orienter un peu parmi les divers groupes. Cela lui permettait de se rendre compte nettement qu'il n'avait sa place nulle part. D'ailleurs Bergaillot semblait connaître tout le monde.

Gourgaud aimait regarder certains des visages qui refusaient de s'incliner docilement vers les fichiers. Celui d'une jeune fille blonde, surtout, qui se nommait Françoise Rolland. Elle l'éblouissait. Il n'avait même pas le temps de noter les détails de son visage. Il avait entendu dire souvent : « C'est la plus belle fille du cours. » Lui, Gourgaud, ne voyait en elle, qu'elle fût proche ou lointaine, qu'une créature chimérique. Il ne connaissait pas son regard, qui ne s'était jamais posé sur lui. A peine s'il distinguait une lueur verte, un peu pâle, dans son visage, quand elle se tournait de son côté. Il se plaçait toujours un peu en arrière d'elle, pour qu'elle ne le vît pas. Il avait déjà dessiné, d'une main un peu incertaine, le profil noble et un peu froid (à cause du nez très droit) de Françoise en train de rêver, l'ongle du pouce contre les dents, le regard haut, la gorge gracieusement arquée. Mais ces lignes figées, quand il les revoyait chez lui, le soir,

n'évoquaient pas la jeune fille. Il ne pouvait l'imaginer immobile. Dans son souvenir, elle était comme une flamme.

Il y avait aussi trois ou quatre garçons dont il aimait les visages sensibles, calmes, sans morgue ni dureté. Il n'osait jamais les approcher ou prendre part à leurs conversations. Il passait parfois assez près d'eux pour entendre leurs propos et il se sentait aussitôt dépaysé. Leur esprit avait une démarche rapide et comme bondissante qu'il ne pourrait jamais suivre.

Gourgaud fréquenta la Sorbonne pendant plus d'un mois sans causer avec un seul étudiant. Tout juste s'il échangeait, en se mettant à sa place accoutumée, un signe de tête ou un léger sourire avec quelque voisin. Bergaillot se contentait de l'éviter avec dédain. Peut-être ne songeait-il pas à parler de lui. Gourgaud l'espérait. D'ailleurs, tous ces jeunes gens si raisonnables ne se préoccupaient sans doute pas d'un type dont le seul tort était d'être laid et d'avoir des manières qui ne ressemblaient pas aux leurs. Ils ne pouvaient pas, à leur âge, être aussi mesquins et cruels que des écoliers au seuil de l'adolescence. C'était un peu rassurant.

Assez souvent, Gourgaud avait revu le grand type qui s'appelait Carassan, en train de rôder autour des salles de cours. D'ailleurs, ce Quartier Latin semblait petit comme une ville de province; presque toutes les têtes, au bout de trois semaines, y prenaient un vague aspect « déjà vu », sinon familier. Le pas de Carassan était si parfaitement silencieux, son attitude si exactement neutre et naturelle que Gourgaud n'osait jamais avoir l'air de remarquer sa présence : il désirait sûrement être invisible. Pourtant, aucun visage n'était moins que le sien destiné à passer inaperçu. Au-dessus d'une forte ossature, la peau était si tendue qu'elle avait des reflets métalliques. Ses cheveux luisaient aussi, comme de l'or sombre, et plantaient au milieu du front une pointe dure. Il avait des yeux gris assez clairs, mais que l'on croyait bruns au début, à cause de l'ombre des sourcils très épais, presque noirs.

Gourgaud avait l'impression assez singulière que ce garçon d'un aspect évidemment très intimidant ne l'intimiderait, lui, pas du tout. Un jour, comme il suivait le couloir qui

mène au secrétariat, il passa tout près de Carassan qui, selon son habitude, marchait à pas feutrés, en se donnant des airs d'être ailleurs. Sans avoir le temps de réfléchir, Gourgaud fit un large sourire.

Carassan, aussitôt, s'approcha et demanda, d'un ton déjà familier :

— Qu'est-ce que vous foutez là, vous aussi?

Sans attendre de réponse, il se mit à marcher à côté de Gourgaud et expliqua qu'il s'ennuyait, dans ce quartier. Gourgaud sourit de nouveau. Il comprenait mal les paroles de Carassan. Il était moins surpris par la soudaineté de la rencontre que par l'extraordinaire prestige physique de son voisin. Ce prestige ne tenait pas seulement à sa haute taille et à son élégance. Il venait du ton de la voix, d'une façon vive et précise d'avancer la tête en parlant, et surtout de cet imperceptible mouvement de sa main, qui semblait balayer des obstacles. Gourgaud se disait qu'il avait affaire à un aristocrate. Un vrai, non pas une de ces créations artificielles de la tradition ou du jeu d'autres influences, un aristocrate absolu, un enfant gâté de la nature, plus beau, plus prompt, plus intelligent et sans doute plus fort qu'un autre. Gourgaud sentit tout d'un coup une sorte de colère l'envahir. Il jeta brutalement :

— Ici, moi je cherche à gagner ma croûte. Pas le temps de m'ennuyer.

Carassan parut ne pas percevoir le ton agressif.

— Moi aussi, dit-il paisiblement, et je cherche à la gagner ici parce que je ne pouvais pas vivre aux conditions que l'on offre ailleurs.

Gourgaud resta bouche bée. Il comprenait très bien. Pourtant, toutes les phrases qu'il eût pu prononcer lui paraissaient triviales, déplacées, indignes de sa pensée. Plus indignes encore de l'aisance orgueilleuse de son compagnon.

— Prenons un verre, proposa Carassan en montrant du doigt la terrasse du d'Harcourt.

Ils s'installèrent tout près d'un brasero. Devant eux, dans l'air gris et glacé, des jeunes filles sans manteau passaient au trot en frappant très fort le sol de leurs petits talons et en riant. Un grand garçon pâle, à la courte barbe

de Christ nordique, regardait de haut son camarade, un maigre Indochinois perclus de froid, malgré son énorme pardessus de lama trop carré aux épaules, à la ceinture trop serrée.

Gourgaud et Carassan étaient en veston et en pull-over léger. Pas frileux. Par une matinée pareille, à Paris, cette ressemblance prenait de l'importance. Gourgaud fut reconnaissant à Carassan de commander un café-crème. Toute dépense inutile de plus de cent sous mettait son budget en péril.

— Vous avez eu bien de la chance, dit-il d'une voix adoucie, de pouvoir choisir. Moi, je ne peux pas être ailleurs qu'ici.

Carassan sourit. Gourgaud ne put s'empêcher de sourire aussi. Il éprouvait un curieux bien-être d'avoir pu dire tout haut cette évidence.

— Oui, dit Carassan, je sais. Quand on n'est pas riche et qu'on ne connaît pas de gens riches... Moi, je ne suis pas très pauvre et je connais des gens riches qui m'auraient volontiers fait une petite place. Mais je ne pouvais pas accepter. Ça revient à peu près au même.

Gourgaud secoua la tête.

— Non, dit-il, ce n'est pas la même chose. Vous n'aviez qu'un geste à faire. Moi, si je fais ce geste, tout le monde rigole... ou s'écarte.

— Il vaut mieux qu'ils s'écartent, interrompit vivement Carassan. Continuez à leur faire peur. Sans ça, ils vous auront.

Les groupes animés de jeunes gens et de jeunes filles avaient disparu. Quelques couples marchaient à pas très lents et quelquefois, sans prendre garde au froid, s'arrêtaient pour laisser leurs yeux se rencontrer. Gourgaud reconnut le grand révolutionnaire roux et son amie.

— En voilà deux qui ont l'air heureux, en tout cas, risqua-t-il.

Carassan secoua la tête :

— Corbin est un type bien. J'ai fait deux ans de cagne avec lui. Mais pour ce qui est d'être heureux, je les connais, ces oiseaux-là. Ne vous imaginez pas qu'il est vraiment amoureux de cette petite fille. C'est autre chose qui l'inté-

resse. Il est aussi rigoureusement inutilisable, pour cette fille ou pour toute autre qu'un prêtre sincère. C'est un révolutionnaire. Un vrai, un pur...

— Mais... elle?

Carassan fronça les sourcils, fit une légère grimace :

— Elle? Je ne sais pas. Elles restent femmes assez souvent... Au cours de Philo, il n'y en a guère plus de la moitié qui soient parfaitement desséchées, incapables d'aimer autre chose que des phrases de bouquins. Pff! Aucune importance, d'ailleurs.

Il avait dit ces derniers mots avec une violence singulière. Gourgaud, surpris, le regarda. Comment un garçon aussi évidemment doué pour plaire pouvait-il écarter ce sujet avec tant d'amertume? Il devait y avoir là quelque source inattendue de romanesque. Gourgaud sentit que son compagnon lui devenait très cher tout d'un coup.

La demie de midi venait de sonner. Place de la Sorbonne, on ne voyait plus que de rares jeunes gens isolés, maigres, qui marchaient d'un pas hésitant, avec de brusques arrêts et des regards furtifs à l'entour, comme s'ils eussent été traqués.

— C'est l'heure des loups, dit Carassan, prenant une voix basse et théâtrale qui révélait tout à coup un fort accent du Midi. Regardez-les bien, vous qui connaissez Shakespeare. Ce sont les ombres errantes des remords que les vrais universitaires n'ont pas eus. Vous les verrez dans les bibliothèques, penchés sur des encyclopédies, des dictionnaires hébreux, des planches archéologiques et sur tous les bouquins que les autres ne consultent jamais. Ils se lèvent tout à coup de leur chaise, partent fiévreusement à la recherche d'un livre, le feuillettent, prennent des notes. Puis, sans transition, les voilà qui pâlissent. Tout leur courage tombe. Ils rendent précipitamment tous les bouquins empruntés et filent, l'oreille basse, comme si tous les regards les poursuivaient. Ils bégaient en passant devant le portier sourd un « pardon » comme en balbutierait à Dieu un croyant en état de péché mortel, puis ils s'élancent à travers les rues où tout leur est étranger. Ils butent dans les vitrines, renversent les étalages, piétinent les petits enfants, s'abritent

sous les becs de gaz, pourchassent les chats au fond des couloirs, se trompent de porte, appellent les concierges maman et demandent leur chemin aux polytechniciens en leur donnant du « Monsieur l'agent... » Ils ont généralement fait de bonnes études au lycée. Ils débutaient même bien en Sorbonne, quand la panique les a saisis. J'en connais un personnellement. Je l'ai vu démarrer. Il a commencé par la manie du scrupule. Il se mettait à me regarder en coin, après une phrase quelconque, et il disait : « Te rends-tu compte que c'est pire qu'idiot, ce que tu racontes? Ça ne tient pas ensemble, c'est du magma, de la poussière de prétentions coagulées par ta connerie. Tu n'es même pas sûr de l'origine du premier mot. » Et le voilà en train de fouir dans les étymologies, écartant d'un groin dédaigneux le latin et le grec, reniflant sans indulgence le germanique commun, fou furieux à l'idée qu'on peut s'attarder aux abords de l'indo-européen. Il préparait une licence de Philo avec moi. Nous avions déjà, côte à côte, passé avec entrain Morale et Socio en même temps que Psycho. Il y a déjà quatre ans. Depuis, il a toujours oublié de se présenter. Son père, qui est dentiste, n'y comprend rien et parle de lui couper les vivres. N'importe. Il continue d'errer par là, tremblotant et râpé. Il ne parle à personne. Quand je veux l'approcher, il traverse précipitamment la rue. On l'a vu tenir de grands discours à de petites morues effarées qui ne savaient que lui répéter le prix de la passe et de la carrée... Un type foutu!

Carassan avait débité cette tirade comme s'il avait été seul. Le regard fixé vers la Sorbonne, il semblait considérer Gourgaud comme un témoin quelconque. Et celui-ci, étonné, le sentit d'autant plus proche et amical. Quelquefois, seul dans sa chambre, il apostrophait, lui aussi, les hommes et les choses.

— Mais, dit-il, vous avez l'air d'en vouloir à la Sorbonne. Je n'ai pas l'impression que les cours tendent à faire de nous des... loups errants.

Carassan détourna la tête.

— Justement! Tout est si morne, si gris, dans cette bâtisse, et, pourtant, nous y cherchons tant de choses!... Garçon! ça fait combien?

VI

Ce Carassan avait l'air bien décidé à faire de Gourgaud son ami, et à « tout lui dire ».

Après l'avoir vu deux ou trois fois, Gourgaud se sentit tout à coup prodigieusement enrichi. Le Quartier Latin, Paris, sa propre vie, le monde entier avaient pris une signification neuve. Ce nouvel ami lui offrait des réserves, en apparence inépuisables, de sagesse et de folie, de savoir et d'ignorance. Et c'était par ce qu'il déclarait ignorer, avec simplicité, que Carassan rassurait le mieux Gourgaud.

Ce qui paraissait à Gourgaud le plus intéressant, c'était que Carassan était très probablement amoureux de Françoise Rolland. S'il venait si souvent à la sortie des cours, c'était pour la voir. Gourgaud se demandait pourquoi il avait été si ému, quand son nouvel ami avait prononcé le nom de la jeune fille. Carassan n'avait d'ailleurs jamais pris le ton de la confidence. Il avait simplement dit que sa première rencontre avec Françoise Rolland datait du temps où ils préparaient un certificat commun à toutes les licences littéraires.

Puis il avait ajouté, d'un ton bourru, comme s'il s'agissait d'une faiblesse ridicule : « Ça me fait toujours plaisir de la voir. C'est idiot, car je ne lui parle pas. On était très amis autrefois... » Comme Gourgaud lui demandait s'ils s'étaient querellés, il avait secoué la tête, puis haussé les épaules.

Gourgaud regretta beaucoup que Carassan ne pût le présenter à Françoise. Il voulait à tout prix l'approcher, pour le plaisir de la regarder et d'écouter sa voix. Mais il n'osait pas engager la conversation sur un prétexte quelconque.

Le professeur Laumont fit naître l'occasion désirée un jour où il demanda deux étudiants de bonne volonté pour aller consulter des manuscrits à la Bibliothèque Nationale.

Gourgaud leva la main avant d'avoir réfléchi, Françoise Rolland aussi.

Ce fut la jeune fille qui proposa à Gourgaud de fixer un

jour pour aller ensemble à la bibliothèque : « A deux, déclara-t-elle, on s'ennuie toujours un peu moins! »

Gourgaud s'aperçut aussitôt qu'elle n'avait pas l'air de le trouver insupportablement laid.

Par une après-midi de décembre très froide et très grise, les deux jeunes gens décidèrent de prendre l'autobus ensemble. Mais, quand ils arrivèrent à l'arrêt, comme il faisait très bon marcher, ils continuèrent à pied.

Jamais Gourgaud ne s'était senti l'esprit aussi vide. Françoise, pour le mettre à son aise, parlait des ouvrages de leur programme, mais il ricanait idiotement et secouait la tête, incapable d'ébaucher une phrase. Il ne se souvenait même pas très bien de quoi il s'agissait. Il regardait les passants aux formes imprécises, à travers la brume couleur de cendre. Il était heureux, profondément, complètement. Des mots et des images remuaient vaguement dans sa mémoire : « Rideaux de grands sapins noirs... Rochers blanchis de lichen. Landes, rondes, comme des nuques... La bruyère saturée de gouttes crépite doucement au moindre souffle d'air... Parfum âcre des ajoncs fraîchement coupés... Sous les pieds, la lourde boue des chemins détrempés... Jeux des bêtes rôdeuses, dont les yeux luisent au plus noir des forêts. Fuites folles à travers les feuilles... » Gourgaud regrettait, de temps en temps, de ne pas écouter Françoise, de perdre une si belle occasion de la connaître. Mais c'était vraiment impossible. La jeune fille portait un long manteau gris bleu, au col relevé très haut, et un béret basque. Ses cheveux blonds jaillissaient du col et montaient autour du béret comme une mousse de soleil. Quand elle rejetait la tête en arrière pour écarter une boucle qui lui fermait un œil, Gourgaud voyait bien son front parfaitement lisse, son profil un peu court, mais très fin et très pur. Souvent il s'était vu aux côtés de princesses légendaires qui avaient un profil et des cheveux à peu près pareils. Quand il était trop petit pour se regarder attentivement dans les glaces et pour se comparer aux autres, il était leur prince. Plus tard, il s'était résigné à n'être que leur magicien.

Françoise lui demanda tout à coup, très directement, s'il aimait Milton.

— Oui, beaucoup! répondit-il, heureux de s'en tirer à si bon compte.

La jeune fille éclata de rire.

— Vraiment, demanda-t-elle, Milton vous emballe à ce point-là?

— Oui, oui, vraiment, il m'emballe, répétait Gourgaud avec un sourire de gratitude.

Quand ils arrivèrent à la bibliothèque, Gourgaud était sûr d'avoir fourni à la jeune fille tous les éléments d'une opinion définitive et facile à exprimer en peu de mots.

Françoise, cependant, avec le plus grand sérieux, prit une feuille de papier, divisa le travail en deux parties à peu près égales.

— Je vous laisse le plus embêtant, dit-elle. Je sais que vous vous en tirerez très bien.

Elle avait prononcé les derniers mots avec l'accent d'une conviction absolue. Gourgaud se demanda si elle se moquait de lui.

VII

Décembre, cette année-là, était très froid. Peu de pluie, pas de neige encore, mais sans cesse le gel, le verglas et une bise glaciale. Aux terrasses du Quartier Latin, les braseros chauffés au rouge sentaient tant qu'ils pouvaient la rouille brûlée et le charbon économique. Mais Gourgaud finissait par aimer leur odeur même, à cause du bon rougeoiement de foyer dont ils jalonnaient les étendues grises et quasi désertes du boulevard Saint-Michel. Il se demandait par quel miracle les étudiants, habituellement si nombreux et si flâneurs, ne se montraient plus que par petits groupes rares. Emmitouflés dans des cache-nez, épaissis par leurs manteaux, ils allaient, attentifs à ne pas glisser, évoquant, par leur maladresse lourde, de gros chats bottés sur un toit. Les nez qui émergeaient des entortillements de laine étaient rouge viande et lançaient des nuages de vapeur blanche aussitôt dissous dans l'air étincelant. Les joues des pauvres nègres, décolorées et révulsées en chair de poule énorme, ressemblaient à quelque étrange cuir obtenu à partir des peaux de

lézards. Les jaunes paraissaient plus jaunes de minute en minute et gonflaient les lèvres en des moues consternées. Tous les originaires des pays chauds, d'ailleurs, avaient l'air d'assister à quelque catastrophe. Chose étrange, il semblait que cette expression convenait mieux à leurs visages aux traits tout juste ébauchés, que la gravité attentive ou la bonne humeur.

Le froid amusait plutôt les jeunes gens bien vêtus et bien logés. Des bandes joyeuses se hâtaient vers les lacs du Bois de Boulogne. Ceux qui possédaient des patins à glace les portaient ostensiblement sur l'épaule. Les moufles et les grosses mitaines de couleur vive donnaient au Quartier une allure équivoque; ce n'était ni Paris, ni tout à fait une station de sports d'hiver. Il se trouvait toujours des loustics pour sortir les bras nus et se donner des airs d'ignorer le froid. Ils se pourchassaient sur les trottoirs verglassés, tombaient et se relevaient d'un air de plus en plus joyeux, poussaient en mettant les doigts dans la bouche des sifflements stridents, faisaient des passes de rugby avec des moufles ou des paires de patins en guise de ballons... Leurs ébats rendaient plus frileux encore les gens agglutinés autour des braseros. Là, les histoires d'hiver allaient grand train. Comme par enchantement, chacun trouvait dans ses souvenirs une anecdote sur la vie dans les pays froids. Quand Gourgaud entrait dans un café, il pouvait se croire parmi des descendants de trappeurs ou d'Esquimaux. De temps en temps, l'irruption, sur une bouffée de vent, de quelques jeunes gens rouges et mouillés qui décrivaient en riant leurs bûches, accentuait encore cette atmosphère de veillées et de légendes au coin de l'âtre.

La nostalgie de la neige était impérieuse. Carassan avait filé sans avertir personne. Gourgaud reçut une lettre de Barcelonnette où son ami lui expliquait : « Tout ce froid et ce ciel de plomb, qui promettent sans cesse une neige qui ne vient jamais, c'était intenable. Le boulevard Saint-Michel a l'air d'une pente oubliée par la neige, désolée, lamentable. Hier matin, je n'ai même pas pris le temps de déjeuner; j'ai sauté dans un taxi. »

Gourgaud avait fait la grimace. Il aurait bien voulu partir,

lui aussi... Entre son ami et lui, il restait une différence qu'il devinait dangereuse du fait qu'il était le seul à la percevoir : Carassan, avec le plus parfait naturel, peut-être même avec une inconsciente complaisance, cédait à ses impulsions, partait quand il en avait envie, passait la soirée dans une boîte de nuit, se faisait conduire à l'Opéra ou dans un théâtre des Champs-Élysées. Cette façon de « sauter dans un taxi » mettait, par moments, entre les deux amis, autant de distance que n'eussent pu le faire la morgue et le jargon des riches d'une espèce plus vulgaire. Pour Gourgaud, cela trahissait une autre classe, presque une autre race, celle des maîtres, tout au moins des affranchis, d'un régime où la pauvreté contenait, parfaitement intactes, toutes les servitudes d'autrefois. Jusqu'aux tares dites héréditaires. Même s'il tombait dans la misère, un Carassan, Gourgaud le sentait bien, garderait cette désinvolture et cette grâce impulsive; il posséderait encore le don d'éprouver spontanément et fortement tous les désirs d'un homme, ce qui est une des formes de la liberté. Alors que les pauvres de naissance...

Gourgaud, sans son ami, se trouva seul et démuni. Il lui semblait que son esprit boitait. Impossible d'aborder, comme le mois d'avant, ses auteurs avec une impression de puissance aventureuse, comme s'il s'agissait de la conquête d'une vie plus grande. De nouveau la besogne, âpre et stérile. Les petits obstacles supplémentaires que lui suscitait sa préparation irrégulière (allusions à des textes anciens, citations, mots de passe), malignement nombreux, et sournois, et fuyants, lui semblaient, tout à coup, insurmontables. Le système universitaire devait travailler sourdement à rejeter, à disqualifier ses pareils. La machine lui apparaissait, par éclairs, si énorme, si forte, si monstrueusement subtile et compliquée, qu'il se sentait vaincu d'avance. Pourtant, c'était toujours du fond de ces méditations découragées qu'il s'élançait de nouveau, comme s'il eût heurté quelque secret point d'appui. Alors, il travaillait, il réfléchissait, il se préparait à la lutte.

Il se méfiait un peu de l'enthousiasme que lui donnaient ses longs entretiens avec Carassan. Comment se fier à cette

ardeur qui tombait si vite? Quand il n'avait pas vu Carassan pendant plusieurs jours, Gourgaud ne tardait pas à se comparer à lui, à prendre conscience de son retard et de son infériorité. C'était seulement par l'effet de sa simplicité et de son charme que Carassan semblait l'élever jusqu'à lui. Illusion, griserie d'une sorte de séduction intellectuelle. Gourgaud, seul, retombait comme du plomb.

Pourtant, il lui fallait bien reconnaître que son ami lui signalait certains dangers qu'il n'eût pas vus de lui-même. Un jour, Carassan lui avait dit :

— Tu sais encore moins travailler que moi. Je me repose trop. Mais toi, tu ne te reposes jamais complètement. Ça doit être pire. Il faut attendre le beau temps.

Gourgaud se rendait compte, en effet, que, malgré ses origines paysannes, il n'avait pas encore appris à profiter des jours de beau temps de l'esprit. Pour lui, il était toujours l'heure de peiner. Avec une sorte d'avarice, il se reprochait chaque minute perdue, reprenait jour après jour, avec un acharnement égal, un labeur plus ingrat que celui de son père. Le paysan, lui, voit germer les semences et mûrir les récoltes. Gourgaud, qui n'osait encore faire ni dissertations, ni leçons, travaillait dans le désert.

Certains soirs d'hiver, il était pourtant un peu moins dépaysé. Les autres étudiants lui apparaissaient, comme par miracle, pareils l'un à l'autre et pareils à lui. Tous se hâtaient, comme lui, vers les bibliothèques ou vers la table de travail, du même pas saccadé, un peu trop court. Ceux qui se connaissaient ouvraient à peine les lèvres pour jeter un bonjour. Tous les gestes un peu larges laissaient échapper un peu de cette chaleur intime qu'il fallait garder au creux de soi, en serrant les dents, en voûtant les épaules, et en se drapant plus étroitement dans les manteaux. Ceux qui sortaient des cafés, le visage encore éclairé par la bonne humeur et par la chaleur de la salle, ne tardaient pas à blêmir encore plus sinistrement que les autres : l'étreinte du froid devait rendre cruel le remords d'avoir perdu quelques heures.

Alors, Gourgaud sentait le temps durcir au gel. Ce n'était plus, comme le temps de l'été, un élément visqueux et douceâtre, dont les amples mouvements berçaient et portaient

sans violence. Maintenant, c'était un élément à la fois étranger et subtilement intime, présent à l'imagination et insaisissable pour l'esprit, indifférent jusqu'à l'insolence et cependant accusateur. Il roulait, dense et dur comme un énorme globe de cristal, dans l'air glacé, mais aussi parfaitement invisible que le froid ou le vent. Contenu, emprisonné par lui, Gourgaud avait envie de grincer des dents. Il tentait en vain de prendre nettement conscience de cet ennemi démesuré. Son échec rendait douloureuses ses moindres fibres. Une toute petite contraction de plus et tout se brisait, la mort était là. Il devenait impossible de concevoir la mort autrement.

Les étudiants, de leur pas d'automates à bout de course, arrivaient aux portes des bibliothèques, un peu avant l'heure d'ouverture. Cela ne paraissait guère les réconforter, de se retrouver ensemble. Les sourires ne parvenaient pas à franchir un halo bleuâtre que le froid et la solitude avaient laissé autour des visages. A Sainte-Geneviève, le double escalier offrait un prétexte opportun. On feignait de ne pas voir ses amis, on prenait toujours l'autre côté...

Les têtes, le long des tables, s'immobilisaient bientôt. Gourgaud contemplait ces rangées de boules sombres avec une angoisse qui n'allait pas sans quelque admiration. Prodigieux raccourci de toutes les bornes que ces têtes étroites, mais auréolées du prestige des diplômes les plus flatteurs, iraient poser un peu partout, en province française, en Pologne, au Japon, dans les deux Amériques et en Chine, à l'invention et à la fantaisie du monde. De temps en temps, une brèche... Un étudiant se levait, marchait rapidement vers un bibliothécaire en blouse grise. Promenade, tête baissée, le long des rangs de bornes. Le monte-charge grinçait, cahotait comme une vieille carriole dans un chemin pierreux. Le type, muni de son livre, se précipitait vers sa place comme s'il fuyait pour défendre sa vie. Les stylos et les crayons bruissaient sans relâche. Une hâte fébrile, une terrible avarice de temps et de force les maintenaient contre le papier. Et les rares étudiants qui n'écrivaient pas semblaient, sous la lumière sèche, épuisés ou découragés. La fuite des mots et des lignes devenait, pour Gourgaud, une fatalité. Au bout d'une heure, sa mémoire surmenée n'enregistrait plus rien.

Mais la nécessité de travailler le tenait, comme les autres. Une passion!... Quand il tentait seulment de lever la tête, de permettre à une rêverie de faire en lui un peu de lumière et de chaleur, la puissance du lieu et de l'heure le courbait de nouveau sur son livre. A mesure que croissait sa fatigue, les petits signes noirs glissaient plus vite; à un rythme régulier, mécanique. Son esprit n'accueillait plus que des expressions isolées, disparates dont naissaient tout à coup des demi-rêves saugrenus. « Imiter plutôt que décrire... les ailes se libèrent du pentamètre... et les chiens de chasse du printemps hurlent parmi les figures de proue d'une poésie sans erreur... mais la matière intellectuelle est un poids mort parmi les morts de la mémoire saisie de froid... le seul langage possible est un instinct des régions lointaines de l'esprit, du delà des morts expériences... expériences sans ombres mouvantes sur la vague Occidentale... formes infantiles de la pâte colossale des choses à venir... » Alors commençait la terreur : « Je ne sais rien... Je ne comprends rien... Je ne serai jamais prêt. » Dans son esprit balbutiant, qui lui semblait avoir démesurément vieilli en quelques heures, l'examen prochain contenait le monde. Il se sentait universellement insuffisant, inexistant, nul!

Et cependant, autour de lui, tous ces types grattaient, grattaient du papier. Ils faisaient défiler des mots par centaines, par millions. Des mots qui engendreraient, sous leurs plumes, dans leurs bouches, d'autres centaines, d'autres millions de mots. Pas de raison pour qu'il y eût jamais une limite. Un cycle infernal : des mots, des mots, encore et encore... Carassan avait bien raison : qu'est-ce qu'il foutait là, lui Gourgaud?... Assis tout au bord du banc, il osait à peine regarder sa feuille où son écriture affirmait vainement une netteté naïve. Ce peu de mots, tracés sans conviction, que pesaient-ils en regard des millions, des océans, des déluges de mots de tous ces autres?... Les autres!... Ils seraient bien toujours les autres. Et il ne lui était même pas donné d'être parmi eux un parfait étranger. Ni un étranger, ni même un mendiant. L'étranger ne sait pas et le mendiant ricane. Gourgaud était tout au plus un parent pauvre...

(A suivre.) PAUL MAGNANE.

FEUILLETS

II

Mai 40

Je n'écrivis jamais rien de bon, que dans la joie; et par instants je doute s'il en reste encore une seule paillette en mon cœur.

*
* *

De quoi serais-je en état de parler avec une réelle compétence?... Sur quelque sujet que ce soit; ce que je sens d'abord et surtout, c'est mon insuffisance.

*
* *

Certains jours — ou plutôt : certaines heures de chaque jour (je parle de ces derniers temps) — je me sens aussi distant de mes livres que s'ils étaient l'œuvre d'un autre. Ou si encore ma pensée les peut habiter, du moins serais-je aujourd'hui bien incapable de les récrire. Il fallait aussi, pour les réussir, une constance d'esprit que je n'ai plus.

*
* *

Je lis chaque matin quelques pages d'Eckermann, avec un sensible profit. Ces *Conversations avec Gœthe* sont

d'une ressource inépuisable. On n'y rencontre guère de jaillissements sublimes, inattendus; c'est un affleurement continu de sagesse souriante; assez semblable, somme toute, à celle de Montaigne, qui n'élève point tant l'âme qu'elle ne la tempère, sans pourtant jamais l'asservir.

L'image de l'homme, que nous laisse Gœthe, est exemplaire; je veux dire que c'est à l'instar de cela que l'on voudrait vivre et penser.

***

Juin.

Seules les *Conversations* de Gœthe parviennent à distraire un peu ma pensée de l'angoisse. En tout autre temps, je noterais bien des réserves; certaines sont importantes. J'arrive aujourd'hui, en date du 12 février 1829, au passage où Gœthe opposa le premier vers d'un récent poème :

« *Kein Wesen kann zu nichts zerfallen* »

au début d'une pièce de vers qu'il déclare à présent absurde et qu'il s'irrite d'avoir vu graver en lettres d'or, au-dessus de l'entrée d'une galerie d'histoire naturelle, par ses amis berlinois :

« *Denn alles muss zu nichts zerfallen,*
Wenn es im Sein beharren will, »

dont l'enseignement me paraît bien plus profond et rejoindre presque celui de l'Évangile. Mais Gœthe, à mesure qu'il s'approchait de la mort, s'écartait de plus en plus de l'ombre, au lieu de chercher à la traverser pour atteindre à la clarté suprême. De même il rejetait toute préoccupation métaphysique et son désir-besoin de « mehr Licht » se faisait de plus en plus immédiat. Ce qui n'allait point sans quelque amincissement de sa pensée.

... Et tant de ruineuses chimères! Nous voyons ce que cela coûte, aujourd'hui. Il nous faudra payer toutes les

absurdités de l'intangible traité de Versailles, les humiliations, les vexations inutiles, qui me soulevaient le cœur, en 19, mais contre lesquelles il était tristement vain de protester; et le peu digne abus de la victoire. C'est à présent leur tour d'abuser.

Avons-nous assez manqué de psychologie, dans ce temps où nous infatuait notre triomphe! Comme si le plus sage n'eût pas été de tendre la main au vaincu, de l'aider à se relever, au lieu de s'ingénier à le prosterner davantage, absurdement et sans se rendre compte que, ce faisant, l'on bandait sa rancœur et raidissait ses énergies. Mais qui persuader, dès qu'il s'agit de politique, que la générosité ne soit pas toujours et forcément un sentiment de dupe?

*
* *

Est-il encore quelqu'un avec qui je prenne réel plaisir à causer? Je ne puis plus rien affirmer sans qu'aussitôt mon affirmation me paraisse forcer quelque peu ma pensée. Plus aucune de mes convictions n'est solide suffisamment pour que la moindre objection aussitôt ne l'ébranle; encore que les affirmations d'autrui me paraissent le plus souvent creuses et, elles aussi, mal asssurées. De plus en plus je crains qu'une idée ne me paraisse juste simplement parce qu'elle est bien formulée.

Quant à la situation présente... le temps n'est pas encore venu où il faudra « se prononcer ». Les vraies questions ne sont pas encore posées. Pour l'instant je ne sens en moi que de l'attente; et de l'espoir... mais je ne sais encore de quoi.

*
* *

Juillet.

Après m'être longtemps nourri du *Second Faust*, je reprends la première partie, que je me trouvais moins bien

connaître, encore que l'ayant lue bien des fois. Que de beautés j'y découvre encore! Quel foisonnement! Tout y est saturé de vie. La pensée ne s'y présente jamais abstraite, mais animée; de même que le sentiment jamais disjoint de la pensée, de sorte que le plus particulier reste encore chargé de significations et, pour ainsi dire, exemplaire. Gœthe aborde aux régions sublimes avec tant de naturel que l'on s'y sent, avec lui, toujours de plain-pied.

Pour tempéré, pour raisonnable qu'il soit et s'efforce d'être, c'est dans l'inexpliqué, l'inexplicable et ce qu'il appellerait : le démoniaque, qu'il m'apparaît le plus grand. J'aime que, causant avec Eckermann et pressé par celui-ci de commenter le rôle des « mères », dans le *Second Faust*, de préciser la signification qu'il leur accorde, Gœthe se dérobe et maintienne à l'abri d'une investigation trop logique et trop raisonnée cette région ombreuse où s'adosse sa propre sagesse, d'où prend élan sa poésie. Si « das Schaudern » est, ainsi que le dit Gœthe, le meilleur de l'homme, n'est-il pas le meilleur de Gœthe également? — Ah! que la sagesse de Voltaire, en regard de celle-ci, tourne court! et combien son esprit appauvrit l'art, la vie, la culture, pour en avoir balayé « das Schaudern »!

***

Hôtel des Bains, Ginoles.

Sous la fenêtre de ma chambre, un immense platane, qui est bien l'un des plus beaux arbres que j'aie vus. Je reste longtemps dans l'admiration de son tronc énorme, de sa ramification puissante et de cet équilibre où le maintient le poids de ses plus importantes branches. La contemplation d'un arbre séculaire est d'un effet aussi pacifiant que celle des gros pachydermes si fort préconisée par Butler.

*
* *

D'autre part j'ai le cœur remis en place et tout regonflé par l'admirable *Concerto en Ré majeur* de Mozart, magistralement interprété par Wanda Landowska, dont la radio vient de nous faire entendre l'enregistrement.

Force et bonté, grâce, esprit et tendresse, rien ne manque à cette œuvre — que je reconnais note à note — non plus qu'au jeu parfait de la pianiste que je me reproche de n'avoir pas plus souvent écoutée.

*
* *

Seul l'art m'agrée, parti de l'inquiétude, qui tende à la sérénité.

*
* *

Aimer la vérité, c'est ne consentir point à se laisser assombrir par elle.

*
* *

Sans doute est-il un peu ridicule, à mon âge, de chercher encore à s'instruire, et tout cet effort est bien vain; mais, dès que je ne suis plus tendu vers quelque chose, je m'embête et n'ai plus de plaisir à vivre. Et pourtant je me répète que c'est l'état de simple et pure contemplation qu'il siérait d'atteindre et dans lequel il ferait bon de s'endormir... Mon esprit n'est pas encore assez apaisé pour cela; trop curieux encore, trop gourmand.

*
* *

Beaucoup lu et relu de Gœthe, ces derniers temps : des poèmes, la belle introduction de *Farbenlehre* et, poussé

par l'admiration d'Eckermann, la *Novelle*, qui vraiment est d'une niaiserie (d'une *béatitude*) incroyable. Gœthe n'eût pu l'écrire de nos jours; et l'on ne peut parler, dans le domaine de l'art, de progrès, sans doute, mais il aurait compris que seule la particularité spécifique des notations peut soutenir l'intérêt d'un récit de ce genre, où tout est inventé, construit « à plaisir », et pour prouver quoi? Que mieux obtient douceur que violence?... Que les plus sauvages forces de la nature servent, apprivoisées?... Que poésie et musique ont raison des plus farouches instincts?... Que la confiante naïveté d'un enfant triomphe, là où la brutalité fait faillite?... Évidemment; mais ce qui triomphe surtout ici, c'est l'artificiel. Une œuvre d'art ne s'obtient pas par la simple application de bonnes règles; et du reste ceux que Gœthe a mis en jeu dans ce court récit sont des plus contestables. De même, nombre de ses réflexions sur la peinture, que nous a transmises Eckermann, Gœthe en rougirait aujourd'hui. Les arts ont évolué d'une manière qu'il ne pouvait prévoir, et de très grands peintres sont survenus dont toute l'œuvre s'élève à l'encontre de ses théories. Il est plaisant de constater que, dans nombre d'autres domaines également, la route la plus avantageuse a été frayée dans une direction où il ne pressentait que cul-de-sac. Et, de plus, ceci qui est très grave : toute son intelligence, pourtant si spontanément investigatrice, ne faisait pas qu'il ne crût devoir détourner sa curiosité de ce qu'il estimait que l'intelligence humaine ne pourrait jamais atteindre (Dieu! que ma phrase est compliquée! mais non pas plus que ma pensée) et au sujet de quoi l'interrogation lui paraissait donc vaine : astronomie ou préhistoire, et tout problème concernant les origines, les formations premières... Certains des hauts problèmes qu'il refusait de se poser, par peur et horreur du déboire, sont précisément de ceux où l'esprit, par la suite, a risqué ses incursions les plus hardies et du profit le plus prodigieux.

*
* *

Dira-t-on que la France avait cessé d'être la grande nation dont elle continuait à jouer le rôle? Tout de même, ce rôle, je ne vois aucun autre peuple sur terre qui puisse aujourd'hui l'assumer à sa place. Et c'est là ce dont il importe de la convaincre; de se convaincre.

*
* *

Si demain, comme il est à craindre, la liberté de penser, ou du moins d'expression de cette pensée, nous est refusée, je tâcherai de me persuader que l'art, que la pensée même, y perdront moins que dans une liberté excessive.

Nous entrons dans une époque où le libéralisme va devenir la plus suspecte et la moins praticable des vertus. Mais je tâche de me persuader que c'est aux époques non libérales que l'esprit libre atteint à la plus hautaine vertu.

*
* *

Août.

Le docteur Cailleux me prête une *Revue de Paris* où j'ai plaisir à lire un excellent article de Thérive sur Zola, que je contresignerais volontiers, et une étude sur l'Allemagne, signée XXX, qui ne me satisfait guère. Ne serait-il pas opportun, plutôt que de nous exposer les défauts qui menèrent le peuple allemand à la victoire, de dénoncer les éminentes qualités qui valurent au peuple français sa défaite (une défaite qui ne permettra peut-être plus à ces qualités de se produire)? Je parle ironiquement, car l'on ne peut faire nos qualités ni nos vertus responsables de notre défaite; mais bien les défauts ruineux qui en étaient pour ainsi dire le revers, la rançon, et dont nous ne prenons guère encore le chemin de nous corriger.

Il est vrai que « le Français » est animé par un besoin de perfection plus souvent sans doute qu'aucun autre peuple moderne; que le sens du parfait est inséparable de l'idée de mesure et, partant, de l'imitation (« Was Künstlich ist, verlangt geschlossnen Raum »), de sorte que cette perfection même entraîne nécessairement, en art, certain resserrement, voire même rétrécissement (beaucoup plus apparent que profond, du reste) du théâtre et champ d'opération de la pensée. Et c'était également l'invite à une rapide sclérose, contre quoi protestaient les extraordinaires sursauts du romantisme et de tant d'individualités puissantes, en peinture aussi bien qu'en littérature.

Il est également vrai que l'Allemand, moins dessinateur que musicien (les réflexions que je notais à ce sujet, il y a plus de vingt ans, me paraissent encore aujourd'hui les plus justes), se complaît dans le vague de la démesure. Et que ce besoin d'expansion inquiète, d'évasion dans l'informulé, dans l'informe, glisse vite vers le désir de conquête, c'est ce que nous avons pu voir à nos dépens. Ce qu'il nous reste à voir, c'est si ce brusque franchissement des bornes, cette expansion démesurée, sont conciliables avec l'équilibre d'un organisme.

*
* *

Lu du Saint-Évremont, avec ravissement; puis repris, comme je fais presque chaque année, les *Mémoires d'outre-tombe*, retrouvant toujours les mêmes motifs d'admiration pour le prestigieux écrivain, et d'exaspération pour l'acteur qui sans cesse se campe à son avantage et ni ne trébuche, ni jamais ne se fait défaut. Comme il se préoccupe sans cesse de l'effort qu'il prétend produire, la signification de ses gestes et de ses paroles se limite à cet effet même. Il m'enlèverait le goût de vivre, si la vie ne devait être que cette vaniteuse parade avec l'avant-goût constant de la mort. La religion, il va sans dite, n'a pas de mal à

s'établir sur cette effroyable vacance et sur ce *tædium vitæ;* la croix n'a pas de mal à se dresser, dès qu'elle est la *Spes unica*. Enfin cet amour des tombeaux, cette commémoration incessante, ces rappels d'un passé défunt, cet étal de guirlandes et couronnes funèbres, cet ennui poétique bâillant et s'étirant à travers tout, ne font applaudir davantage à l'éloge de l'oubli historique si admirablement chanté par Nietzsche dans la seconde de ses *Considérations intempestives*.

***

Novembre.

Sitôt achevée la *Lotte in Weimar*, livre excellent où, quinze jours durant, j'ai pris un intérêt extrême, j'ai relu *Werther*, non sans irritation. Je ne me souvenais pas qu'il mettait tant de temps à mourir. Cela n'en finit pas, et l'on voudrait enfin le pousser par les épaules. A quatre ou cinq reprises, ce que l'on espérait son dernier soupir est suivi d'un autre plus ultime encore... Les départs frangés m'exaspèrent.

Puis, pour mon repos d'esprit et ma récompense (car je ne lis l'allemand qu'avec effort et peine) je quitte l'allemand pour l'anglais. Chaque fois que je me replonge dans la littérature anglaise, c'est avec délices. Quelle diversité! Quelle abondance! C'est celle dont la disparition appauvrirait le plus l'humanité.

***

Décembre.

J'aurais dû pour le moins dater (et laisser dans leur ordre chronologique) ces *Feuillets*, extraits de mon Journal, que je viens de relire dans le dernier numéro de la *N. R. F.*

Déjà je ne suis plus dans la disposition d'esprit qui me les fit écrire, d'un esprit qu'accablait encore la défaite. Et même ne me paraissent plus très justes mes réflexions sur les défaillances et intermittences du sentiment patriotique. Rien de tel que l'adversité pour lui redonner cohésion et vigueur. Comme tous les amours combattus, celui de la patrie se fortifie dans la gêne et le martèlement le durcit. Il n'est pas jusqu'à cette solidarité, dont le sens et la conscience allaient s'évanouissant dans un éparpillement d'égoïsmes, qui ne se reforme et ne s'informe presque soudainement en présence de l'épreuve commune. Et ce redressement de l'esprit courbé est en passe de devenir admirable. La défaite aurait-elle enfin réveillé nos vertus?

ANDRÉ GIDE.

LE CORPS

Le mal est dans l'oubli du corps. Oui, en France, l'homme a lentement oublié son corps. La civilisation française a cessé d'être fondée sur le sens du corps.

Que peut devenir l'esprit, privé de son corps? Que deviennent les vertus de l'esprit quand se tarissent les vertus du corps?

Pour bien faire comprendre cette longue désaffection, il faudrait la montrer dans toute l'Europe et non pas seulement en France; il faudrait la rattacher à la pesanteur fatale de toute civilisation. La civilisation fixe l'homme dans la ville, le maintient loin de la campagne, de la nature, l'engline dans les facilités de la paix; elle assoit son corps, le réduisant à être un vêtement, une défroque jetée sur un fauteuil. Mais il n'y a pas ici place pour une telle montre; et d'ailleurs il y a en France quelque chose de particulier dans cette désaffection, un excès et un raffinement extraordinaires qui demandent une dénonciation urgente. Car la France s'attarde dans cette désaffection alors que les autres peuples s'en arrachent par le sport médité, établi comme institution fondamentale dans leur vie sociale et politique, comme inspiration dans leur philosophie collective. Ce qui prouve que la civilisation peut réagir contre la civilisation.

C'est un sujet d'étonnement et de scandale que de voir, à partir du XVIIIe, le Français négliger d'autant plus le corps qu'il parle plus de la raison et de la nature.

L'ami de la raison devient rationaliste, l'ami de l'intelligence devient intellectualiste, l'ami de la nature n'est point un sérieux disciple de Rousseau. Le même homme qui défend

le corps contre le christianisme le néglige pratiquement presque autant que le peut faire un moine.

Certes, il prône et exerce la liberté sexuelle du corps. Mais le sexe n'est point tout le corps. Et qu'est-ce que le sexe dans un corps abandonné? Quelle source de laideur, de ridicule, et de déconvenue!

Quand on pense à toutes ces générations d'amants cagneux qui ont osé exhiber leur nudité dans les lits de la galanterie au XIXe siècle, quand on pense à Baudelaire ou Zola sans chemise, on trouve soudain à l'horrible notion chrétienne du péché sa raison d'être (à supposer qu'on ne lui en ait pas déjà trouvé d'autres plus profondes).

Ces libidineux exaspérés et toussoteurs c'étaient les enfants exaspérés du rationalisme, de l'intellectualisme.

Les bonshommes du rationalisme avaient isolé une fonction dans le corps et rejeté toutes les autres. Alors que, somme toute, l'Église, contre laquelle ils se haussaient en redresseurs de torts, n'avait jamais osé jeter franchement l'interdit sur ces autres fonctions. Durant des siècles, elle s'était accommodée tant bien que mal des beautés du guerrier, de l'athlète dans le guerrier.

Mais nos hommes de la ville et de la « raison » se détournèrent avec un ridicule dédain de la beauté et de la noblesse du corps. Revanche du roturier? Ah! ne dites jamais cela, car songez que tout autant que le chevalier, le paysan et l'ouvrier sont destitués de leurs vertus corporelles et manuelles par l'affreuse condition du citadin au siècle dernier — hélas, de toute part subsistante en France en plein milieu de ce siècle-ci.

Certes, les zélateurs de la raison au XVIIIe ne sont pas conscients du mal qu'ils vont faire. Un Diderot, plein de santé, aurait horreur des générations d'intellectuels négligés qui descendront de sa lettre et non de son esprit. Bien mieux, un Rousseau, venu de la Suisse montagnarde, réagit contre le mal avant même qu'il se soit développé. Mais je soupçonne Voltaire de n'aimer guère le corps. S'il y cajole avec des doigts secs l'amour il y craint la violence, la guerre.

Au XIXe siècle, le mal s'étale sans pudeur, sans retenue, avec une jactance démoniaque.

Les écrivains du XIXe ont décrit un type d'homme monstrueux, atrocement coupé de l'animalité, de la nature, tarissant donc les sources ou les appuis de l'âme. On pourrait écrire (j'ai essayé de le faire pendant la guerre, sentant le mal près d'éclater, dans un essai : *Vol d'oiseau sur la littérature française*, que je publierai bientôt) en s'appuyant sur la physiologie des types romanesques une histoire de cette rapide dégénérescence des mœurs françaises. Le Lucien Lambert de Balzac se consume dans une vie abstraite qui lui fait engendrer le héros absolument déshumanisé du *Disciple* de Bourget. Et puis, ce sont les personnages d'*A vau-l'eau* ou de *Là-bas* de Huysmans et de *Sous l'œil des Barbares* de Barrès. Ces êtres-là ne sont plus des êtres, ce sont des entités spécieuses et grimaçantes qui esquissent avec des pattes de mouches la danse de la mort autour de ce gros Bouddha adipeux de Renan en qui, vu sous cet angle, se rencontrent les deux destructions, celles du christianisme abandonné à sa pente ascétique et celles du rationalisme, de l'intellectualisme tout captés par la spirale de l'immobile.

Ce n'est point hasard que les docteurs chrétiens de la fin du XIXe siècle, qui ont réagi contre le rationalisme et avec les symbolistes rénové la vie spirituelle et poétique, étaient tous physiquement de solides gaillards : du moins en était-il ainsi de Bloy et de Barbey, de Claudel et de Péguy. Rimbaud s'est révélé en Afrique un dur à cuire et Verlaine, sauf l'alcool et la vérole, était bâti à chaux et à sable. Ce n'est point hasard, car on ne peut avoir le sens de l'âme sans avoir le sens du corps, ni le sens du corps sans avoir le sens de l'âme.

Ce qui ne veut pas dire qu'un vulgaire sportif puisse comprendre l'âme, car le sport courant, — non discipliné, non compris comme institution, comme fonction sacrée —, le sport courant avec ses imbéciles performances, sa concurrence mercantile est une ignoble hérésie qui va de pair avec tous les bas délires de la « grande presse », de la radio et du cinéma.

Les chrétiens, quand ils gardent ou retrouvent le sens de l'âme, ne sont jamais loin du corps. C'est pourquoi en France

les premiers centres, je crois bien, d'inculcation sportive furent des collèges catholiques, ou certains milieux de bourgeoisie protestante. Et le scoutisme, catholique ou protestant, fut la seule discipline, la seule régularité connue par la jeunesse française, totalement abandonnée par des maîtres rationalistes et démocrates et vouée ainsi par eux à la défaite militaire (un général podagre ne peut mener à la victoire une troupe de chétifs et d'alcooliques).

On se demande à quoi perdent leur temps les historiens qui nous recommencent cinquante fois l'histoire de Napoléon, mais ne songent jamais à nous écrire une histoire des Mœurs, par exemple une histoire de la naissance ou de la renaissance des Jeux et des Exercices du XIXe siècle. On croit que tout vient de l'Angleterre, mais l'Angleterre a puisé la théorie du sport chez certains pédagogues suisses, allemands et italiens, dont Rousseau ne fut que l'illustration.

Dans toute l'histoire de ce mouvement sauveur de l'humanité européenne, nos universités, notre École Normale, notre Institut brillèrent par leur absence — confinés, tout anticléricaux qu'ils fussent, dans la tradition des bonnets carrés de la vieille Sorbonne, lesquels faisaient horreur déjà à Rabelais, à Montaigne et à Ronsard, férus d'un humanisme viril et chevaleresque.

Que de sources la France a laissées tarir, de sources autrefois si bien jaillissantes dans son terroir. Le moyen âge, hors l'ascétisme et ses couvents, comprenait le corps avec l'esprit.

P. DRIEU LA ROCHELLE.

RETOUR A MOLIÈRE

En ces temps de gêne et d'ennui (comme disaient nos pères, qui connaissaient le poids des mots, et non pas comme nous dirions nous-mêmes, qui traitons les mots comme du papier d'échange), la seule joie qui demeure est peut-être le retour aux trésors spirituels de la nation. Leur éclat intact, la probité de leurs alliages, la grâce sévère des plaisirs qu'ils dispensent règnent tranquillement sur nos sursauts d'angoisse et de désespoir. Des livres de nos bibliothèques émanent et rayonnent des puissances messagères qu'aucune radio du monde ne saurait égaler. Ces grands livres silencieux, droits comme des tombes musulmanes, détiennent des secrets que nous perdions en courant, le nez au vent, comme ces gens ahuris qui n'ont jamais sur eux les papiers qu'il faudrait, et que pourtant ils possèdent, quelque part, ils ne savent plus où. Au lieu de nous reconnaître pour les débiteurs d'un passé illustre, nous étions devenus des camelots excités de l'avenir, sans songer que l'avenir ne s'entrevoit seulement que dans les reflets d'un grand passé.

C'est par des retours que doit se préparer et se calculer l'avance nécessaire qui nous fera rattraper le temps perdu : retour à nos moralistes de l'alliage d'un Vauvenargues, à nos épées spirituelles de la trempe d'un d'Aubigné, à nos romanciers ardents de la chaleur d'un Balzac; aujourd'hui, si vous le voulez bien, retour à Molière, l'un des plus grands et l'un des plus généreux de tous.

J'admirais, l'autre soir, au théâtre, le soin qu'apportent nos grands régisseurs à mettre joliment en scène du Molière. Sans doute ont-ils raison. Le goût public, par le commerce du théâtre, a été à la fois émoussé et excité. L'éclat du vrai ne lui est plus guère sensible que parmi les diaprures du faux. Il convient enfin de lui dorer la pilule. Pourtant, les grands

hommes de théâtre du XVIIe siècle (que de sottises n'a-t-on pas écrites et prononcées là-dessus!) avaient un art très fin de la mise en scène. Seulement, pour eux, celle-ci se confondait avec le relief des répliques et de l'action. C'étaient les mots qui créaient la vision, et non point la vision qui encadrait les mots, au risque de les étouffer. Il y a, certes, quelques pièces à grand spectacle dans le théâtre de Molière : pièces montées du fournisseur à la mode; mais ce qu'on voit de vraiment essentiel dans ce théâtre, on le voit par les rapports des mots et leur ajustement aux actes.

Le génie de Molière est le produit de deux perceptions également claires, également fortes : la perception des caractères en ce qu'ils ont d'essentiel, et la perception des mouvements visibles qui impriment en quelque sorte ces caractères dans l'espace visuel du théâtre. Autrement dit, la mise en scène est remplacée chez lui par le jeu de scène, celui-ci étant destiné à illustrer l'invisible, c'est-à-dire le caractère. Le décor n'est qu'une indication, comme les habits des acteurs. Il faut qu'on sache qu'il s'agit d'un bourgeois, d'un seigneur, d'un paysan, d'une demeure noble, bourgeoise ou paysanne, comme un joueur doit savoir que, sur la table devant lui, il y a un damier ou un échiquier. Les personnages de la Comédie Italienne que Molière a pris en pension dans son œuvre correspondraient assez bien, d'ailleurs, aux figures de l'échiquier : leurs fonctions, leurs pouvoirs, leurs déplacements sont définis, ou à peu près. Et si les révolutions politiques n'avaient pas changé la société, les lois et les coutumes, les créations propres de Molière eussent rejoint Scapin et Sganarelle dans ce grand magasin vivant où les dramaturges allaient chercher les masques de leur génie. On verrait des tartuffes et des alcestes, qui, chacun, n'aurait qu'à se nommer Tartuffe ou Alceste pour indiquer son rôle au public sans avoir obligé l'auteur à des finesses de présentation. A moins que certaine perversité moderne n'eût incité nos dramaturges à faire d'un tartuffe un alceste, et réciproquement...

Ainsi, chaque trait de mœurs ou de caractère comporte chez Molière sa mise en scène, son écriture mimée, de sorte qu'il intéresse à la fois l'oreille et le regard, ce qui produit une symbolique de l'âme constamment inventée, constam-

ment renouvelée. Il y a plus. Ce que les gestes, les rapports de gestes et les positions réciproques des personnages font pour dessiner le moral, produisant ce qu'on pourrait appeler une psychologie dans l'espace, les mots, tels qu'ils sont agencés dans les répliques, le font en entraînant eux-mêmes des effets musculaires, en s'insérant dans un rythme proprement physique qui balance l'idée et la lance à l'auditeur, si abstraite soit-elle, pourvue d'un poids tout matériel. Nul, je crois, n'a mieux compris que Molière que le théâtre est l'intégration radicale des sentiments, des idées, encore un coup de l'invisible, dans un milieu purement sensoriel et musculaire.

D'autres l'avaient compris, l'avaient senti avant lui; mais nul, je crois, du moins après la grande époque latine, n'avait réussi comme lui à équilibrer ces deux pôles de la comédie. A quelques fragments près, cet équilibre ne s'observe pas dans Shakespeare, où tantôt la fantaisie l'emporte, tantôt la joie d'individualiser un personnage et de le rendre ainsi soit bouffon, soit original. Seul, Cervantès se montre ici l'égal de Molière, mais, dans *Don Quichotte*, les souplesses et les complaisances du récit lui font la tâche plus aisée. Le théâtre est plus sévère, je veux dire qu'il tient un compte plus sévère que le roman des engagements qu'on prend vis-à-vis de lui. Il faut, à tout coup, y faire mouche quand on veut, à tout coup, y créer vraiment.

On observe, dans la critique française, sur le propos de Molière, des bizarreries analogues à celles que je relevais l'autre mois sur le propos de Balzac. Un excès d'intelligence, ou peut-être, ce qui serait assez différent, une passion excessive pour les idées, incite de bons esprits à séparer dans Molière un soi-disant bon grain d'une soi-disant ivraie. D'un côté des peintures « profondes », des cris douloureux; de l'autre, une mise en scène de bateleur « pour faire rire la cour et le peuple ». Et les lecteurs d'en conclure que Molière fut un pauvre homme (mais non pas dans le sens de Tartuffe) que ses besoins d'argent et les exigences futiles de son public ont empêché de produire le *Tartuffe* et *le Misanthrope* en série. D'où est né le Molière romantique, le Molière larmoyant qui fait des éclats de rire avec des sanglots.

Ce contre-sens provient d'une confusion fréquente, et assez surprenante chez des peuples civilisés, entre le rire et la joie. Rire « fait du bien », comme on dit, et, après cela, on va tout de suite à dire que la cause du rire est heureuse. Mais comme les événements dont on rit dans la haute comédie ne sont presque jamais heureux, et sont souvent déplorables, on ne sait plus très bien de quel côté se retourner ni comment sortir de l'impasse. C'est que la comédie, j'entends la plus grande comédie, comme un fer rouge détruit ce qu'elle touche. Rien ne survit à Aristophane, à Cervantès, à Molière. Le monde, sous leur regard, éclate et s'évanouit en fumée. Ou plutôt il disparaît comme dans un jeu de miroirs. La perception comique substitue en quelque sorte la pensée à la vue. Les scènes qu'on nous présente sont des jugements animés qui dénoncent ce qu'ils expriment. La comédie ne nous offre la vie que pour nous la refuser. Et c'est de ces deux temps, et de ce contre-temps, que naît ce trébuchement mental qui provoque le rire.

Un des plus grands moliéristes, et peut-être le plus grand, George Meredith, divisait les ennemis de Molière en deux camps : dans un camp les *agelastes*, ceux qui ne peuvent pas rire; dans l'autre les *hypergelastes*, ceux qui rient trop, de tout et de n'importe quoi. Les amis de Molière se situent entre les deux. Quand on songe à l'extraordinaire délicatesse de touche qu'il fallait pour attaquer les problèmes les plus graves et n'en faire rire qu'à bon escient, pour ridiculiser la vie sans jamais la déprécier, on demeure étonné du génie de Molière.

Peut-être fallait-il, pour favoriser la floraison de ce génie, une société tout à fait stable et pour ainsi dire immuable. Rire de quelque chose ou de quelqu'un, c'est s'en débarrasser, s'en délivrer par la glissade et la chute comiques. Mais si l'on vient à imaginer qu'on peut s'en défaire autrement, en modifiant ce quelque chose ou ce quelqu'un, ou en le dominant, ou en le supprimant, alors le rire comique devient l'ennemi du progrès. Rire de ce qu'on peut changer apparaît comme un péché mortel. C'est ce qu'a bien compris ou senti Rousseau dans sa passion révolutionnaire. Rousseau, c'est Alceste, mais un Alceste déjà jacobin. Il ne fuira pas dans

un désert l'approche des humains : il est prêt à faire de la société un désert pour apaiser son chagrin. Les hommes de la Révolution ne savaient pas rire, ceux de l'Empire pas davantage. Les romantiques s'y sont essayés sans grand succès, à l'exception de Musset, qui n'était de son temps que par ses faiblesses. Rien de moins comique que la *Comédie humaine*, qui reprend pourtant la plupart des thèmes de Molière. On est trop sérieux, on s'attache trop aux choses comme elles sont, on croit trop à l'avenir. Chacun pèse son poids tout entier. Ce n'est que dans la seconde moitié du siècle, lorsque l'idéalisme du début se dissipe en fumée, que le comique renaît quelque peu. Mais il ne va guère plus loin que le sourire.

Les conventions de la comédie n'ont pas empêché Molière de peindre son humanité avec une précision et un relief extraordinaires. Il est sans doute le plus grand réaliste de notre littérature. Il a réussi le tour de force de déformer comiquement les êtres en respectant leurs proportions. Dans une époque où le présent n'était pas jugé digne d'intéresser l'art littéraire, il l'a ennobli par le rire en même temps qu'il le condamnait.

Enfin, Molière est seul. Il est un de ces *adamites*, un de ces « premiers hommes » dont parle si ingénieusement M. Ortega y Gasset. Dans une littérature où, comme le remarquait Thibaudet, les écrivains procèdent par couples, on ne peut le comparer ni l'opposer à aucun autre. C'est d'ailleurs ce que les étrangers ont si bien compris que, de Gœthe à Meredith et à Brandès, ils vont d'instinct à Molière pour, chez nous, se sentir chez eux. Molière est, avec Rabelais, un des très rares écrivains français qui déposent des proverbes dans notre tradition, qui nous laissent des souvenirs qui se fondent dans notre mémoire quotidienne et se mêlent à nos pensées de tous les jours. Molière est moins un homme que la conscience vivante d'une nation.

RAMON FERNANDEZ.

P. S. — Cet article était terminé lorsque nous avons appris la mort d'Henri Bergson. Il était trop tard pour écrire dans ce numéro ce que nous devons à ce grand penseur.

CHRONIQUE THÉATRALE

Des divers genres que le théâtre a suscités, le drame historique est sans contredit le plus fécond. J'entends celui où d'âge en âge l'écrivain eut toujours licence de manifester le mieux ses volontés et de provoquer le spectateur à l'intelligence la plus haute. Où le bât blesse : la manie qu'ont les gens de lettres d'arranger l'histoire. Cette extravagante ambition s'est manifestée partout avec tant de fréquence que chevillant le meilleur dans le pire elle nous a fait prendre en dégoût la forme d'art en question. Il appartient à ces temps que nous allons être appelés à vivre de rendre à César ce qui appartient à César — à Clio, comme disait Mortier, sa nudité : « de l'aimer pour elle-même et non pour les draperies que chacun dispose à sa guise ». Histoire, d'abord; profonde soumission à l'objet. Autrement dit : exactitude. Quand la pièce historique bénéficie d'un tel apport, elle se pare d'un assez redoutable prestige. Son efficacité, ses vertus de contagion sont hors de discussion. Elle devient la clef de voûte de tout l'art dramatique. Cela, « parce qu'elle est plus sérieuse que n'importe qu'elle œuvre d'imagination, ayant pour elle la force de ce qui fut, de ce qui demeure, et que le temps a rendu immuable ».

Dans sa trilogie de *Wallenstein*, Schiller fait triompher cette altière conception. Il nous en livre le plus admirable modèle que l'on puisse imaginer. Je pourrais citer à sa suite quelques autres dramaturges qui surent exalter avec éclat ce sens de la chose historique. Il faut, hélas, bien avouer qu'on peut les compter sur les doigts.

Ceci dit pour l'éclairage, venons-en à l'œuvre de Bernard Shaw que le Théâtre de l'Avenue nous convie d'aller entendre.

Qu'elle ne saurait en rien se mesurer avec celles que je viens d'évoquer, bien sûr, cela ne fait aucun doute. Il va de soi que l'on n'attend pas davantage de son auteur la Chronique fabuleuse de Jeanne, au sens que ce mot-là peut revêtir chez nous. Seuls, un Claudel — voire un Péguy, un Bernanos (à supposer chez ces derniers quelque aptitude à la création théâtrale) eussent pu nous donner une telle Chronique. Puisque le silence est complet, ou peu s'en faut, nous serions bien mal fondés de bouder à l'entreprise de l'écrivain irlandais. Telle qu'on la peut voir, en effet, sa *Sainte Jeanne* tient ferme sur ses assises. En dépit d'un positivisme assez sommaire tendant à battre en brèche l'Église féodale et de l'escamotage de l'épopée proprement dite, elle vivifie des méditations qui nous sont chères et à ce titre est assez faite pour nous induire en tentation.

Bon imagier, qui sait le pouvoir des images, et dont la main ne tremble pas, et qui n'oublie pas trop ce rythme fondamental où doit s'intégrer tout débat pour soutenir l'attention du spectateur. S'il ne sait ressentir ce mal sacré de l'altitude que seule peut donner la foi, du moins parvient-il à garder la figure de Jeanne sans l'amoindrir. Rien ne nous autorise à croire qu'elle n'était pas sensiblement telle qu'il se plaît à l'évoquer. Entre ses mains, Jeanne demeure par excellence l'héroïne du terroir de France. Ce n'est point là un mince éloge.

Que l'on fasse maintenant à l'auteur le reproche de céder trop volontiers à son instinct de satiriste (ha, les fils d'Albion n'ont guère la partie belle !), de traiter les scènes de cour sur ce mode un peu fol qui fait songer à l'opérette, et mainte autre plaisanterie, — ces sortes de dépaysements de l'ordinaire dans le sacré sont trop dans la manière de Shaw pour qu'il soit utile d'y revenir. Si la gamme de force ne se maintient pas d'un bout à l'autre avec une égale maîtrise, il reste qu'un tableau portant l'autre, c'est assez souvent du théâtre, voire du meilleur.

En acceptant d'enluminer ce livre d'heures, Raymond Rouleau paraît avoir tout mis en œuvre pour susciter chez des interprètes de son choix et en lui-même ce maximum de flamme contagieuse qu'implique tout spectacle digne de

ce nom. Y est-il parvenu? Je le crois. Pour n'être pas en ses décors sans rappeler parfois la manière de la Chauve-Souris, sa mise en scène dit toujours bien ce qu'elle veut dire. En tout cas, l'on ne saurait honnêtement lui faire le reproche de sacrifier quoi que ce soit sur l'autel de la futilité. C'est avec joie que je salue cette réussite qui lui fait honneur. Jany Holt incarne Sainte Jeanne dans un dépouillement de l'être et un don de soi qui arrachent l'adhésion. Avec le seul ressort de l'âme, c'est dans un relief tout nouveau qu'elle situe son personnage.

*
* *

Par un soir d'hiver de cet an de grâce, et faute de grives, c'est assez plaisant, je dois le dire, que d'être conduit à retrouver à travers tel vieux mélodrame que vous voudrez quelques-uns de ces héros qui eurent l'heur de faire le délice de notre prime jeunesse.

D'Artagnan et *les Mousquetaires*, au théâtre de l'Odéon : pour absurde que paraisse un retour de ce genre, on aurait tort d'en amoindrir les circonstances. Ne serait-ce que dans la mesure où il nous rend à mainte chose qu'au fond nous sommes faits pour aimer. De la gouaille flamboyante, des fusées, du baroque, quelque chose de grandiloquent jusqu'à l'absurde — enfin, tout ce qu'il faut pour nous rendre à une conception un peu délirante de l'univers, et chez l'auteur, surtout, ce tour de main inimitable qui sait pimenter le ragoût... Ma foi, c'était tentant. Comment faillir à l'invite?

Mon attente fut loin d'être déçue. Car tout, vraiment, tout est jeunesse en ce spectacle, tout vous y parle du plus total don de soi-même dans la recherche de ces condiments disparus que sont le sens de l'honneur, l'esprit de justice et la bonne humeur.

Autre requête à cet esprit que commande l'éthique du panache : *le Bossu*, Porte-Saint-Martin. Mis fort en appétit par le spectacle de l'Odéon, je m'en fus tout droit assister à la messe du bon Paul Féval. Avec la sotte manie que j'ai de prêter aux ombres, j'étais prêt à marcher sans aucune

résistance. Hélas, ô Lagardère, voilà bien de tes coups! Auprès de d'Artagnan, le héros de Féval fait figure de parent pauvre. Dans ce laborieux assemblage de platitudes, il est difficile, en effet, de voir autre chose qu'un pâle décalque d'où toute vie est absente. Quel que soit le panache dont on les voit favorisés, ces personnages n'en paraissent pas moins rabougris d'irrémédiable façon. En présence d'un tel manque de souffle et d'invention, l'on se dit que le père Dumas était décidément un assez grand bonhomme. Un géant, somme toute, à sa manière, dont il n'est pas facile d'imiter la faconde et les astuces de Créole. Et s'il en va de la sorte pour l'œuvre de Paul Féval, que n'est-on pas en droit de présumer des autres mélos du même genre? Après trop de beaux soirs, l'écu s'est changé en feuille morte. En tout cas, voilà un âge d'or dont on ferait bien de ne plus parler.

Si le Bossu est à mettre au pilon, avec Triboulet, Buridan et autres fantômes rugissants du romantisme populaire, *la Dame aux Camélias* me paraît mériter le même sort depuis longtemps. De cet insane produit d'un sentimentalisme qui sent le musc à vingt lieues, que dire que l'on ne sache déjà? Ceci admis, l'on peut toujours à la rigueur voir dans le rôle de Marguerite un prétexte pour comédienne.

Si l'on veut appeler talent l'aptitude chez l'interprète à se tirer de n'importe quel pas, Edwige Feuillère fait preuve d'un talent indiscutable. Ayant par chance à peu près l'âge de l'héroïne, elle peut s'abandonner franchement à son démon. De ces grâces d'époque et d'un rôle en carton, elle arrive à tirer un certain pathétique. On ne peut, en effet, ne point se montrer sensible à ce sens qu'elle possède de la modulation scénique. Par ailleurs, la braverie, la bravoure de la peau qui la porte à jouer ses scènes par le bout le plus difficile. Voilà, certes, qui n'est pas d'une nature médiocre. Attendons avec confiance les créations qu'elle sera sûrement appelée à nous donner.

***

Il peut sembler présomptueux de dire que l'on n'aime pas tout Molière. Pour moi, je m'y hasarde. Les Farces, oui.

Quant à ces machines de guerre que sont *le Misanthrope*, *l'Avare*, etc., j'avoue que tout cela n'est pas mon fort. Elles m'ennuient.

Jouvet, dans le rôle d'Arnolphe. Aussi bien ne s'agit-il pas seulement de la façon très personnelle dont ce comédien joue le benêt de Molière, mais de toute la conception dont relève sa mise en scène de *l'École des Femmes*.

Bien que montée déjà en 1936, l'œuvre nous fut rendue à la fin de l'année dernière dans l'ingénieux décor de Christian Bérard. Des gens vous disent : trahison, Jouvet défigure Molière. Tout ce bruit nous ramène à poser la fameuse question : en quoi réside donc le génie de Molière? Comment nous faut-il le comprendre?

Depuis un siècle et davantage, on se plaît à romantiser Molière. Cet engoûment qui devait vite tourner à la superstition m'a toujours empli de stupeur. N'est-ce pas la plus absurde chose qu'on puisse rêver? Pour être, en effet, tout à fait sérieuse, la matière que travaille Molière n'est point matière de tragédie. En elle, tout s'insurge contre pareil abus. Molière est avant tout un poète comique. Comme tel, il voulait divertir son public. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelait en son temps « le premier farceur de France ». De son théâtre donc, étouffer le burlesque, la verve si drue, les outrances au bénéfice de quelque hasardeuse peinture où viendraient s'inscrire tous les maux de l'humanité pitoyable — en un mot, enfin, l'assombrir, c'est à coup sûr fausser l'esprit de son créateur. Mieux : c'est lâcher la proie pour l'ombre.

A de très rares exceptions près, c'est pourtant de ce seul point de vue que la critique continue de juger de l'œuvre de Molière. Son zèle à cet égard nous valut un fier déballage d'insanités. Il n'y aurait pas si grand mal si l'engoûment dont je parle n'avait atteint que la critique. Par malheur, s'étant mis à déteindre aussi sur l'interprète, il en vint plus d'une fois à conduire ce dernier à d'étranges aberrations. Got, par exemple, jouait Arnolphe (à moins que ce ne fût Dandin) avec un tel accent d'austérité fumeuse qu'on le voyait bientôt conduit jusqu'au suicide. Au dire de ses contemporains, la pièce devenait un drame d'où l'on sortait

l'âme assez chagrine. Infiniment plus près de nous, le grand Lucien Guitry semblait n'être pas loin de partager le sentiment de son devancier. Sans pousser, bien entendu, les choses à ce degré de noirceur, il jouait le rôle très au grave. Sa prestigieuse maîtrise avait raison de tout. Mais n'y avait-il pas là un abus de pouvoir? C'était en tout cas par trop méconnaître le caractère du héros.

Qu'est, en effet, Arnolphe? Un faible fol en proie à l'obsession du cocuage. Telle est bien sa marotte, tout comme celle d'Argan gît dans la peur constante de la maladie, et celle d'Harpagon, dans la crainte du vol dont il se croit toujours victime.

Du croustillant benêt qui est pris quand il croit prendre, Lucien Guitry faisait un prince de l'Inquiétude.

Quelle disparate, quand on songe au portrait que Jouvet nous donne du même Arnolphe! Bien loin de l'ennoblir, Jouvet, lui, l'encanaille. C'est sans l'ombre d'un scrupule qu'il plante hardiment l'accent sur le bouffon et la manière dont il met la pièce en scène aggrave encore s'il se peut ce caractère de bouffonnerie. Dieu merci, ce n'est pas à lui qu'on peut reprocher de pécher par excès de dévotion au soi-disant esprit tragique de Molière! Bien au contraire, ses conceptions constitueraient plutôt un système de défense contre pareille exégèse.

Autre chose : sans tenir compte des idées, des sentiments, éliminant tout élément psychologique, l'animateur n'opère plus qu'avec les données immédiates que lui fournit le champ visuel de la scène. Trois dimensions, c'est bien assez pour mener toute chose à son terme. Ainsi, l'ouvrage de Molière se réduirait aux seules arcanes d'un système rigoureusement plastique dont la cohésion ferait merveille. Inféodant toute scène à la notion de mimèse, l'on ne se soucierait plus que de captiver les sens du spectateur et la pièce deviendrait la joyeuse volière où mille cris s'entrecroisent, où les gestes ne sont plus que plumes en tous sens et tout par-dessus tête.

On n'attend pas d'un Jouvet qu'il hausse le débat à ce degré de liberté. Néanmoins, la décantation à laquelle il soumet le texte de Molière montre clairement le souci de

travailler dans ce sens. Que l'on songe, par exemple, à ces petites scènes muettes qu'il prend soin d'insérer à chaque intervalle de l'action : Arnolphe saccageant la chambre d'Agnès, la fuite de la jeune fille, l'entrée silencieuse d'Horace au troisième acte. Ces courtes modulations rendent sensible l'intention du metteur en scène de jouer le thème plastique à l'exclusion de tout autre.

On ne peut d'avance qu'y applaudir. D'où vient pourtant que cet effort fond comme neige au soleil? La raison, c'est que tout y est pris de l'extérieur, dans la recherche de l'effet immédiat et par le bout le plus facile. En tout, Jouvet se borne à prendre ce que j'appellerais un parti pris photographique. Or, jamais il n'arrive à s'évader de son truc. S'il vocalise, ce n'est guère avec éclat et l'affirmation de son jeu scénique ne semble point assez probante pour emporter la créance. Je ne sais quel excès de préméditation frappe tout ce luxe d'affûtiaux et c'est d'une sécheresse infinie et bien ennuyeux. Quand on veut mettre toutes les chances de son côté, l'on tourne le dos à la Chance, et l'on ne fait plus rien qui vaille.

Réflexion faite, j'efface tout ce que j'avais dit concernant Lucien Guitry. Avec cet acteur magnifique, *l'École des Femmes*, c'était tout de même autre chose, — quelque chose de bougrement fort et qui pulvérise royalement les bonnes petites astuces et autres façons d'insecte de Jouvet à l'Athénée.

* * *

Aux antipodes de ce spectacle, Dullin, dans *l'Avare.* Ici, le seul pouvoir d'un texte dont on se refuse à être autre chose que le farouche serviteur. Sans aucun artifice, Dullin porte la comédie de Molière à son plus haut point de résonance.

Jamais peut-être le grand acteur n'avait atteint ce degré de perfection. C'est le triomphe de la main nue. De tant de probité, de rigueur et cet éclat sourd qui vous investit de proche en proche, émane je ne sais quelle flamme incoercible qui vous laisse béant d'admiration. Peu s'en faudrait

que l'on ne sente quelque larme nous venir aux yeux. Toute moelle et tout phosphore, rien ne saurait être plus riche, plus foncièrement digne de répondre aux exigences du public le plus difficile et de combler toute noblesse sans restriction.

*
* *

Selon l'expression consacrée, on vient d'inscrire au répertoire du Théâtre-Français cette fameuse *Nuit des Rois* qu'on eut naguère l'inspiration de révéler au bon public du Vieux-Colombier. *Twelfth Night!* Qui ne se souvient de la merveilleuse tentation?

« Si l'amour se nourrit de musique, jouez encore, jouez, donnez-m'en à l'excès... »

Ainsi le Duc ouvre le feu dans la sotie shakespearienne.

Je viens de revoir ce spectacle. En raison du total changement d'éclairage, des dimensions de l'ost et des moyens multiples consentis à l'animateur, l'on était en droit de craindre que la chose n'eût plus à perdre qu'à gagner. Heureusement, il n'en est rien. Tous les signes abolis se sont remis à vivre avec l'autorité d'antan, et c'est merveille de constater combien le sortilège s'avère toujours efficace. J'ai retrouvé cet art subtil qui sait entrelacer les divers motifs orchestraux de l'intrigue la plus aventureuse du monde, — avec tant de justesse, de liberté, de nargue et de force tout ensemble, qu'on ne peut jamais prendre en défaut le créateur.

Comédie des fausses apparences : Viola qui ressemble si follement à son frère que déguisée en homme on peut la prendre pour ce dernier. Ce qui, d'ailleurs, arrive sans la moindre anicroche. De quoi déjà nous faire bien augurer des suites. A qui ferait-on croire qu'un tel goût de l'équivoque n'est point chez son auteur le masque de la passion la plus... coupable? Ce tantôt fille, tantôt garçon et ce croisement de jarretières à perdre haleine : l'obsession sexuelle dont semble relever l'esthétique des *Sonnets* trouve ici à s'épanouir avec tout le désordre souhaitable.

Est-il besoin de parler de l'interprétation que nous donne

la troupe du Théâtre-Français? Elle est tout à fait hors de pair. Du premier au dernier rôle, tout s'y trouve tellement à sa place que l'on n'ose dégager un nom.

Hé quoi? Avec les *Caprices de Marianne* chez Baty, voilà huit pièces que l'on joue à Paris, et sur ces huit fameux spectacles, il ne s'en trouve pas un seul qui ne soit une reprise! Vraiment, on ne l'inventerait pas! N'est-ce pas un véritable scandale et qui fait crier d'indignation? Tant de peines de toute sorte, de jeunesse, de talents et d'argent sans compter, tout uniment mis au service de l'éternel déjà vu? Avouez qu'il y a de quoi enrager. Huit pièces et huit reprises! Quelle caverne, messeigneurs, comme eût dit d'Artagnan. C'est donc à cela qu'en sont réduits nos entrepreneurs de spectacle? On sait bien que l'imagination ne fut jamais le fort de ces personnes, non plus d'ailleurs que le goût du risque, etc. Mais, justement, s'agit-il bien de mercantis en l'occurrence? Aucunement. Ceux dont il est question ici sont pour la plupart des hommes de valeur dont maintes fois j'eus l'occasion de saluer tout le talent et le courage. Alors, je comprends mal cet état d'abstention où je les vois se cantonner avec tant d'unanime ardeur. En pareille matière, le silence est toujours une chose assez inquiétante. Est-ce que par hasard le Théâtre serait vraiment mort? Après tout, c'est bien possible.

ROLAND PURNAL.

CHRONIQUE MUSICALE

MUSIQUE D'ENTRE DEUX GUERRES

L'expression n'est pas de nous. On a pu la rencontrer pour la première fois au lendemain de la défaite, sous la plume d'aigres censeurs, sans doute insuffisamment satisfaits des pitoyables ruines de la débâcle française et qui ont, spontanément, alors que personne n'en demandait encore tant, ni plus, jeté en tas sur l'autel funèbre du sacrifice, tout fumant de décombres, ce qui a été écrit par nos musiciens entre les années 1918 et 1940.

Il nous apparaît que cet absurde et démentiel holocauste ne saurait être consommé sans souffrir d'être vigoureusement disputé. Alors qu'il est évident que l'école musicale française de ces vingt dernières années a eu sur le monde un rayonnement d'un éclat particulier, que les musiciens français ont, après Debussy et Ravel, donné le ton à la production musicale européenne, que c'est en France qu'ont été composées presque toutes les plus belles, plus hautes, plus riches, hardies partititions de ces récentes années, il semble étrange et scandaleux qu'on veuille aujourd'hui non seulement nier, mais fouler aux pieds cette admirable et vivante expression de notre génie.

Nous craignons un peu que ce ne soient pas les mobiles les plus élevés qui conduisent ce macabre sabbat. Nous y voyons, pour notre part, la revanche prévue de quelques médiocres, tenant pour une figure d'académisme pompier, de fausse tradition routinière; ces « ôte-toi-de-là-que-je-m'y-mette » sans oreilles, sans yeux et qui plus est sans voix, semblent avoir attendu la catastrophe pour planter leur terne drapeau sur un providentiel éboulement. Il paraît

que leur heure est enfin venue. Comme cela n'est pas tout à fait certain encore, profitons du répit qui nous est laissé pour essayer de justifier une floraison artistique d'une richesse, d'une diversité inouïes et feignons de croire un moment à la sincérité comme à la pure intention de ces mal en pis.

Quels sont, au juste, les reproches faits à cette « musique de l'entre-deux guerres », autre cause, sans doute, de nos malheurs? Règne de la facilité, de l'outrance, de l'impudeur, de la réclame; abandon des formes graves et nobles pour l'improvisation hâtive et hasardeuse, manque de souffle, abus de l'extravagance, méconnaissance des lois élémentaires de l'harmonie, de l'orchestration, de la simple écriture musicale... Arrêtons-nous là. C'est déjà beaucoup. Encore ceci : esthétique incohérente, cahotique, divergente. Voilà les blâmes principaux. Passons aux œuvres.

Au lendemain de notre dure mais incontestable victoire de 1918, la musique française se partageait en deux courants essentiels : l'un, miraculeux dans sa beauté souveraine, dans sa poésie scintillante, prenait sa source dans le génie de Debussy et de Ravel; l'autre, soucieux de noble langage, de solide équilibre, de pensée hautaine, était alimenté par Vincent d'Indy et son école, sa « schola ». Igor Strawinsky avait donné au monde ses trois premiers chefs-d'œuvre : *l'Oiseau de Feu*, *Petrouchka* et *le Sacre du Printemps*, mais on ne pouvait encore juger de leur influence sur les formes et le langage musicaux qui allaient suivre.

C'est alors qu'apparaît un nouveau style. Ne nous trompons pas sur son importance : il a dès son avènement, et depuis, suscité de telles colères d'une part, de tels mouvements enthousiastes de l'autre, que nous sommes bien forcés de voir en lui le premier accusé des redresseurs de torts d'aujourd'hui. Ce mouvement musical, qui groupait des musiciens de formations différentes, mais de tendances et de goûts communs, fut, à son origine, baptisé « Groupe des Six ». Ce n'était pas simplement par commodité d'appellation qu'un semblable vocable fut choisi, par un critique d'ailleurs, pour désigner ces nouveaux musiciens. On sait qu'au moment où les musiciens russes se joignirent pour donner à la musique de leur pays une expression plus essentielle du

génie de leur race, ils choisirent le nom de « Groupe des Cinq ». Il y avait aussi de cela dans ces six : chercher à exprimer avec le plus de vie authentique une des formes du génie français était un de leurs principaux points de contact. Similitude du mouvement, similitude du nom. On sait aujourd'hui ce que cela a donné.

Il s'agissait alors de faire du nouveau. L'influence de Debussy et de Ravel était jugée dangereuse pour le développement de la personnalité des musiciens. Le debussysme ne donnait pas grand-chose : couper en huit ou seize les cheveux que laissait derrière lui le magicien miraculeux n'était pas le fait de ces jeunes gens. Ils ne voulaient pas davantage se laisser guider vers les prodigieuses facettes d'un art jugé trop subtil par la main surprenante de Maurice Ravel. Igor Strawinsky restait encore fortement imprégné des saveurs de sa race. L'influence de Vincent d'Indy et de sa « schola » s'affaiblissait, manquait d'opportunité, s'évanouissait dans la recherche laborieuse et mathématique. Chacun de ces musiciens apporta son expérience personnelle, ses dons, son imagination, sa sensibilité. Dans tout cela, rien qui ne fût riche de spontanéité, de libre joie, si tout n'y apparaissait pas dès l'abord d'une absolue maîtrise. Ce n'était pas d'ailleurs cela qui importait. Il fallait donner un mouvement nouveau, une démarche plus libre, plus légère, plus quotidienne à la musique française : désauréoler les saints, vulgariser le sublime, animer, ouvrir les fenêtres, être irrespectueux, scandaliser même, créer des courants d'air vif pour permettre à de nouvelles idées de prendre vie et de s'exprimer.

Qui pourrait aujourd'hui nier que ce mouvement n'ait pas été suivi d'une complète réussite et qui dépasse même les noms des premiers musiciens de ce si justement fameux « Groupe des Six » ? Nous ne croyons pas qu'il soit un jour possible de faire un tableau de l'évolution de la musique française sans lui donner la place importante qu'il occupe d'abord au seul titre de « courant d'air ». Chacun de ces musiciens a pu, après, construire son œuvre à sa façon, vers son idéal propre, avec ses matériaux personnels, cherchant dans son domaine son expression particulière.

Sans doute, aujourd'hui, en sommes-nous à vouloir autre chose. Après les premières manifestations, dont certaines furent jugées trop tapageuses (mais, nous le disions plus haut, il y avait alors la nécessité du scandale), de ce courant de nouveauté, d'autres courants sont venus, d'un peu partout, vivifier, reformer, agrandir cette explosion de la musique française. C'est ce qui nous vaut de lui entendre maintenant reprocher son esthétique incohérente, cahotique, divergente, là où il y a richesse de tendances et de procédés.

Certes, l'auditeur (et le cher critique aussi) a de quoi s'y perdre et en être désarçonné. Qu'on y songe : nous nous trouvions à la veille de cette seconde guerre de notre siècle, en présence de multiples courants : quelques impressionnistes résistant encore et dernières victimes de l'ensorcellement debussyste; d'adroits et d'experts pasticheurs de Ravel à l'orchestration éblouissante, mais cependant avec des couleurs un peu trop vives parfois, ce qui fait qu'on sentait tout de suite que ce n'était pas du vrai; le néo-classicisme de ces « retour à Bach » aux formes dix-huitième, au langage parfois atonal, parfois polytonal; les manieurs de masses chorales et orchestrales auprès d'auteurs de courtes et cocasses mélodies, entre cœur et esprit... Souvent ces œuvres si différentes d'aspect se trouvaient réunies dans un même concert. Comment s'y reconnaître, n'est-ce pas?

Pour nous ce n'est pas un motif à blâmer que nous trouvons là, mais plutôt un signe d'une vie particulièrement luxuriante et prolifique. Sans doute, peut-être, tout n'est-il pas essentiel ni parfait dans tout cela, mais il ne nous appartient pas d'être les juges de notre génération. Le tri se fera plus tard et que savons-nous du goût de nos descendants? Quoi qu'on dise, il n'est pas vrai qu'il sera celui que nous ferons. Il sera celui de leur temps. En tout cas il n'est pas douteux qu'ils trouveront dans les formes si diverses de notre art musical l'extrême richesse, la liberté splendide, l'éclosion multiple des formes les plus diverses de la pensée : depuis la plus abstraite, la plus grave et la plus recueillie, à la plus frivole et la plus fragile. Et sait-on, est-on bien

sûr que ce ne soit pas vers celle-là que le porteront son plaisir et son goût?

La musique d'entre deux guerres a produit une quantité d'œuvres si diverses dans tous les domaines qu'il est vraiment inconvenant d'essayer aujourd'hui d'en nier et piétiner l'apport exceptionnel. C'est bien assez que la plupart de nos sociétés symphoniques l'ignorent presque totalement, que les programmes des virtuoses ne s'y alimentent jamais et que seuls, quelques concerts de musique de chambre lui soient rarement consacrés, sans y ajouter la facile et fâcheuse critique négative.

Dès à présent, les artistes se trouvent placés devant des problèmes qui vont, certainement et d'une façon absolue, modifier leur vie, et par conséquent leur art. Nous ne savons rien encore de l'existence qui va leur être faite dans la société future, car il apparaît de toute évidence que c'est vers une nouvelle forme de la société que nous nous acheminons. Va-t-il devoir remonter dans sa mansarde et chanter pour lui-même en attendant de mourir de froid et de faim? Va-t-il pouvoir se mêler à la foule, être son chantre, son confident? Allons-nous vers la conception artiste de Mallarmé, réserver l'art aux seuls élus ou bien, au contraire, faudra-t-il remuer les masses, les entraîner aux chants, aux grands mouvements d'art populaire? Nous le saurons bientôt, sans doute.

Mais, quoi qu'il en soit, nous ne pensons pas que demain nous donne, comme hier, d'aussi riches, d'aussi libres, d'aussi diverses expressions du visage merveilleux de la musique. Entre ces deux détestables guerres, il nous est apparu serein, détendu, souriant, grave ou léger, austère ou facile, familier ou secret. Nous gardons dans notre cœur une infinie reconnaissance aux musiciens qui ont su, chacun à leur manière, lui donner cet éclat radieux.

Nous voyons maintenant leur étincelant ou charmant sillage. Au détour de la route sombre, qu'importent, vraiment, les tristes remous des naufrageurs? La musique continue, et nous savons que celle de demain dépendra énormément, des musiciens d'hier et d'aujourd'hui, énormément!

HENRI SAUGUET.

NOTES

HISTOIRE

L'AVÈNEMENT DE L'EMPIRE. — VERS L'EMPIRE D'OCCIDENT, par *Louis Madelin* (Hachette).

En écrivant les cinquième et sixième volumes de son *Histoire du Consulat et de l'Empire,* M. Louis Madelin n'avait certainement pas l'idée de composer un ouvrage d'actualité. Il n'en est pas moins vrai que ces années 1802-1807 offrent de bien curieuses analogies avec les jours que nous vivons. Camp de Boulogne, Blocus continental, Empire d'Europe : toutes ces rubriques ont été rouvertes en 1940. Plus riche encore d'enseignements est la comparaison qui peut être établie entre le système de gouvernement napoléonien élaboré au cours de cette période et le « totalitarisme » du vingtième siècle.

Au lendemain de la Révolution française, l'État commence à peine à étendre son emprise. On le trouvait déjà despotique; mais avec le recul d'un siècle il nous paraît timide. Au XXe siècle, dans la plus veule des démocraties, la conscription est une chose qui va de soi; sous l'Empire, elle se heurtait à une tenace résistance. L'inefficacité de la Police dans une affaire aussi grave que la conspiration de 1804 est frappante. Cadoudal, le plus dangereux adversaire de Napoléon, débarque d'un bateau anglais, vient à Paris, y rencontre Moreau et Pichegru en plein boulevard de la Madeleine, sans que les limiers de Régnier s'en doutent. La Justice conserve son indépendance, puisqu'elle ne condamne Moreau qu'à une peine très faible, contrairement à l'attente de l'Empereur. Bien que la nation soit presque unanimement ralliée, l'opinion parisienne reste agitée et, au moindre prétexte, hostile. Moreau, le jour de son procès, pourrait peut-être déclencher une émeute victorieuse. La Bourse manifeste sa répugnance à la guerre avec une franchise brutale qu'aucune « intervention » officielle ne tempère encore. En somme, la technique de gouvernement, bien qu'elle ait été considérablement perfectionnée depuis l'Ancien Régime, reste encore rudimentaire. Il manque à

Napoléon le puissant levier d'un parti. Il y supplée, dans une certaine mesure, à force d'énergie rayonnante. Il arrive par moments à donner d'un bout à l'autre de la France le sentiment de sa présence réelle. Tous ceux qui entrent en contact avec lui repartent chargés d'étincelles. (L'enthousiasme des jeunes auditeurs du Conseil d'État ne le cède en rien à celui des officiers de la Grande Armée.) Mais à mesure que l'Empire s'étend, les bornes de ce pouvoir personnel deviennent sensibles. Faute d'être puissamment enraciné dans la nation, il reste, malgré les victoires, étrangement fragile. Napoléon a toujours eu dans son entourage des sceptiques, des candidats à sa succession, des agents anglais, que souvent il connaissait comme tels, mais dont il ne se séparait pourtant pas, car il n'aurait pu trouver des compétences équivalentes parmi ses amis sûrs.

Avec ces limitations, il suit la double tendance révolutionnaire et centralisatrice qui sera plus tard celle du fascisme. Il « digère » l'idéologie de 89, comme Mussolini et Hitler digéreront le socialisme. Seuls des esprits superficiels ont pu prendre ces novateurs pour des réactionnaires. Quand, en 1804, Napoléon s'écrie : « Je suis la Révolution », il est sincère et tout son peuple lui en donne le crédit. « Empereur de la République française », dit la reine Hortense — et le nom de République subsiste, en effet, sur les monnaies. En acceptant la couronne Napoléon a déclaré : « Mon esprit ne serait plus avec ma postérité le jour où elle cesserait de mériter l'amour et la confiance de la grande nation. » Les ouvriers le reconnaissent vraiment comme « souverain de droit populaire ». Quand le plébiscite est ouvert, ils s'empressent d'aller signer sur les registres. Aux jours de victoire, leur liesse est spontanée... Ce général audacieux montre, en finances, une prudence bourgeoise et s'enferme rigoureusement dans son budget. Mais quand il limite les pouvoirs des Régents de la Banque de France par l'institution d'un Gouverneur, quand il écarte tout projet d'emprunt, quand il refuse le concours d'Ouvrard, il manifeste son hostilité contre la « finance internationale ». Enfin sa conception d'un Empire d'Europe se réfère à la tradition romaine. Rome, pense Napoléon, n'a pas conquis le monde par la seule force de ses armes ; elle l'a plutôt pénétré de sa civilisation. Il souhaite une réussite analogue. Les marches de la France doivent être autant d'États modèles auxquels les autres voudront ressembler. Il dit au Conseil d'État : « Les peuples fatigués se précipiteront sous le joug de la nation la mieux gouvernée. » C'est, comme nous dirions aujourd'hui, une affaire de propagande. M. Madelin, se séparant ici d'Albert Sorel, refuse de voir dans le blocus continental la seule raison d'être du Grand Empire. Napoléon, héritier de la Révolution, voulait la propager en l'épurant. Partout sur son passage nobles et

prêtres perdraient leurs privilèges, sans pourtant être traités en parias. Telle était sa mission; telle était la justification morale de ses conquêtes. Il s'irritait contre ceux qui lui opposaient des obstacles matériels. « Quand je pense, dira-t-il de Sainte-Hélène, que pour une tasse de café plus ou moins sucrée, on arrêta la main qui voulait affranchir l'univers ! »

Notons pourtant que certaines limitations de pouvoir furent dues, non pas aux circonstances, ou à l'imperfection du système, mais à la volonté propre de Napoléon. D'instinct, il cherchait à construire en respectant le passé. Il ne tenait pour durables que les *fusions*. Les institutions de l'Empire ont été, dit très bien M. Madelin, « autant de concordats entre le passé et le présent ». En matière religieuse, la conciliation était devenue facile, car le point de vue de l'Église épouvantée par la Révolution coïncidait presque avec celui des voltairiens partisans d'une « religion pour le peuple ». En politique, il suffisait de *faire asseoir* au Conseil d'État les orateurs passionnés de la Révolution pour les transformer en hommes de bon sens. Dans la société, la fusion de l'ancienne et de la nouvelle aristocraties pouvait être assurée par un échange de grades et de titres et par une politique de mariages mixtes. A l'extérieur même, Napoléon désirait maintenir la paix et respecter le droit. Après Amiens, il était prêt à faire de larges sacrifices pour éviter une reprise des hostilités. Il n'a décrété le blocus continental qu'en réponse à un blocus illégal établi par l'Angleterre. Son idéal politique est figuré par le *Cinna* de Corneille. Il aurait voulu jouer le rôle d'Auguste avec Moreau à Paris; il le joua avec Alexandre à Tilsitt.

M. Madelin a été, lui aussi, séduit par son héros. Il détaille avec complaisance les traits caractéristiques du Corse — son ardeur contagieuse au travail (qui provoque autour de lui un surmenage général), son amour de l'intelligence (qui aide à comprendre son indulgence pour Fouché et pour Talleyrand), sa morale de vendetta (qui explique l'arrestation du duc d'Enghien). Il nous emmène même parfois assez avant dans son labyrinthe intellectuel. Voici, par exemple, la réaction du Premier Consul à la nouvelle de l'exécution du duc d'Enghien : « Il laissa échapper un brusque mouvement de surprise et de mécontentement. Puis, sans mot dire, il saisit son chapeau, dit : « C'est bien ! » et sortit de la pièce. Peut-être avait-il eu réellement l'idée de surseoir à l'exécution pour sauver le prince, et peut-être, cependant, fut-il bien aise qu'il n'y eût point été sursis. Nous savons qu'il voyait dans cette exécution une nécessité politique; il était capable de se contredire en l'empêchant, et tout aussi capable de se féliciter qu'elle eût eu lieu. Il y avait toujours un peu de fatalisme dans ses sentiments »

Le sixième volume nous laisse au début de l'été 1807. Les armées de Napoléon ont traversé l'Europe. Il vient de se réconcilier avec son principal adversaire. Disposant de tous les ports du continent, il va pouvoir amener l'Angleterre jusqu'au bord de la ruine et jusqu'à l'idée de la capitulation... On se prend à attendre avec passion la suite des événements, comme si on ne la connaissait pas déjà.

ALFRED FABRE-LUCE.

***

LA PENSÉE DE SAINTE-BEUVE, par *Maxime Leroy.*

Par une sorte de mimétisme, Maxime Leroy, absorbé dans Sainte-Beuve, rapproche jusqu'à les fondre ensemble son style du style de celui qu'il nomme le *lundiste.* « Il est celui qui ne dit pas : je ne suis pas de votre avis, mais celui qui volontiers dirait : je ne suis pas encore de votre avis. Il pense avec politesse, comme il se conduit avec politesse dans la vie, ce qui donne un pli gracieux à sa pensée. » Tout le livre est, en effet, comme une gracieuse mise en pli des questions que nous agitâmes, adolescents, sous la lampe de l'étude du soir. Sainte-Beuve fut-il un chrétien, un demi, un quart de chrétien? Maxime Leroy opine pour : *une teinte chrétienne.* Un historien, un moraliste? Ici le dosage s'effectue par des approximations fort délicates; pour son confort spirituel, Sainte-Beuve disposait d'une sorte de fauteuil tournant qu'une faible pression du pied amenait dans la direction désirable. On s'amuse bien sur cette table d'orientation, dans cette rose des vents du XIXe siècle, et Maxime Leroy épouse à ravir la fluctuation même de la pensée *beuvienne,* allant et venant des chers Idéologues, pères d'Henri Brûlart, à la Mère Angélique.

Si ductile, si traversée qu'ait été cette nébuleuse, elle finit par former comme un monde, un ensemble à la fois indécis et très exclusif où l'éclair de Baudelaire s'éteint dans du coton, où la masse de Balzac ne figure que dans les limbes de l'art. Les génies moyens, les esprits au vol court et léger, peuplent en grand nombre la sphère, tissant une trame d'idées fine et flottante. Si Sainte-Beuve s'est longuement attaché à Pascal et à Montaigne, c'est moins comme à deux esprits puissants que comme à deux soulèvements d'horizon dominant le vallon de Port-Royal, deux vastes stratifications d'idées qu'il explore à petits coups de marteau. Une grande part du charme de sa critique réside dans son indifférence et son insensibilité à l'égard de ce qui déconcerte la critique, la rupture d'où jaillit le feu poétique, l'imprescriptible création. Avec lui on est tranquille;

à force de précaution, même ses poisons sont versés à côté. Maxime Leroy a fait ses délices de cette pensée fourrée, où il nous convie à goûter une poésie pénétrante, culte du soir, petit sentier solitaire..: Il va même jusqu'à comparer telle page de Sainte-Beuve à « un paysage à la Poe, semblable à ce domaine d'Alheim où l'intelligence de l'artiste intervient pour parfaire l'œuvre spontanée de la nature ans la violenter ». Le rapprochement ne laisse pas d'interloquer.

« Je n'ai réussi qu'à être un arbre en plein vent. » Certains propos de Sainte-Beuve nous touchent soudain, qui le placent au rang des esprits chagrins et curieux, dépourvus du don créateur, mais lancés à travers mille détours à la quête d'on ne sait quel mythe de l'existence concrète, guettant « le murmure confus, continuel et fondamental de tous les sens intimes qu'unit une seule et même vie ».

HENRI THOMAS.

***

ROMANS

DOUCE, par *Michel Davet* (Plon). — LA COTE DES ESCLAVES, par *André Sévry* (Grasset). — LA PORTE FERMÉE, par *Philippe Darciat* (Plon). — DIEGO, par *C. F. Landry* (Corrêa).

Le roman est comme l'épicerie. Fabrication et vente observent le même rythme et les mêmes règles de vulgarisation : bon-prime pour pâtes alimentaires, signature de Maurois pour cigarettes américaines, prix littéraire pour romans. L'inflation romanesque a introduit dans les Lettres des mœurs de maquignons et, bientôt, le roman se vendra comme les pierres à briquet. (J'ai vu, en octobre 1939, sur un trottoir de Versailles, une romancière offrir ses ouvrages en criant : « Approchez, messieurs-dames ! N'ayez pas peur ! Ce n'est pas cher ! Quatre francs cinquante le volume ! » — Étant galant homme, je tais son nom.)

Écrire un roman est désormais une nécessité pour une foule de gens de lettres ambitieux. Gens de lettres à tout faire qui peuvent « *écrire la comédie et l'oraison funèbre, le roman et l'histoire, l'épître et la tragédie...* » (Vigny : préface de *Chatterton*.) Jouant leur comédie, la voyant jouer plus ou moins bien autour d'eux, ils ne veulent point admettre qu'une hiérarchie existe là comme ailleurs, que cette comédie (ou tragédie) n'a aucun intérêt si elle ne porte pas en elle l'essentiel de l'homme et de sa condition, que le roman n'est valable que dans cette mesure.

C'est pourquoi je trouve insipide et inutile le roman de Mlle Davet : *Douce*, mignarde histoire d'une mignarde fille. Insipide et inutile, celui de M. André Sévry : *La Côte des esclaves*, drame banal en dépit du décor africain. Peut-être eussé-je été moins sévère pour M. Darciat si *la Porte fermée* n'avait été ouverte depuis longtemps. Car elle est vieille, très vieille, cette histoire d'homme qui, ayant vécu pendant des années avec indifférence auprès de sa femme, attend que celle-ci soit morte pour penser à elle et l'aimer enfin. M. Darciat a voulu donner à son drame un aspect plus douloureusement moral en y mêlant la religion, le problème de la vie et de la mort. Hélas ! tout est sommaire et cousu de fils blancs. Dès la page 50, le lecteur un peu averti sait que ce pantin de docteur Marescamp ira pleurer comme un veau sur la tombe de celle qu'il méconnut.

C'est après avoir lu ces trois ouvrages anodins que j'ai ouvert le *Diego*, de M. C. F. Landry. Histoire simple d'un homme simple, ouvrier carrier qui « *rythme son travail avec une barre à mine..., vieille machine, un homme en tas et une barre... une machine. D'autres sont venues depuis, qui ont des manomètres à cadran. Mais cette vieille machine a aussi le sien : sur une voûte bleue qui est le cadran, au lieu d'une aiguille, c'est le soleil qui se déplace. Un vieux travail d'homme, mesuré à l'éternité... Soleil levant, journée devant, Soleil couché, travail lâché...* »

C. F. Landry n'a point besoin de descriptions, style Chateaubriand, ni d'accessoires, genre Duhamel. L'homme qu'il a choisi lui suffit. Il le met dans un village « *où l'étranger se sent bien vite mal à l'aise..., un village qui ne veut rien connaître que ce qui vient de lui..., un village entêté, qui reste féodal...* » Diego est espagnol et c'est un homme inquiet parce qu'il y a des choses qu'il sent mais ne comprend pas. Parfois déçu, souvent dupé, il cherche des vérités qui lui échappent. Mais étant simple — disons primaire — et remontant toujours « *aux causes de tout* », Diego donne à tous ces problèmes leur véritable grandeur. Il subit toutes les vicissitudes — ni plus, ni moins — d'un homme vivant parmi d'autres hommes. Et quand il est prêt de sortir de sa nuit morale, convaincu qu'« *on vit d'un nickel qui brille, d'un livre intact, d'un honneur fier, d'un arbre droit, d'une main propre, d'un ami sûr, d'une bonne barre à mine, d'une lampe bien suspendue, d'une porte qui ferme à joint...* », un accident de travail le tue. Diego est mort, ayant frôlé la connaissance.

Le livre de C. F. Landry est plein de sève, d'une sève qui redonne à l'homme son équilibre, sa dimension et sa grandeur.

LUCIEN COMBELLE.

LE FER ET LA FORÊT, par *Jean Rogissart* (Denoël).

Le livre de Rogissart est aussi plein de sève; une sève qui noie mignardises et délicatesses romantiques. Jean Rogissart avait déjà montré ses belles qualités d'écrivain régionaliste en publiant *Mervale*. Son nouveau livre s'inspire du même amour de la terre des Ardennes, âpre et rude, de sa paysannerie farouchement laborieuse et têtue. Si la littérature régionaliste renaît, ainsi que nous le souhaitons, Rogissart aura été un devancier et un guide de cette renaissance.

La figure centrale du livre de Rogissart est un paysan ardennais : Jean Mamert; son intelligence, sa loyauté, sa bonté, son insatisfaction aussi le dressent contre tous les pouvoirs qui exploitent la plèbe rurale : noblesse provinciale et bourgeoisie confites dans leur mesquinerie et leur minuscule orgueil de classe; clergé qui entretient la soumission, les préjugés, les superstitions les plus profitables; capitalisme naissant dont la montée rapide constitue la base du récit. C'est en 1848 que Mamert commence, dans la révolution, « sa carrière ». Il la termine au début de la Commune.

Entre les deux convulsions, l'industrie avait fait des progrès miraculeux. Quand à vingt ans, Mamert avait coiffé sa forte tête du bonnet rouge, le petit village de ferronniers vivait péniblement, d'un labeur monotone, entre la forêt et la forge. Les femmes et les enfants travaillaient de l'aube à la nuit, tout comme les hommes; le triste labeur accablait hommes et femmes de son odeur de suint et de fer chauffé.

Mamert, en découvrant un nouveau procédé industriel qui simplifie et améliore le travail de la forge, entrevoit son intérêt social; il va être possible de libérer les ouvriers-paysans de l'emprise capitaliste, de fonder aussi des ateliers coopératifs. Il est malheureusement dépouillé de son invention par un camarade révolutionnaire qui se sert du procédé pour des fins toutes personnelles et bâtit sa fortune en observant les saintes règles du capitalisme. Puis 1870 : la guerre, la fuite du pantin impérial, la honteuse défaite. Un dernier choix s'impose à Mamert : on lui demande de rejoindre les Communards. Il refuse, d'abord parce qu'il désapprouve la guerre civile et n'a pas confiance dans la Commune, ensuite, parce qu'il se sent désabusé, vieilli, vaincu.

Le style de Rogissart est sans fioritures, sans nuances. La forme de la phrase, sa solidité, le choix des mots donnent à cette œuvre épique une saveur et une vigueur étonnantes. Expression fraîche et forte qui rappelle le patois.

LUCIEN COMBELLE.

LES ARTS

LES PATRIARCHES A L'ORANGERIE

Nés à Paris tous les deux, le même jour ou presque, Monet et Rodin se réunirent une première fois en 1889 pour exposer chez Georges Petit un résumé de leurs travaux. En 1900, Rodin faisait construire sur la place de l'Alma une fausse orangerie dans le style du XVIII[e] siècle pour abriter ses sculptures et Monet écrivait une préface pour les présenter. Après une vieillesse glorieuse, au cours de laquelle l'Etat se disputa leur héritage, les deux patriarches sont entrés dans la légende avec leur haute stature et leur barbe de prophètes. L'âge et l'amitié, une communauté de tempéraments, leurs longues carrières parallèles et jusqu'à ce goût pour les cadres baroques, les destinaient à être réunis, à l'Orangerie des Tuileries cette fois, pour commémorer leur centenaire — mais on avait l'impression qu'ils avaient toujours eu cent ans.

L'*Orphée* de bronze, *l'Enfant prodigue* de marbre, le buste de *Clémenceau* et le visage de Mlle Claudel qu'on appelle *l'Aurore*, paraissent un peu perdus et flotter dans la vaste nécropole des *Nymphéas*. Les réserves de l'hôtel Biron, les ressources des trois-cent-soixante-quatorze numéros de son catalogue eussent dû permettre un choix sinon plus judicieux, du moins plus abondant. L'exposition de la *Porte de l'Enfer*, peut-être cruelle, eût été essentielle, et instructive. Ce n'est pas une porte, mais la clé d'un œuvre qui pour être gigantesque n'en est pas moins réductible presque entièrement à ce bijou démesuré, chef-d'œuvre du modern style. Depuis le moment où Rodin, alors employé à la manufacture de Sèvres, reçut la commande d'une porte pour le Musée des Arts Décoratifs, il ne cessa, jusqu'aux derniers jours de sa vie, de revenir à ce monument inutilisable, d'y agglutiner les figures qu'il avait conçues indépendantes, aussi bien que de prélever ses nouveaux sujets dans ce chaos. A une époque où Puvis de Chavannes seul et timidement retrouvait le sens du mur, le monument de Rodin oscille, gondole, cherche des effets de rupture. Le décor s'interrompt pour laisser fuser des formes, il projette vers le spectateur des corps qui se tordent dans une gesticulation vraiment infernale, sur le fond vague et ondoyant de manière inquiétante, qui sert (ou plutôt ne sert pas) de battants à une porte qui ne saurait être ouverte ni fermée, et dont la conception et le

style tiennent plus du peigne décoratif, du cendrier, de l'objet « art-nouveau » que de la sculpture monumentale.

A partir de 1880 la facilité et les louanges, même du petit nombre, entretiennent une rêverie sans fin autour de la *Porte de l'Enfer*, où le sculpteur se complaît dans une sorte de paresse. Il faut regarder les colosses de Rodin par le gros bout de la lorgnette pour s'apercevoir qu'ils sont trop souvent réductibles à une orfèvrerie baroque. Il y a une contradiction qui, avec le temps, a cessé d'étonner pour décevoir, entre des œuvres fortes et laissées, volontairement sans doute, à l'état d'ébauche, comme l'*Homme en marche*, et des objets polis jusqu'à la joliesse, comme *la Petite Fée des Eaux*. Ce défaut paraît le plus souvent dans le traitement des visages. Celui de l'admirable *Enfant prodigue* n'en est pas exempt et mène directement à la stylisation industrielle dans le goût de Primavera.

Il faut faire, dans l'œuvre de Rodin, la part de la fausse littérature où la responsabilité de journalistes en mal de poésie symboliste est grande, intitulant *la Pensée* une tête de Bretonne. Ces fâcheux n'ont pas manqué d'influencer en retour l'inspiration du maître en flattant son goût pour l'intention philosophique en désaccord avec des dons plastiques exceptionnels. Toutefois l'iconographie ne donne pas le sens et n'explique pas la poétique des formes. La sculpture est avant tout une interprétation de l'espace et peut se définir par le modelé. Le modelé par bosses de Rodin gonfle les reliefs, nourrit les musculatures, les sillonne de canaux puissants, recherche l'effet par les ombres portées. Et sur ce mode, quelques œuvres achevées survivent au tohu-bohu de l'Enfer, telles que, en deçà, *l'Age d'Airain*, qui lui coûta trois années d'efforts pour être accusé d'avoir moulé sur nature, ou, au delà, le *Balzac* qui n'est pas une ébauche, comme en témoignent les nombreuses études de nu d'après le paysan tourangeau, sur quoi il a imaginé après coup de jeter le peignoir sublime. S'il faut faire la part de la littérature, comme celle du petit, du mièvre et du soufflé chez Rodin, celui-ci n'en était pas moins un sculpteur né, possédant une manière originale de voir les formes et d'exprimer le mouvement.

Parmi ses amis auxquels il a laissé par accident le nom d'impressionnistes, plus peintre que Caillebotte, peut-être moins doué que Bazille, Monet lègue un héritage plus fuyant et qui s'impose avec moins de violence que celui de Manet, de Cézanne, de Renoir. Une rétrospective raisonnée eût été souhaitable, que sans doute les circonstances n'ont pas permise. Des trois œuvres maîtresses de ses jeunes années, le seul *Déjeuner sur l'herbe*, dans un triste état, ne remplace pas les *Demoiselles au jardin* du Louvre, ni surtout la *Camille à la robe verte* du musée de Brême. On eût aimé un exposé

systématique, même s'il eût été fastidieux, d'une série sur un des thèmes célèbres : meules, peupliers ou cathédrales. Une seule cathédrale, deux meules séparées font regretter les expositions d'avant-guerre et les catalogues savants rédigés par M. Charles Sterling.

L'impressionnisme n'est pas une école appuyée sur des théories, c'est l'expression d'un moment de la sensibilité, un rajeunissement de la peinture. Monet semble porté par une espèce de joie, un naturalisme confiant pour lequel la nature n'est pas servitude mais profusion. La règle d'or qui ordonne ses recherches, c'est la lumière qui, pour lui, est l'âme de l'univers. S'efforçant de la fixer dans sa réalité changeante, il éclaircit sa palette et en vient à une dangereuse abondance des blancs qui, mêlés aux autres tons, affaiblissent leur vitalité. Le système du mélange optique n'est qu'une conséquence et les formules extrêmes du divisionnisme ne furent pas le point de départ, mais l'aboutissement de quelques peintres férus de systèmes. L'originalité de Monet réside plus dans le génie de la touche que dans une théorie chimique ou une philosophie de la perception. Phénoméniste de bonne foi, il n'apparaît plus le grand peintre cosmique qu'on s'est plu à représenter. En face de ses tapisseries solaires, dont les fils seraient visibles comme à l'envers de quelque haute lice, on est frappé par la qualité des paysages qu'il a peints dans sa jeunesse sous l'influence de Boudin et de Daubigny, dont l'éclat calme rejoint parfois la pureté de Corot. Et aussi par celle de sa dernière toile, ce *Pont de Giverny*, peint par un vieillard presque aveugle, d'une vigueur pleine d'audace vraie et de force toujours vive, qui s'oppose victorieusement à certains *nymphéas* pour boudoir, bleus et mauves, peints plus de vingt ans auparavant sur une toile ovale, enrichie d'un cadre en faux Louis XV.

Il ne s'agit pas de renier aujourd'hui les joies qui nous ont été données par le sculpteur le plus considérable de la fin du XIXe siècle et par un peintre au tempérament solide et généreux qui occupe une place dans l'histoire picturale de la même époque par son exemple (1) et aussi par sa contribution personnelle à la vision du monde, — mais seulement d'essayer avec le recul des années, de mettre au point notre admiration et d'y voir plus clair.

EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE.

(1) « Sans lui, j'aurais renoncé », écrivit Renoir.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : DRIEU LA ROCHELLE.
Imprimerie Chantenay, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris-VIe

N. R. F.

N. R. F.

Dans les prochains numéros :

ALAIN
MARCEL ARLAND
AUDIBERTI
ABEL BONNARD
LÉON-PAUL FARGUE
ALFRED FABRE-LUCE
GEORGES IZARD
GEORGES MAGNANE
CAMILLE MALLARMÉ
ANDRÉ MALRAUX
CHARLES PÉGUY
ARMAND PETITJEAN

Feuillets de ANDRÉ GIDE

●

Chroniques et Notes de :

GEORGES AURIC — JEAN BAZAINE — LUCIEN COMBELLE — RAMON FERNANDEZ — ANDRÉ FRAIGNEAU — HENRI MASPÉRO — MASSON-OURSEL — GEORGES PELORSON — FRANCIS POULENC — ROLAND PURNAL — HENRI SAUGUET — ANDRÉ THÉRIVE — HENRI THOMAS — LÉANDRE VAILLAT, etc., etc...

nrf